

PARABOLES
ET
LÉGENDES.

*L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et
de reproduction.*

Diocèse de
Quimper & Léon
Éditeur Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

PARABOLES ET LÉGENDES

POÉSIES

DÉDIÉES A LA JEUNESSE.

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU.



PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

—
1856

FB
843
VIO

Monsieur,

Vous voulez bien me dire que ce nouveau recueil est le résultat de notre entrevue pendant l'été dernier à Morlaix. Alors, je vous ai pressé, il est vrai, de rentrer dans une carrière que vous aviez déjà parcourue dignement et honorablement; le public, en lisant vos vers, trouvera que j'ai eu raison, et me saura gré de mes démarches.

Trop souvent, la poésie, chez nous, peut-être comparée à ces sources du désert qu'environne un mirage trompeur, et où les troupeaux de gazelles ne viennent point se désaltérer sans être exposés aux fureurs du tigre et au venin des serpents. La vôtre, Monsieur, loin de présenter aucun danger, est remplie de précieux avantages : sincèrement chrétienne, elle renferme dans ses paraboles ingénieuses et ses légendes attrayantes une doctrine toujours pure.

La jeunesse sera portée au bien par le charme de vos

VI

récits, qui donneront également des consolations et des forces à vos autres lecteurs de tout âge et de toute condition.

Agréez, avec l'assurance de mes vœux pour vous et pour votre livre, celle de mes sentiments dévoués et affectueux.

† RENÉ,

Evêque de Quimper et de Léon.

Quimper, 1^{er} janvier 1856.

Un trouvère Anglo-Saxon nous raconte comment Guillaume le Conquérant, désirant connaître le sort réservé à ses trois fils, les fit interroger par un clerc qui leur adressa seulement cette question :

— « A quel oiseau voudriez-vous ressembler ? »

— « A l'aigle, » répondit Guillaume le Roux.

— « Et moi à l'épervier, s'écria Robert ; l'épervier est un oiseau valeureux, aimé des princes, des dames et des chevaliers. »

Henri, le plus jeune des frères, dit qu'il préférerait à l'aigle et à l'épervier l'étourneau qui ne nuit à

personne, vole de concert avec ses amis, et, s'il est fait prisonnier, console sa captivité par des chansons.

Ces trois réponses différentes, qui aidèrent le Conquérant à prévoir l'avenir de ses fils, se présentent à mon esprit, au moment où moi-même j'éprouve quelque chose des inquiétudes paternelles sur la destinée de mon livre. Que deviendra l'enfant chéri de mes veilles, une fois échappé de ma solitude ? Je l'ignore ; et tout ce que je puis faire aujourd'hui, est de chercher aussi un présage dans le symbole qu'il choisirait. L'aigle ou l'épervier ne conviendrait en aucune façon à la poésie peu ambitieuse de ces *Paraboles* ; mais, d'un autre côté, nous suffirait-il, comme à l'étourneau, de ne pas faire le mal, de nous montrer sociables et gais, même dans le malheur ? Suivant moi, l'abeille est le symbole que tout poète chrétien devrait choisir, ou du moins envier. Sans aimer le bruit, l'abeille est utile aux hommes, et le fruit de son travail,

quoique dans une proportion fort modeste, est à la fois nourriture et lumière.

Nourrir le cœur par des consolations puisées aux véritables sources, éclairer parfois l'esprit au moyen de vérités déjà connues, mais rappelées à propos, tel a été mon but en composant les *Paraboles* qu'un ami bien cher M. l'abbé Rainguet, directeur du petit séminaire de Montlieu me pressait d'écrire depuis longtemps. Pour éviter la monotonie, j'ai senti la nécessité d'employer souvent dans mes récits le style familier, plaisant même ; et, ne m'étant pas encore essayé en ce genre, j'ai voulu consulter à temps l'un de nos écrivains les plus estimés, membre de l'Académie française. La réponse du célèbre critique, à qui j'avais soumis trois ou quatre pièces de ce recueil, fut toute favorable. Je me remis à l'œuvre avec plus d'ardeur ; et pourtant, quelques semaines après, en dépit d'un encouragement si précieux, je laissais ma tâche inachevée, si Monseigneur l'Évêque de Quimper ne m'eût vivement

engagé à la pousser jusqu'au bout. Puissent maintenant les espérances de notre saint Evêque se réaliser, la jeunesse trouver quelque charme à mes récits, et les lecteurs d'un âge moins heureux y rencontrer çà et là un mot, une pensée qui les porte à la résignation et au courage ! — J'ai dit mon ambition qu'il ne faut pas exagérer. Je voudrais faire un peu de bien ; aider, moi centième, moi millième, à conserver ou à rappeler dans quelques âmes de louables sentiments et de pieuses croyances. En comparant le poète chrétien à l'abeille, je crois avoir exprimé toute ma pensée. Prise isolément une abeille est bien peu dans le travail de la ruche : toutes cependant contribuent à l'éclat des bougies, à la douceur des rayons de miel.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

15 mars 1856.

LIVRE PREMIER.

I

LES ROSES DU CAMPAGNARD.

A mon neveu Édouard B***,

EN LUI DÉDIANT CE LIVRE.

Un petit rentier de village,
Un rustaud si l'on veut, visitait un matin,
Avec son jeune fils, la serre et le jardin
D'un marquis en renom dans tout le voisinage.
Là, sur trente rayons sayamment ménagés,
En amphithéâtre étagés,

S'étaient des cactus aux épineuses branches,
 Des cymbidiers du Malabar,
 Des diosmas couronnés de cent étoiles blanches,
 Des myrtes de Ceylan, des lis du Zanguebar.
 Tout cela réuni par un coup de baguette

D'une fée encore en faveur,
 La fée aux yeux dorés qu'on appelle Cassette,
 Émerveillait l'enfant qui, devant chaque fleur,
 Riait, battait des mains, demandait à son père
 Ce lis, cet aloès. Le maître frémissait

D'une telle audace : on le sait,

Vrais amateurs ne donnent guère.

Celui-ci ne donnait que bonjour ou bonsoir ;
 Et ce dernier présent, ce fut l'âme ravie
 Qu'en guise de bouquet, à vingt pas du manoir,

Il le laissa jusqu'au révoir

Au bambin trop sincère à montrer son envie.

L'enfant aurait désiré mieux ;

Il le disait tout haut en se grattant l'oreille,

Et proposait, l'ambitieux,

Dé vendre ses pantins ou le chat déjà vieux

Pour acheter demain une serre pareille.

Le père défendit Rodilard, Arlequin,

Pierrot, Polichinelle, et finit par conclure

Qu'il osait préférer aux plantes du Tonquin,

Ou du rivage Marocain,

Le modeste rosier tapissant sa mesure.

Il expliqua son choix : au moins sur les rameaux

De ce rosier chéri, qui paraît sa demeure,

Abeilles, papillons, oiseaux,

Butinaient, voltigeaient ou chantaient à toute heure.

La brise s'y jouait aussi dans la clarté

D'un beau ciel de printemps, quand la plante exotique

Condamnée au silence, à l'immobilité,

Manquait dans sa prison de l'attrait sympathique

Qu'au brin d'herbe, en nos champs, donne la liberté.

Le châssis gâte tout. Ce n'est plus la nature

Libre, franche, joyeuse, aux merveilleux accords :

Dans le rayon l'air qu'on mesure,

Tant de soins onéreux, de pénibles efforts,

Au lieu du Créateur on sent la créature.
 — Qu'est-ce enfin, ajoutait le sage campagnard,
 Qu'est-ce de jouir seul? Si les fleurs de ma porte
 D'un marmot comme toi séduisent le regard,
 Je les cueille au plus vite, et l'enfant les emporte.
 Le maître de la serre agit différemment;
 Son opulence alors me semble misérable.

C'est peu d'éblouir un moment :
 La fleur qui plaît au ciel, la seule désirable,
 Se montre sans orgueil, et se donne aisément.

Ce récit t'appartient, ange, toi dont la mère
 A partagé mes jeux et surtout mes douleurs.
 Je t'offre ce que j'ai, mes vers, dernières fleurs
 D'une vie éprouvée et trop longtemps amère.
 Le Temps, qui marche vite, à ton berceau d'osier
 Amènera sept ans; tu pourras me comprendre;

Et l'apologue du rosier
 Aimé du campagnard, tu sauras bien l'entendre.
 La candeur, la simplicité,

Voilà le don béni que possède ton âge,
 Le don que ma jeunesse en sa maturité
 Voudrait dans cet écrit répandre à chaque page.
 A d'autres l'aloès! à d'autres les discours
 Longuement préparés, où tant d'éclat rayonne!
 Mes vers à moi, mes vers n'étonneront personne;

Qu'importe! s'ils plaisent toujours.
 Être simple, parler un langage facile,
 Sans rudesse, et pourtant plein de sincérité,
 C'est mon lot : le plus clair et le mieux écouté

Est à mes yeux le plus habile.
 Reçois donc mon bouquet, cher enfant, et demain,
 Fidèle au but que se propose
 Cet autre campagnard ton oncle, ton parrain,
 Laisse dans ta petite main,
 Laisse chaque passant se choisir une rose.

II

ROBERT BRUCE.

Wallace avait péri ; le joug de l'étranger
Pesait plus lourdement sur l'Écosse asservie ;
Et l'odieux vainqueur, au déclin de sa vie,
Ne se lassait point d'égorger.
Chassé de retraite en retraite,
Bruce le roi proscrit, Bruce l'aventureux,

Résistait presque seul, et, longtemps malheureux,
Retrouvait plus d'audace après chaque défaite.

Pourtant, dans l'île de Rachrin,
Où l'avait exilé la fortune ennemie,
On le vit un moment pencher un front chagrin
Devant le messager venu de Kildrummie.
La missive disait : « Robert, aucun effort
« N'a pu contre Édouard protéger ta bannière.
« Tu n'as plus de châteaux ; ta femme est prisonnière ;
« Ton jeune frère est mis à mort. »

C'était trop de malheurs ; et, malgré son courage,
Ce guerrier, ce héros digne des plus grands rois,

Bruce, pour la première fois
Sentit sa main trembler, et pâlir son visage.

Demeuré seul, sur le grabat
D'une pauvre chaumière, abri de sa détresse :
« — Faut-il lutter encore, et toujours et sans cesse,
S'écria-t-il, ou bien renoncer au combat ?
Traîtres à leur pays, les Écossais eux-mêmes
Se tournent contre moi, caressent l'oppresser.

Fils de Macduff, c'est en vain que ta sœur
A couronné mon front tout chargé d'anathèmes !

Dieu m'instruit par tant de revers.
De mes derniers soldats que la tête s'incline
Devant l'heureux Anglais ! Moi, dans la Palestine,
J'irai chercher la gloire... Oui, la gloire ou des fers.

C'en est fait ! » — L'œil humide encore,
Et songeant aux adieux, aux regrets du départ,
Le désolé monarque attacha son regard

Au mur où pendait sa claymore.
Là, tout près de l'épée, au bord d'un long réseau

Où se jouait un rayon de lumière,
Travaillait en silence une habile ouvrière
Qui tisse sans navette et file sans fuseau.
J'ai nommé l'araignée. Au coin d'une solive
Voisine de la toile et propre à la fixer,
La fileuse d'un bond cherchait à s'élancer,
Et retombait à chaque tentative.

L'insecte industrieux intéressa Robert ;
Et comptant les échecs, y voyant un présage,

Le prince crut lire une page
De ce livre secret aux prophètes ouvert.

N'en riez point ! L'âme blessée
Était en ce temps-là ce qu'elle est de nos jours,
Curieuse, crédule, et demandant toujours
A voir dans l'avenir une route tracée.

Du lit où Robert est couché

Le voilà donc épiant l'araignée :
L'Écosse sera libre et sa cause gagnée,
Si le tissu là haut est enfin attaché.
Des inutiles bonds Bruce a vu le sixième ;
Six fois battu, le prince en est au même point.
La fileuse recule ; elle aussi ne veut point,
Lasse de tant d'essais, en tenter un septième.

Robert, c'est la fuite, l'exil !

Mais non, regarde : l'ouvrière
Revient plus intrépide ; elle sent, toute fière,
Que l'honneur d'un royaume est au bout de son fil.
Un dernier saut ! un seul ! Allons ! rien d'impossible
A la persévérance, aux élans obstinés.

Battez, tambours ! cornemuses, sonnez !
L'araignée est au but, et Bruce est invincible !

De la chaumière il a franchi le seuil :
En avant, Écossais ! aux rives de la Clyde !
Une barque ! une barque ! — Et, sous son pas rapide,
Le sol de la patrie a tressailli d'orgueil.

La croix d'Écosse se relève :

Ce n'est plus l'opprimé, c'est le triomphateur !
Il attaque, il renverse ; et son règne s'achève
Sur un trône libérateur.

A vous, jeunes gens de notre âge,
Fils d'un siècle amolli, flottant, doutant de soi ;
A vous qu'un rien rebute, afflige, décourage,
La leçon de l'insecte et l'exemple du roi.

III

LA VEUVE DE ROC-NIVÉLEN.

Au coin d'un feu de lande où séchaient nos habits
Mouillés par l'eau du ciel et la route boueuse,
Tous deux, nous attendions qu'Enori la fileuse
Eût préparé les œufs, le lait et le pain bis.

Un livre était là sur la table,
Un vieux livre de messe à moitié déchiré,

Et, depuis soixante ans, sous ce toit délabré,
 Le conseiller de tous et l'ami véritable.
 Mon compagnon l'ouvrit, y lut quelques instants;
 Puis, près de la quenouille, en voulant le remettre,

En laissa tomber une lettre

Au papier jauni par le temps.

La missive était close; on lisait sur l'adresse
 Le nom d'un grenadier, Mathurin Cornély;

Et moi, croyant à quelque oubli,

Je présentai l'épître à notre vieille hôtesse.

Triste, avec un regard que je n'ai vu qu'alors

Tant il avait de calme et de mélancolie,

Enori soupira, prit la lettre salie,

Et la mit dans le livre à l'Office des Morts.

« — En ce temps, je n'étais pas veuve,

Dit-elle, et mon enfant pour Alger dut partir.

Le Roi qu'on disait bon, ne sut pas pressentir

Les malheurs qu'entraînait une si rude épreuve.

Pleurant nos grèves, nos taillis,

Sous un soleil brûlant, chez un peuple sauvage

Qui blasphème la croix, repousse son image,

Mathurin désolé prit le mal du pays.

Mourant, il écrivit lui-même.

Nous possédions un champ, c'était tout notre avoir;

Mais lui, lui notre fils, nous voulions le revoir :

Est-on pauvre jamais avec l'enfant qu'on aime?

Le champ vendu, le prix payé le lendemain,

Stévan s'offrit : — Allons, qu'on le délivre !

Dit le père; et Stévan se mit vite en chemin,

Emportant le papier que je garde en ce livre

Et que notre recteur a rempli de sa main.

Ce discours si savant, si beau, j'ai pu le lire :

Mathurin du recteur était le favori,

Aussi que de bontés ! Je ne sais pas écrire ;

Le curé prit ma main, et j'essayai de dire

Tout au bas du papier : — Reviens, ô mon chéri ! —

Il ne revint pas. Dans l'année,

Au pied du vieux calvaire où j'étais à genoux,

Cette lettre me fut donnée

Telle encore que Stévan l'emporta de chez nous. — »

Et la veuve se tut. C'était toute l'histoire.

L'un de nous répliqua : « — Ce papier, sous vos yeux
Ramène vos malheurs ; ne serait-il pas mieux
D'en écarter bien loin l'inutile mémoire ?

« — L'écarter ! dit-elle ? et pourquoi ?

A l'église, au foyer, cette lettre chérie
Me tient plus près de Dieu, parle, plaide pour moi,
Car, plus je pleure, et mieux je prie. — »

Gardons nos souvenirs : l'oubli seul est fatal ;

Il engourdit notre âme et la laisse surprendre.

Douleur ! pour qui sait te comprendre,

Le sage avait raison, non, tu n'es pas un mal.

IV

L'ENFANT ENDORMI.

Il s'était de la ferme écarté dans ses jeux ;

Les aînés couraient dans la plaine,

Et lui, las de les suivre, au bord d'une fontaine,

Trainait ses petits pieds engourdis, paresseux.

Ses cheveux blonds mouillés collaient à son visage ;

Ses yeux, fatigués de soleil,

Se fermaient à demi, demandaient au feuillage
 Un abri favorable aux douceurs du sommeil.
 Le bosquet de la source offrait une couchette
 Digne d'un roi, sur le gazon couvert
 De ce joyau des champs qu'on nomme paquerette,
 Et qu'ombrageait un rideau vert
 Où chantait la linotte, où pendait la noisette.
 Sur la route, il est vrai, passait de temps en temps
 Une voiture, un équipage
 Avec un bruit! — N'importe! un garçon de sept ans
 Ne sait point quand il dort de mauvais voisinage.
 Celui-ci sommeilla bientôt profondément,
 Livrant aux papillons les roses de ses joues,
 Tandis qu'à cent pas seulement
 Versait dans une fosse un char à quatre roues.
 Le mal n'était pas sérieux,
 Et tous les voyageurs rirent de l'aventure;
 Il fallut cependant relever la voiture:
 Chacun s'y prêta de son mieux.
 Restaient deux époux que leur âge

Dispensait du travail; en voyant à l'écart
 Le bois de noisetiers, le mari, bon vieillard,
 Proposa d'y chercher au moins un peu d'ombrage.
 Malgré l'esprit contredisant
 Qu'on attribue, à tort sans doute,
 A qui porte jupons, un souris complaisant
 Accueillit le conseil, et l'on quitta la route.
 « — Que ce petit pâtre est mignon!
 Mon ami, vois sa tête blonde.
 Si j'allais d'un baiser... Oh! non!
 Il fait la moue; on croirait qu'il me gronde.
 Pauvre ange, tant de grâce et si peu d'avenir!
 Rude travail! dure fatigue!
 Tiens, je voudrais l'aider, au moment de finir,
 Des inutiles biens que le ciel nous prodigue.
 Le fils que nous pleurons avait ce teint vermeil,
 Ce beau front, ces longs cils, cette douce figure.
 Prouvons que la Fortune, ainsi qu'on nous l'assure,
 Arrive pendant le sommeil.
 Emmenons cet enfant. — L'emmener! et sa mère?

« — Il faut la voir. Son cœur dût-il se déchirer ,
Du moment qu'elle est mère, elle va préférer
Le collège au labour, l'aisance à la misère.

« — Peut-être. Essayons cependant,
Si tu le veux toujours.—Eh ! oui... comme il ressemble
A celui dont la mort... c'est lui-même ! Je tremble
Et sanglote en le regardant.

« — Alors , éloignons-nous. — Que faire ?
Dois-je le réveiller ? Tu viens de consentir...

« — Vite en voiture ! On va partir ! »
Cria le postillon d'une voix de tonnerre.
Ce cri plein de menace a décidé le sort
De l'enfant endormi ; la Fortune volage ,
Prête à le piloter, à le mener au port ,
Tourna le dos, revint, fit un nouvel effort ,
Finalement, sans lui se remit en voyage.
Sur le même chemin, cinq minutes après,
Des piétons de mauvaise mine ,
Maudissant la chaleur, à la source voisine
Voulurent un instant aussi prendre le frais.

Cette troupe déguenillée
Possédait un Hercule, une naine, un jongleur,
Quatre danseurs de corde, un autre bateleur
Portant sur son épaule une buse empaillée.
L'enfant, dans le sommeil toujours enseveli,
Attire tous les yeux ; une vieille s'arrête :
« — Rien , dit-elle au jongleur, non, rien de si joli
Pour marcher sur les mains et valser sur la tête.
Enlevons ce marmot. La foire de Saint-Loup
Le verra dans huit jours applaudi sur la place :
La canne de Cassandre et le fouet de Paillasse

En peu de temps peuvent beaucoup. — »
Et la main d'un bandit allait pincer l'oreille
Du dormeur, quand Médor, qui rôdait près de là,
Grognant à sa façon : Essayez ! me voilà !

Ouvrit une gueule pareille
A celle qui, jadis, engloutit Fabila.
C'était peu rassurant. Une lutte certaine
Prend du temps, fait du bruit ; on n'y gagnerait rien,
Les fermiers accourus : la bande le sait bien,

Et quitte sans combat les bords de la fontaine
 Où l'enfant se réveille aux caresses du chien.
 Le somme avait été fécond en aventures.
 Le bambin l'ignorait ; et, quand il vint s'asseoir
 Au foyer de la ferme, il ne parla, le soir,
 Ni des bons vieux époux, ni des sombres figures
 Qui, sous les noisetiers, se penchaient pour le voir.

Une ombre propice ou mauvaise

En passant l'avait effleuré

Sans qu'il eût tressailli ; sans qu'il eût respiré

Moins paisiblement, moins à l'aise.

Ce qu'il devint plus tard ; s'il trouva les sentiers
 Conduisant aux honneurs, menant à la richesse,

Dieu le sait ! Ce qui m'intéresse

C'est le sommeil tranquille au bois des noisetiers.

Endormis, éveillés, pour nous la vie à peine

A commencé son cours orageux, décevant,

Que les biens et les maux, le plaisir et la peine

Rôdent à nos côtés, invisibles souvent.

Ce qui se meut ainsi de chances de fortune

Ou de misère autour de nous,

Si nous pouvions tout voir, aux moments les plus doux
 Agiterait nos cœurs d'une angoisse importune.

Dieu nous en cache la moitié,

Et c'est de son amour, de sa bonté constante,

De son adorable pitié

Une grâce nouvelle, une preuve éclatante.

Au-dessus des hasards, du moment que sa loi,

A la fois douceur et prudence,

Règle tout, conduit tout, conservons sans effroi

A nos fronts fatigués l'oreiller de la foi,

Et qu'à notre chevet veille la Providence !

V

LE PRINTEMPS DU VIEILLARD.

Dans un de ces manoirs aux tourelles gothiques,
Débris chers à l'artiste, au poète, au penseur,
Et qu'un affreux démolisseur
Renverse et transforme en fabriques,
Aux premiers rayons du matin
Un vieillard, appuyé sur le fils de sa fille,

Promenait vaguement son regard incertain
 Du perron solitaire à l'horizon lointain,
 Des vergers à l'étang, des bois à la charmille.
 Presque nonagénaire, et les yeux obscurcis
 Par tant de longs hivers, tant de larmes peut-être,
 Il voulait contempler, il voulait reconnaître
 Ce qu'il vit tout enfant près de sa mère assis.
 Aymar aidait ses yeux, ou plutôt sa mémoire :
 — Voyez là, devant nous ! voyez quelles couleurs !

Ce lilas dans toute sa gloire,

Ce frais lilas chargé de parfums et de fleurs !
 « — Des fleurs ! dit le vieillard ; la saison rigoureuse
 Touche donc à sa fin ? — Père, avril est passé ;

Le printemps est bien avancé :

Dans peu de jours la fraise savoureuse
 Aura tout son carmin. — Eh quoi ! reprend l'aïeul,
 Ce rayon sans chaleur, sans éclat, sans promesse,
 Que j'aurais cru funeste aux bourgeons du tilleul,
 C'est le soleil de mai si beau dans ma jeunesse !

Le printemps ? Mais tous les oiseaux

Arrivaient avec lui, chantaient sa bienvenue,

Le rossignol au courant des ruisseaux,

La fauvette dans les roseaux,

Et l'alouette dans la nue.

Ces oiseaux où sont-ils ? Et tes fleurs, tes lilas,
 Par quel suave encens leurs grappes embaumées
 Se révélaient au loin, même où je suis !... Hélas !
 Que me veut le printemps, puisqu'il ne me rend pas
 Le soleil, les oiseaux, les brises parfumées ?... »

Et l'aïeul attristé retourne à son fauteuil :

« — Enfant, dit-il, jouis de la saison nouvelle.

Pourquoi languir ici ? Va ! ta sœur Isabelle

De ma froide prison ne franchit plus le seuil.

Ta main presse ma main, tes sanglots me répondent...

Ta sœur (je m'en souviens, moi qui ne puis mourir),

Elle est sous le gazon si lent à recouvrir

Ces traits flétris que tes larmes inondent.

Elle est où Dieu m'appelle, où je serai demain,

Où l'immortelle vie, après la délivrance,

M'attend, belle et féconde, au terme du chemin,

Au but que tant de fois rêva mon espérance.

Ah ! gémis sur ta sœur ravie avant le temps !

Pèlerin fatigué, dépouillé, solitaire,

Comme elle, je n'ai plus pour regretter la terre

Le trésor de mes dix-sept ans.

Sa tâche commençait, et la mienne est finie.

Qu'avez-vous à m'offrir ? Un hiver éternel !

Là haut sont les parfums, les rayons, l'harmonie,

L'impérissable amour, la sève rajeunie :

Le printemps du vieillard, le printemps n'est qu'au ciel.

VI

DANIEL.

Dans le salon modeste où brillait un feu clair
Près duquel un enfant, s'aidant d'une béquille,
Était venu s'asseoir, une mère et sa fille

Cousaient des vêtements d'hiver
Destinés à couvrir quelque pauvre famille.

Les deux femmes chantaient. Un gai refrain toujours
 Fut pour la ménagère attentive à l'ouvrage
 Ce que pour le soldat est le bruit des tambours ;
 Une aide, un bon ami qui vous prête secours
 En pressant votre marche ; en vous disant : — Courage !

Arrêtant à la fois l'aiguille et la chanson,
 Le sanglot d'une voix cassée
 Sortit du grand fauteuil où, la tête baissée,
 Se cachait le jeune garçon.

Daniel avait douze ans à peine ;
 Mais difforme, bossu, ridé comme un vieillard,
 Rien dans ses traits flétris, dans son terne regard
 Ne rappelait l'enfance et sa gaieté sereine.

La mère vint à lui, prit sa petite main,
 La serra dans la sienne : « — Au collège peut-être
 On rit de mon Daniel. Qu'il le dise, et demain
 Ces écoliers bourreaux, je les ferai connaître. »

« — Les cruels ! » ajoutait la sœur.
 Daniel fit un effort, découvrit son visage,
 Et d'un accent plein de douceur :
 « — Oh ! non ; n'accusez pas ces amis de mon âge
 Dont le moins généreux serait mon défenseur.

« Vous chantiez... J'étais là.... Je voulais vous entendre ;
 Et puis, j'ai soupiré. Pourquoi ?
 Voyez ce corps infirme !... A votre âme si tendre
 Il fallait le bonheur ; et pouvez-vous l'attendre
 D'un pauvre être souffrant, isolé comme moi ?

« O la gloire ! ô la renommée !
 D'autres fils plus heureux pourront les conquérir ;
 Ils seront orateurs..., ils iront à l'armée ;
 Et moi, ma mère bien-aimée,
 Je n'aurai que mes pleurs, ma honte à vous offrir.

« Courbé sur mon bâton, que suis-je ? Un nain débile,
 Hideux, inspirant la pitié ;

N'ayant pour avenir qu'une vie inutile,

Déjà trop longue de moitié.

« Oh ! je voudrais mourir ! et souvent ma prière ,

Le soir, au pied du crucifix,

A demandé tout bas... » — Un baiser de la mère

Interrompit l'aveu sur les lèvres du fils.

« — Toi mourir ! me quitter ! dit la femme chrétienne :

Tu me crois sans bonheur ; tu me crois sans espoir,

Et tu me plains... Faute de voir

Assez loin, assez haut ; quelle erreur est la tienne !

« S'il te manque le bruit, l'éclat, ignores-tu ,

Daniel, qu'il est une couronne

Promise à mon enfant un moment abattu ,

Et qu'aux pieds du Seigneur lui garde la vertu

Plus belle que la gloire, et n'excluant personne ?

« Tu parles de ma honte ! Au lieu de t'affliger,

Consulte les récits du livre évangélique.

Que préférait Jésus ?... Qui venait se ranger

Sous sa main bénissante et prompte à soulager ?

L'aveugle, le boiteux et le paralytique.

« Mais ta vie est stérile et sans utilité ?

Non, mon fils ; au temps où nous sommes,

Celui qui dans l'obscurité

Bénit Dieu, reste pur, conserve sa bonté,

Tient noblement sa place, et sert les autres hommes.

« Dans les pauvres quartiers, quand, le corps amaigri,

Incliné, haletant, tu passes en silence,

Déjà celui qui souffre apprend de mon chéri

La douceur et la patience.

« Et moi je suis heureuse alors : si le chemin

Est pénible à mon fils, je sais que Dieu lui reste,

Que la vie est rapide, et qu'un beau lendemain

Attend les cœurs soumis au royaume céleste. — »

Ainsi parlait la mère, et les yeux de l'enfant
 Brillaient d'une flamme nouvelle :
 Dans la sainte carrière où le Sauveur appelle
 Les délaissés du monde, il voyait maintenant
 S'ouvrir devant ses pas la route la plus belle.

Et parvenu plus tard à la maturité,
 Il expliquait d'un mot son paisible courage :
 « — Dieu, disait-il, dans sa bonté,
 A des lots bien divers que sa main nous partage ;
 Mais le méchant tout seul sera déshérité. — »

VII

LE CHEVAL DU CURÉ.

Un bon curé du Finistère
 Ou d'un bourg tout voisin, ce qui vous est égal,
 Entendait répéter que Robin, son cheval,
 Ne faisait pas honneur au foin du presbytère.
 L'animal, il est vrai, n'était pas des meilleurs :
 Piteuse était sa mine et pauvre son allure ;

Et ses flancs amaigris, sa chétive encolure
Avaient plus d'une fois diverti les railleurs.

Un jour des vauriens de la ville
Rencontrant le pasteur dans quelque chemin creux
Perché sur Robinot, les traitèrent tous deux

D'une façon très-incivile.

« — Gageons, cria le plus hardi

De cette bande malhonnête,

« Gageons que le saint homme, au ventre rebondi

Le carême et le vendredi

Absorbe double part, et fait jeûner sa bête. — »

Là-dessus, grands éclats de voix,

Rires démesurés, caquets de toute sorte,

Quolibets que le vent emporte

Et qui, tout sots qu'ils sont, chagrinent quelquefois.

Ce fut ici le cas. A son valet Grégoire

Le bonhomme, au retour, confia, tout fâché,

Des citadins méchants la rencontre, l'histoire,

Disons mieux, le vilain péché.

Le valet en frémit. « — Demain, reprit le maître,

A la foire de Guerlesquin,

Tu vendras mon cheval, et, du prix de Robin,

Avec quelques écus j'achèterai peut-être

De quoi me préserver des lazzis d'un coquin. — »

Le mot est dur ! allez-vous dire ;

Le vieux prêtre breton n'a pas ainsi parlé. —

Ce mot vous a déplu ? Fort bien, je le retire :

J'avais écrit coquin, mettons écervelé.

La nuit se passe ; après la messe,

A pied, bien entendu, le bréviaire à la main,

De la foire bruyante où la foule se presse

Le vieillard a pris le chemin.

Il marche. Autour de lui la campagne s'égaie

D'enfants endimanchés courant à qui mieux mieux,

De mille fleurs sous la chânaie,

Du passe-temps d'oiseaux joyeux

Jasant et chantant dans la haie.

Le curé répond aux saluts ;

Il sourit à chacun, et pourtant en lui-même

Il regrette et désire; il veut et ne veut plus
Vendre son serviteur, l'invalidé qu'il aime.

Que décider? Il n'en sait rien.

Si Robin se retrouve, il peut, l'excellent homme,
Braver les vains propos, oublier... « — Tout va bien,
Interrompt le valet; Monsieur, voici la somme.

« — Déjà! » dit le maître, et soudain
Étouffant la pitié qui murmure et soupire

Le dépit reprend son empire,
Et ne voit plus qu'un but : échapper au dédain.
Dix beaux écus tout neufs, l'aubaine est peu commune!
Nous allons ajouter bien vite à tant d'argent

Deux louis d'or, notre unique fortune,
Prête à tomber encore aux mains de l'indigent.
C'est beaucoup; c'est assez pour un achat superbe :

« — Grégoire, retourne, il est temps.
Garnis le ratelier; de l'avoine, de l'herbe,
Et tu verras ce soir! Il suffit; je m'entends. — »

Le valet s'en va. Sur la place,
Fier d'acheter aussi, lui qui donne toujours,

Le bon curé fait cent détours
Sans jamais décider un choix qui l'embarrasse.

Pourtant, à la fin du marché,
Ébloui, fatigué de tant de belles choses,
Amorce qui souvent pare un défaut caché,
Il avise un cheval le front empanaché
D'un plumet gigantesque orné de rubans roses.

Un attrait tout particulier
De ce côté l'attire; il lorgne, il examine

Les dents, les crins, les yeux, la mine,
D'un air de connaisseur et non pas d'écolier.
Lunettes sur le nez, haussant un peu l'épaule,
Pinçant la lèvre aussi pour bien cacher son jeu,
On dit ceci, cela, que la bête vaut peu;
Et le vendeur proteste, et la foule contrôle.

La foule? Entendez cinq matois
Arrivés de Lohuec, canton du voisinage,

Parlant, admirant à la fois,
Tous garçons entendus et vrais coqs de village.

« — Bah! trente écus! » dit le marchand.

« — Non, dix-huit ! la somme est jolie.

« — Vingt-cinq ! — Allons, dix-neuf ! Je fais une folie ;
Le monde est si mauvais, tout va se relâchant. — »

Le vendeur détournait la tête,

Distract, sifflant un air. « — Eh bien ! dit le vieillard
Poussé par les conseils et songeant au départ,
Prends vingt écus sonnants, et livre-moi ta bête. — »

L'autre y consent. Le marché fait,
L'acheteur ébaudi grimpe sur son emplette :
Que diront le valet, la servante Colette

D'un Bucéphale aussi parfait ?
Que diront les méchants surtout ? D'un coup de botte
Ou de soulier ferré caressant l'animal :

« — Au trot, compère ! C'est égal,
Robin n'allait qu'au pas, vive un cheval qui trotte !
Voici le presbytère. Ici, Grégoire, ici !

Accours ! L'animal est en nage ;
Il va si rondement ! Et moi-même, à mon âge,
C'est à peine moral de galoper ainsi.
Vingt écus, mon garçon ! vingt écus ! c'est le double

De ce pauvre Robin. — » Le valet, curieux,
Prend la bride, regarde, et, se frottant les yeux,
Se demande s'il y voit trouble.

Cet œil un moment allumé,

Ce corps rogaillardi, cette croupe menteuse
D'où coule une eau rougeâtre, une peinture affreuse,
C'est lui, c'est Robin transformé.

« — Qu'il aille seul à l'écurie !

Dit tout haut le valet ; il connaît le chemin :
Sa place était chez nous. Patience ! demain
Il ne trottera plus, Monsieur, je le parie. — »
Grégoire avait raison. Le maître confondu
Put s'assurer du fait qu'il jugeait impossible.
Pleura-t-il son argent ? Non, il était sensible :
Dix écus valent moins qu'un vieil ami perdu.

Mécontent de son lot, d'un état qui le mène
Tous les jours de sa vie au pas, au petit trot,
Tel que vous connaissez s'agite, se démène
Pour trouver un emploi qui l'emporte au galop

Vers les succès qu'il rêve et n'entrevoit qu'à peine.

Au grand marché des vanités,

Au milieu des fraudeurs notre homme s'aventure ;

Et que fait-il souvent ? Dupe de l'imposture,

Il perd son temps, ses pas, ses beaux écus comptés,

Et reprend sa vieille monture.

VIII

LA MAISON INHABITEE.

Mollement étendu sur un lit de repos,

L'œil terne, presque éteint, la paupière rougie,

Il fume, il bâille, il fume, et se mêle aux propos

Des autres désœuvrés peuplant la tabagie.

Il parle lansquenet, chasse, chevaux, boxeurs,

Oui, boxeurs ! L'ignoble savate,

Ce triomphe des crocheteurs,
A conquis son blason, et maintenant se flatte
D'opposer aux goujats de très-nobles lutteurs.

Pourquoi pas ? Il faut se distraire,
Il faut tuer le temps : l'oisif vous le dira ;
Et vous protesterez, et l'on vous sifflera
Dans un cercle où chacun s'entr'aide à ne rien faire.
Perdu dans la fumée, on cherche à s'étourdir :
On ne sait rien de soi, de son cœur, de son âme ;
Ses devoirs, on en rit ; ses droits, on n'en réclame

Qu'un seul, celui de s'engourdir.
Et cela c'est la vie ? Une vie inutile,
Sans gaité, sans honneur, effrayante à porter,
Et qui fait penser au reptile
Aplati dans sa mare, et content d'y rester.

Marcel avait pour fils un de ces jeunes hommes
Plus vite décrépits qu'ils ne sont bacheliers,

Un de ces vieillards-écoliers
Si communs au temps où nous sommes.

Certain de son malheur, lorsque après un séjour
De vingt mois à Paris Jean revint au village,

Ce père crut qu'il était sage
D'écarter tout reproche au moins le premier jour.

Le lendemain, dans la campagne,
Errant avec son fils, ennuyé, languissant,
« — Ne veux-tu pas, dit-il, visiter en passant
La maison d'Adrien derrière la montagne ?

Enfant, combien de fois tes jeux
N'ont-ils pas égayé cette douce retraite ?
Ton âge te rend fier ; eh bien ! moi je regrette
De ne plus t'avoir là, tout petit, sous mes yeux.
C'était un heureux temps ! la prière, l'étude
Te retrouvaient fidèle et toujours empressé :
Et dans le droit chemin que Dieu même a tracé
Tu marchais avec moi, joyeux, sans lassitude.

Tu souris ? Voilà la maison :
Depuis tantôt deux ans elle est inhabitée.
Adrien la quitta juste dans la saison
Où tu partis. A Blois la famille est restée.

Les clefs sont à la ferme. — » On voit le métayer;
 On est dans le jardin où la ronce étalée
 Prospère, étend ses bras, s'empare de l'allée,
 Couronne le chardon qui s'offre à l'appuyer.
 Le perron dégradé se cache sous l'ortie :

Un gond manque à la porte; au salon délabré,

Sous un tumulus ignoré,

La taupe dans un coin s'est fait une sortie.

L'araignée est partout; partout le limaçon

Traîne sur les lambris sa dégoutante bave;

L'eau filtre du grenier et descend à la cave;

C'est un deuil, un silence à donner le frisson.

Le jeune homme s'émeut : «—Est-ce bien la demeure,

Dit-il, où mes amis coulaient des jours si doux?

Dans la chambre du maître, ici, tout près de nous,

Lecroiriez-vous, j'entends comme une voix qui pleure.

Que les absents, là-bas, sachent la vérité,

Mon bon père! écrivez; dites que l'ermitage

Que son maître aimait tant, aujourd'hui dévasté,

Perdu faute d'être habité,

S'écroulera bientôt s'il tarde davantage.

Le temps presse! — Oui, j'écrirai

Dès demain, dès ce soir, dit l'homme à barbe grise;

Mais, avant, mon enfant, tiens, je t'appliquerai

Tout ce qu'à notre ami tu voudrais que je dise.

Tu parais soucieux; moi-même, un sentiment

De regrets et de crainte attriste ma pensée.

C'est plus qu'une maison, c'est une âme glacée,

Vide, muette, délaissée,

Dont l'abandon cruel m'afflige en ce moment.

Cette âme, il fut un temps où mon fils, plus docile,

S'y recueillait souvent, aimait à l'embellir;

Maintenant il l'oublie, et la laisse salir

Par des hôtes hideux qui souillent leur asile.

Reprends aussi ton bien tandis qu'il en est temps!

Le mal est déjà grand, la ruine prochaine;

Si tu ne la préviens, ô mon fils! elle entraîne

Ta perte, ta perte certaine,

Et réserve l'opprobre à mes derniers instants.

Un foyer désert t'intéresse,

Ton cœur n'est donc pas endurci ?

Oh ! s'il faut, pour te rendre une forte jeunesse,
Ton père à tes genoux, sois content, m'y voici ! — »

Le jeune homme l'arrête ; un si tendre langage

Le ranime, l'arrache à sa molle langueur :

Il s'accuse, pleure, s'engage

A prouver ses remords, son amour, sa vigueur.

Et le père applaudit ; et le fils jure encore

Qu'il sera vigilant, qu'on le reconnaîtra :

Ce serment répété, ce serment qui l'honore,

Le tiendra-t-il ? — Qui le dira ?

Quand Achille à Scyros, sans armes et tranquille,

Vit l'éclat de l'acier, il comprit son devoir :

La tendresse d'un père aurait bien le pouvoir

D'un bouclier ; — le tout est de savoir

Parmi nos désœuvrés où trouver un Achille.

IX

VISION D'UN SOLITAIRE.

Le chemin de la vie est souvent raboteux ;

L'enfance, l'âge mûr, et même la vieillesse

— Qui s'y traîne d'un pied boiteux,

Avec ou sans béquille, y trébuchent sans cesse.

S'égarer, chanceler, faillir,

Celui-ci moins, celui-là davantage,

C'est notre histoire à tous ; et l'homme le plus sage
L'est moins par ses vertus que par son repentir.

L'innocence est belle sans doute,
Et l'Éden n'avait pas de plus riche trésor ;
Mais Dieu, qui connaît bien les dangers de la route,
Réserve au repentir le veau gras, l'anneau d'or.

De nos malheurs le seul irréparable,
Ce récit va l'apprendre à nos jeunes amis,
C'est l'orgueil dans le mal ; c'est un cœur insoumis
Après une action mauvaise, condamnable.

Un solitaire d'Orient
Qui, le front prosterné, les reins ceints d'une corde,
Méditait la justice et la miséricorde,

Un soir s'endormit en priant.
Transporté tout à coup sur la rive éternelle
Où, depuis quarante ans, s'envolaient tous ses vœux,

Il crut voir l'Archange rebelle
Debout devant le Roi des Cieux.
D'un œil envieux et farouche,

Cherchant les pénitents arrachés aux enfers,
Satan frémissait, et sa bouche

Adressait au Très-Haut ces reproches amers :
« — Voilà donc vos élus, les voilà, Madeleine,

Aglaé, Thaïs, Augustin,

Et ce voleur de grand chemin,

Trente ans mon serviteur, le vôtre une heure à peine !
Tous cent fois, mille fois, ils vous ont offensé,
Et je les vois heureux d'un bonheur sans mesure

Dans ce beau ciel d'où vous m'avez chassé
Pour une faute unique, une première injure.
Tant d'écarts, et la gloire ! un seul, et l'abandon,
Le supplice !... — O Satan ! dit la Bonté suprême,

Une fois, une seule même,

As-tu pleuré ta chute et demandé pardon ? — »

X

DUCIS.

A Mesdemoiselles L. et F. E.

J'aime à penser à toi dont la muse tragique

D'Œdipe et d'Abufar a pleuré les malheurs,

Cœur bon entre tous les bons cœurs,

Ame droite, simple, énergique.

Dans tes vers la postérité

Peut choisir, effacer; mais, dans ta longue vie,

Même aux plus mauvais jours, tout est digne d'envie,

Tout est sagesse et dignité.

Vieux, infirme, souffrant, au fond de la retraite

Où ta fière indigence évitait les réseaux,

Où tu demeureris chène en dépit des roseaux,

Tu contemplais souvent la route déjà faite.

Là, tes quatre-vingts ans, amis du souvenir,

Rappelaient l'âge mûr, la jeunesse, l'enfance,

Et se plaisaient à réunir

Sur les bords du tombeau tes droits à l'espérance.

Ces droits, de ton dernier soleil

Consolaient le déclin, quand la foule importune

Sur l'oreiller de la fortune

S'obstinait vainement à bercer ton sommeil.

Le vœu de pauvreté rend la vertu facile :

Tu le fis sans effort ce vœu préservateur;

Un autre, à ton refus, s'éveilla sénateur;

Tu n'en dormis que plus tranquille.

N'avais-tu pas dans l'âtre encore un peu de bois,

Un pourpoint presque neuf, des livres, une bourse

Pour assurer ton pain six semaines, deux mois ?

N'avais-tu pas surtout Dieu, le maître des rois,

Dieu, l'éternel appui, la suprême ressource ?

« — *Te Deum!* disais-tu; je suis riche! — » Et tes yeux

Fatigués, presque éteints, rayonnaient de lumière

En cherchant dans ta chambre un portrait de ton père,

Homme de bien aussi, grave, religieux.

Puis, tandis qu'au dehors la foule prosternée

Riait près de César du vieillard impotent,

Tu murmurais tout bas et la tête inclinée :

« — Père, j'ai fini ma journée;

Voici ce que j'ai fait... Père, êtes-vous content? »

Ainsi le vieux Ducis, cet homme d'un autre âge

Rebelle au joug doré d'un héros triomphant,

Se courbait devant une image,

Humble comme un petit enfant.

De parents vénérés nous qui pleurons la perte,

Imitons son exemple; interrogeons la voix

D'une sainte mémoire à la place déserte

De nos conseillers d'autrefois.

Laissons l'ambitieux s'épuiser dans l'attente

Des honneurs, des faux biens qui règlent ses efforts;

Et, voyageurs en deuil campés sous une tente,

Dirigeons notre vie en demandant aux morts :

« Père, êtes-vous content? Mère, êtes-vous contente? »

XI

HENRI IV ET SES MINISTRES.

La sagesse nous dit : — Apprends à te connaître. —

D'accord ! Ce premier point admis

Dans toute sa rigueur, il me sera permis

D'ajouter qu'il n'est pas moins utile peut-être

De connaître aussi ses amis.

N'étudier que soi convient au solitaire ;

Mais vous, dans la foule jetés,
Sachez entendre et voir autour de vous ; notez
Un mot sorti du cœur, un trait de caractère.
Tout choix veut examen ; donc, à votre profit,
Que la prudence veille et tienne ses registres.
A qui sait observer peu de chose suffit.

Voyons ce qu'Henri Quatre fit
Pour tracer d'un seul coup trois portraits de ministres.

Certain ambassadeur, arrivé le matin
En hâte de Madrid, s'informait au monarque

Des goûts, de l'humeur de Jeannin,
De Sillery, des ministres enfin
Aidant alors à manœuvrer la barque.

« — Tenez, sans beaucoup discourir,
Répond le Béarnais, ici, dans l'antichambre,
De mon Conseil à l'instant chaque membre
Tout entier va se découvrir.

Chut ! J'entends Sillery. Vous me voyez en peine,

Chancelier, ce plafond s'écroulera sur nous,
A moins qu'un prompt secours...—Sire, le croyez-vous
On peut examiner. Si la chute est certaine,

Les architectes sauront bien
Ce qu'il convient de faire. En tout cas, rien ne presse.

« — Ventre-saint-gris ! et que serait-ce
Si la poutre brisait votre crâne et le mien ?
« — Non, non, dit le ministre, on peut encore attendre.

« — Un jour ou deux ! » reprend le Roi ;
Puis s'adressant à Villeroy :

« Voyons, ai-je tort de prétendre
Que ce plancher là ne tient plus ;

Que ces soliveaux vermoulus

Tomberont sans tarder et sans nous crier : Gare !

« — Vous avez grand'raison, sire, cela fait peur ;
J'y pensais, dit l'ancien ligueur ;

Ce plafond ne vaut rien, il faut qu'on le répare. — »
Il sort. Jeannin arrive : « — Un avis, Président !

Le Béarnais n'est point timide,
Et tu le vois quasi trembler en regardant

Ce plancher sur sa tête. — Il est pourtant solide. »
 Ce plancher, » dit Jeannin, gardant même à la cour
 De son père ouvrier la rudesse native ;
 « Vous plaisantez, je pense ? — Eh ! non, cette solive
 Peut tomber où je suis avant la fin du jour.

Tu souris ; ai-je la berlue ?

« — Bah ! dit le Président, vous vous gaussez de nous,

Où vous avez mauvaise vue :

Sire, votre plancher durera plus que vous.

« — Allons ! c'est bien ; je n'y vois goutte ! »

Et Jeannin se retire. « A présent, dit Henri,
 Monsieur l'ambassadeur, autant que moi, sans doute,
 Vous connaissez Jeannin, Villeroy, Sillery.

Le Chancelier ne se prononce

Qu'avec lenteur ; toujours on le voit hésiter.

Villeroy n'a qu'un but, me plaire, me flatter ;

Mon désir dicte sa réponse.

Jeannin fait mieux ; esprit loyal,

Sérieux, décidé, ce qu'il croit véritable,

Glorieux pour le prince, aux sujets profitable,

Il le dit librement et sans penser à mal.

Pour lui point de détours, de vaine complaisance !

Aussi, n'est-ce point à demi

Qu'il m'est utile et cher, qu'il a ma confiance !

Tous sont mes serviteurs ; Jeannin est mon ami. »

XII

LA FILLE DU QUINCAILLIER.

Lorsque j'étais enfant, dans ma ville natale,

A la porte d'un quinquailleur,

On admirait beaucoup une enseigne fatale

A plus d'une servante, à plus d'un écolier.

Oubliant les cahiers, le panier, la corbeille,

La cuisine ou le professeur,

Il fallait s'arrêter et rire de bon cœur
 Du gros chat empaillé qui se grattait l'oreille.
 Un mécanisme ingénieux
 Ramenait doucement les griffes de la bête
 Sur son cou, par-dessus sa tête,
 Et la faisait cligner des yeux.
 Ratopolis entière aurait pu s'y méprendre :
 Les chalands, du matin au soir,
 Ne cessaient de le dire, aussi contents de voir
 Que le marchand l'était de vendre.
 Le chat botté du conte avait moins de valeur
 Pour le fils du meunier : s'il enrichit son maître,
 Le prince, il le trompa ; l'ogre, il le prit en traître ;
 Et, bien que le rusé, l'escroc devint seigneur,
 (C'est Perrault qui l'assure) il est permis peut-être
 De lui préférer un matou
 Loyal, et dont la patte honnêtement habile,
 Sans étrangler personne, attirait sou par sou
 Au comptoir de Giraud tout l'argent de la ville.
 Giraud, ce nouveau Carabas,

S'arrondissait de telle sorte,
 Qu'un docteur, son voisin, se demandait tout bas
 A qui serait Toinon qu'on voyait, à la porte,
 Monter la mécanique ou tricoter ses bas.
 Toinon était seule héritière
 Du quincaillier en vogue, et notre médecin
 Qui la voulait pour femme expliqua son dessein
 En achetant une ratière.
 Les deux marchés furent conclus
 A la fois. Qu'un hymen d'un piège se rapproche,
 Rien d'étonnant. Quant aux écus :
 « — Fidonc ! disait Purgon, un peu moins, un peu plus !
 Je prends Toinette chat en poche. — »
 En badinant ainsi le matois savait bien
 Ce que valait l'enseigne. On fit le mariage.
 Un an, deux ans après, un petit Galien,
 Joufflu, rose, charmant, égaya le ménage.
 Le ménage ? Non pas ! Il égaya l'époux,
 Et point la mère, point la femme,
 Qui n'avait pour l'enfant couché sur ses genoux

Ni les chants du berceau, ni le rire si doux,
 Plaisant au cœur, venant de l'âme.
 « — Pourquoi je pleure ? En vérité,
 Murmurait Antoinette, injure sur injure
 Nous pleuvent tous les jours ; on nous met de côté
 Pour les bals de la Préfecture.
 Composant notre cercle aux infimes quartiers,
 Qu'avons-nous pour amis ? Personne !
 Un clerc à neuf cents francs, des tanneurs, des cloutiers,
 Trois ou quatre petits rentiers ;
 Jamais une épaulette ou quelque nom qui sonne.
 Un docteur va partout : à madame Purgon
 Le grand monde eût souri... La bête scélérate
 A trop fait connaître mon nom ;
 Et la Préfète dit : Oh ! non !
 Vous savez ? le chat qui se gratte !
 Comment après cela briller
 Au rang où nous appelle aujourd'hui la fortune ?
 Décidons notre père, en feignant de railler,
 A cacher au grenier son enseigne importune.

En ne la voyant plus, il se peut qu'à la fin
 On l'oublie. — Essayons, » dit l'époux débonnaire.
 Et le chat disparut. Mais le public est fin
 Quand il s'agit d'orgueil ; on devina l'affaire.
 « — Oh ! le vaniteux ! le nigaud !
 L'ingrat ! — » Et l'acheteur déserta la boutique ;
 Et le maudit gamin, riant, faisant la nique,
 S'arrêta sur le seuil en demandant : — Giraud,
 Qu'as-tu fait de Raton et de sa mécanique ? —
 Un jour même, un de ces bandits,
 Sans souci de la griffe et d'une main qui saigne,
 Tenant un gros matou caché sous ses habits,
 Lança sur le comptoir le Rominagrobis,
 En criant du dehors : « — Tiens, voilà ton enseigne ! »
 Le marchand n'y pouvait tenir ;
 Il parlait de quitter le commerce en carême
 Quand la mort le surprit, et l'envoya dormir
 Avec le carnaval, le jour des Cendres même.
 Toinette le pleura d'un œil
 Et rit de l'autre. Son envie

Était d'aller si loin, si loin que de sa vie
Quincaille ou quincaillier n'offensât son orgueil.

Purgon voulait bien du grand monde
Aborder les sommets, sa femme sous le bras ;
Il aimait son pays pourtant, et n'avait pas

L'humeur coureuse, vagabonde.

Quitter la ville, c'est charmant !

L'avis lui plaît ; il y défère.

Quant à s'éloigner brusquement

Du bienheureux département,

C'est plus que Purgon ne peut faire.

« — Restons près de la mer. — » Et Purgon désignait

Une villette, une bourgade

Dont je tairai le nom. Personne n'y connaît

A Madame un chaland, à Monsieur un malade.

Ils ont voiture ; ils ont chevaux,

Beaux meubles, toilette brillante,

Laquais superbes, sans rivaux,

Cuisine riche, succulente.

Ce n'est pas tout ; il faut encor

De poudreux parchemins, de la chevalerie :

Madame, en cherchant bien, découvre au livre d'or

Purgon de Purgaré de la Purgonnerie.

Bonne souche, on le sait ! Monsieur en vient tout droit.

En douter serait mal, du moment que l'on dine

Chez Monsieur de Purgon ! Sa cave, sa cuisine,

Sont au moins d'un marquis, et marquis on le croit.

Le tour est fait. Allons, marquise, que vous semble

De vos nobles amis ? Êtes-vous, désormais,

Heureuse, satisfaite ? Eh ! non ! moins que jamais !

L'orgueil et le bonheur n'habitent point ensemble.

Traitée en égale, on voudrait

Quelque chose de plus ; et puis, au fond de l'âme,

On a peur : si l'on découvrirait

Sur champ d'or ou d'argent l'angora de madame !

Horreur !... — En attendant, le salon est orné

De portraits de famille. A la ville prochaine,

En courant les fripiers, le couple s'est donné

D'ancêtres bien poudrés une belle douzaine.

Guerriers, intendants, magistrats,

Ont coûté tour à tour une somme pareille
De six francs, et c'est cher, attendu que les rats
Au mieux brodé de tous ont déchiré l'oreille.

Enfin, à la file rangés,
Les aïeux achetés étaient là dans la salle,
Un soir que les amis, chez Toinette hébergés,
Parlaient esprits frappeurs, diablerie et cabale :
« — Oui, déclarait quelqu'un, oui, j'ai tout écouté ;
Ce n'est pas seulement une table qui tourne

Et vous répond, on m'a cité
Des tableaux, des portraits, discourant à Libourne.

Le fait est notoire, attesté.
Faisons l'épreuve ici ; demandons leur histoire
Aux aïeux du marquis. — « Messieurs, c'est un affront ! »
Dit Toinette effrayée et la rougeur au front,
« Ces morts, ils mentiront, et vous allez les croire. — »
Le rieur averti s'excusa de son mieux.
Innocemment cruel, il ignorait la cause
Du trouble accusateur, et lisait dans les yeux
De tous les invités : — Nous saurons quelque chose. —

En effet, après le soupçon
Vint l'enquête. On connut l'enseigne, la manière
Dont marquise et marquis s'étaient fait, sans façon,
A deux écus la tête une famille entière.
Le secret de nos gens, une fois éventé,
Adieu le marquisat, et l'estime, et le reste.

Toi qui veux être heureux, tranquille, respecté,
Fuis l'orgueil ! Ton bonheur, comme ta dignité,
Te donne cet avis : Sois humble, sois modeste.

LIVRE DEUXIÈME.

I

LA LÉGENDE DE PORT-SALUT.

Qui n'a pas rencontré de ces esprits moroses,
De ces esprits frondeurs, superbes, dédaigneux,
Dont le triste plaisir est d'effeuiller les roses
Qui paraient la légende au temps de nos aïeux ?
Pour eux le vrai seul est aimable,

Ils le disent du moins; et pourtant savent-ils
 Dans ce qui fut jadis, ces critiques subtils,
 Où l'histoire finit, où commence la fable?
 Quand tout est débattu, contesté, démenti
 Même dans l'action qui devant nous se passe,
 Rirai-je d'un récit dès lors qu'il m'embarrasse?

Non, je prends un autre parti.

Rien n'est beau que le vrai? C'est bien! je le demande
 Comme un autre à l'histoire, à ses sanglants débats;

Seulement, je le dis tout bas,

Je crois le voir aussi dans la simple légende.

Peu m'importe le fait, ou la date, ou le lieu,

Si la pensée émeut, encourage, pénètre

D'un saint amour du bien, je ne puis méconnaître

La vérité, cette fille de Dieu.

Jésus, le doux Sauveur, aimait les paraboles;

Il parlait du prodigue et du talent caché.

Gardons, gardons au cœur malade, desséché,

Tous ces pieux récits, faits réels ou symboles.

J'en veux rappeler un qui me fut raconté

Aux grèves de Crozon, la presqu'île bretonne :

On ne me l'orna point; moi-même je le donne

Dans toute sa simplicité.

Un Crozonnais, qui n'avait en partage

Qu'un champ maigre, chétif, un bateau bien petit

Et sept enfants d'un féroce appétit,

Se lamentait un jour dans son pauvre ménage.

Le pain de la famille avait pris tout son grain;

Vide était le grenier, et vide aussi la bourse;

Et, les sillons tout prêts, l'homme était sans ressource

Pour ensemençer son terrain.

Que faire? Il l'ignorait. Sa femme, plus habile,

L'assista d'un avis : — « Quand nous étions heureux,

Te souvient-il, Mikel, qu'un ami généreux

Nous offrit mainte fois un service inutile?

Va le trouver; réclame aujourd'hui ce secours. »

— « Soit ! » dit Mikel, sans trop de confiance;

Car il savait déjà d'expérience

Qu'entre offrir et donner il est bien des détours.

La rougeur au visage et la honte à la gorge,
 Le voilà, néanmoins, chez son ami Vincent :
 — « Pour les semailles d'à présent,
 Voisin, j'aurais besoin... besoin d'un boisseau d'orge.
 La pêche ne va plus, vous savez... le poisson... » —
 Il s'arrêta tout court, voyant que sa harangue
 Déplaisait au voisin, lui donnait le frisson :
 Tant d'amis ont au cœur une pierre, un glaçon,
 Avec un brasier sur la langue !
 Vincent en était là : — « Tu me vois désolé,
 Murmura-t-il ; hier j'avais du grain sans doute.
 Impossible aujourd'hui ! Pas d'argent ! pas de blé !
 Dans deux ans, dans un an... » — Mikel reprit sa route
 Et s'éloigna sans être appelé.

Econduit par l'ami si rempli d'obligeance
 Quand de son zèle on pouvait se passer,
 Mikel, en s'en allant, promit de s'adresser
 A de moins empressés pour trouver allégeance.
 L'officieux Vincent mentit à ses discours ;

Le pêcheur cette fois frappera chez Maurice :
 Puisqu'on trompe partout, mieux vaut avoir recours,
 Dans la détresse, à l'homme accusé d'avarice.
 L'idée était nouvelle ; elle eût pu réussir
 Chez un faux Harpagon, en secret charitable ;
 Mais celui-ci, disons sans le noircir,
 Qu'il était Harpagon, Harpagon véritable.
 Aussi d'un ton bourru : — « Je te prends en défaut,
 Mikel ; tu veux pour toi qu'un autre se dépouille !
 N'as-tu pas un bateau ? ta femme une quenouille ?
 Travaillez ; vous aurez alors ce qu'il vous faut.
 Quand on est dans la gêne, au lieu d'aller en quête,
 Il faut vivre de peu, l'ami, sache-le bien.
 — Vivre de peu ? dit l'autre en secouant la tête,
 Je l'ai fait ; cependant on ne vit pas de rien. » —

Il sortit là-dessus, la tristesse dans l'âme,
 Le cœur gonflé de soupirs étouffants.
 Oh ! s'il eût été seul à souffrir ! Mais sa femme,
 Sa femme et ses petits enfants !...

Dans un coin de la péninsule,
 Tout près de Port-Salut vivait, en ce temps-là,
 Une vieille appelée Ursule,
 Qui se croyait très-sainte, et passait pour cela.

Mikel connaissait sa demeure,
 Où l'aisance régnait et souriait aux yeux ;
 Il y courut, et peignit de son mieux
 Son embarras raconté tout à l'heure.

— « De l'orge ? dit Ursule ! oh ! ne parlons jamais
 De terrestres besoins, de mondaines affaires !
 Que le ciel nous châtie, à tout je me soumetts !
 Imiter-moi, mon fils. Adieu, je vous promets
 Une neuvaine et trois rosaires. » —

Le refus était dur : la vieille cependant,
 En comptant sur ses doigts ses vertus angéliques,
 Était prête à léguer à quelques basiliques
 Ses cheveux gris et sa dernière dent
 Pour en faire, à sa mort, de dévotes reliques.

Revenons au pêcheur. Le pauvre homme voulut,
 N'espérant plus rien de personne,
 Prier pour ses enfants la céleste patronne
 De l'autel vénéré qu'on voit à Port-Salut.

Le voilà seul dans la chapelle
 Commençant un *Ave*, puis, tout à son chagrin,
 Reprenant sa pensée affligeante, cruelle :
 — « J'ai tracé mes sillons, et je n'ai pas de grain. » —

Marie, ô Mère secourable !
 Vos yeux comme les siens ont pleuré bien des fois ;
 Heureuse maintenant, soyez lui favorable :
 Pour un boisseau prêté, Mikel en promet trois.

Vous pouvez tout, Vierge bénie !
 Il le dit et le croit ; d'autres l'ont éprouvé ;
 Et lui-même, le front collé sur le pavé,

Sa prière n'est pas finie,
 Qu'il sent au fond du cœur que vous l'avez sauvé !
 Il était nuit ; soudain la lampe, presque éteinte,
 Brille, éclaire la nef, les coins les plus obscurs.
 O prodige ! voyez, dans la pieuse enceinte

Des sacs de blé garnissent tous les murs :
 Seigle, avoine, froment, blé noir, de chaque sorte,
 Se trouvent sous la main ; mais l'honnête Mikel
 Ne veut qu'un boisseau d'orge ; il le prend, il l'emporte,
 Et bientôt les enfants qui pleuraient à sa porte,
 Avec lui rendent grâce à la Reine du ciel.

Poursuivons. La moisson venue,
 Riche de cent boisseaux pour un qu'il avait mis
 Dans sa terre indigente et nue,
 L'emprunteur apportait les sacs de blé promis
 A la chapelle bien connue.
 La croix, le chapelet en main,
 Pieds nus, la tête découverte,
 Il s'avance ; il arrive au terme du chemin
 Où devant lui la porte est toute grande ouverte.
 — « La Vierge m'attendait, » dit-il, et sur son dos
 Chargeant le premier sac des trois qu'il devait rendre,
 Devant la sainte image il le place, et va prendre
 Le second des autres fardeaux.

Heureux sous le boisseau qui courbe son échine
 Et lui semble, à coup sûr, digne d'un bon accueil,
 Il revient vers l'autel ; mais, à vingt pas du seuil,
 L'écarte, le repousse une force divine.

La porte se ferme. Un moment
 Le pèlerin surpris se trouble dans son âme ;
 Puis, un généreux mouvement
 L'éclairant tout à coup, lui découvre comment
 Son vœu, qu'il croyait pur, offensait Notre-Dame.
 — « Mère, s'écria-t-il, en tombant à genoux,
 Vous n'avez pas voulu que ma reconnaissance
 Ajoutât quelque chose au don reçu de vous :
 Je pensais à l'usure, et vous à l'assistance. » —

Terminons ce récit. Au pays de Crozon,
 Je l'ai dit, on se le rappelle,
 Et de Port-Salut la chapelle
 Ravive tous les jours la touchante leçon.
 Dans la contrée encor, s'il est quelque Maurice,
 Quelque Ursule, quelque Vincent,

La naïve croyance, à l'indigent propice,
Gêne le cœur étroit, le fait compatissant,

Le dispose à rendre service.

Ce résultat connu, concluons désormais :

Que pour la charité, vertu que rien n'égale,

La légende a fait plus que ne fera jamais

Le plus beau traité de morale.

II

LE MARIN DE CARHAIX.

I

Il chantait, le marin ! Jamais triomphateur

Ne s'avança plus fier, la tête couronnée.

Il marchait, il chantait, et montrait sur son cœur

Un joyeux talisman : la boîte enrubannée

Et le congé libérateur.

Dans la brume du soir sur les montagnes bleues,
 Déjà de Saint-Tromeur il devinait la tour;
 Carhaix, où son vieux père attendait son retour,
 Carhaix n'était plus qu'à dix lieues.

Il entra dans Morlaix. Cette fois, le piéton
 Devait heurter encore à la porte étrangère :
 — « Mais demain, disait-il, sous le toit de mon père,
 Je pourrai déposer mon sac et mon bâton. »

Demain ? Oh ! matelot, prends garde !
 Ce mot si rayonnant pour toi,
 Sais-tu ce qu'il renferme et d'horreur et d'effroi
 Dans la cité funeste où ton pas se hasarde ?

Morlaix n'est plus la ville aux champêtres concerts;
 Bombarde et tambourin n'animent plus la danse.
 Le glas même, le glas qui tintait dans les airs
 Sur tant de sépulcres ouverts,
 Fatigué de gémir, a gardé le silence.

Une heure après minuit le montagnard Hellot
 Entendit le meunier qui frappait à sa porte ;
 — « C'est une lettre que j'apporte;
 Ouvrez, elle est du matelot. »

Et le cachet rompu : « Père, disait la lettre,
 « Préparez la charrette, et venez me chercher.
 « Morlaix... le choléra... Je ne puis plus marcher;
 « Arrachez-moi d'ici ! Dieu ne saurait permettre
 « Que je repose ailleurs qu'à l'ombre du clocher. »

Hellot a frissonné ; l'orgueil de sa famille,
 Son fils à l'agonie et loin de sa maison !
 Le soleil n'était pas encore à l'horizon
 Que le vieux montagnard partait avec sa fille.

III

Certe, il n'eût pas été bon Breton, vrai chrétien,
Celui qui, d'un œil sec, aurait vu le vieux père,
Arrivant à Morlaix, égrener son rosaire,
Baiser les pieds du Christ, son espoir, son soutien.

La jeune fille en pleurs pressait la jument noire
Que son frère aimait tant et menait au labour :
Il faut qu'il la revoie ! Et comment ne pas croire
Que tout ce dont le cœur conserve la mémoire
Est cher encore au dernier jour !

Et le mourant disait au prêtre :
— « Hâtez-vous maintenant ; mon père est arrivé ;
Il est là ! Mon oreille a bien su reconnaître
Le pied de sa jument qui frappe le pavé.

« Hâtez-vous ! Au seuil de la porte

Je vois un beau vieillard, une femme à genoux.
Oh ! donnez-moi le pain qui rend l'âme plus forte !
Donnez ! il est temps que je sorte ;
La santé, la vie est chez nous ! »

Et tandis que le prêtre au fond de cette chambre
Rompait le pain céleste aux lèvres du mourant,
Et que de l'huile sainte il touchait chaque membre
Déjà froid, et toujours souffrant,

Les passants s'arrêtaient en voyant dans la rue
La couche où le malade allait être porté,
Et la tente de toile écrue
Sur des cercles grossiers arrondie et tendue
Pour abriter ce lit si dur, si cahoté.

J'étais là. Dans la foule une pitié profonde
Pénétra tous les cœurs quand le vieux montagnard
Du fils qu'il ramenait baisa la tête blonde,
Et dans la froide main que la sueur inonde

Remit son long rosaire au moment du départ.

A peine le mourant soulevait les paupières.

Dans les yeux de la sœur que de larmes brillaient !

Et le pauvre vieillard, que d'angoisses amères !

Tous trois, en s'éloignant, ils pleuraient, ils priaient,

Ou plutôt sans les dire ils pleuraient des prières.

La foule les suivait d'un regard attendri ;

Et l'on disait : — « Pourquoi ce voyage inutile ?

La route est longue, difficile,

Et, dans cette charrette, un corps endolori !

Ici, du moins, il serait mort tranquille. » —

Et moi je répondais : — « Oh ! laissez le Breton

Aller vers Saint-Tromeur et la Croix des Apôtres !

Il serait mort ici ; mais là-bas, que sait-on ?

L'air du pays natal en a guéri bien d'autres !

« Vous le voyez s'éteindre au milieu du chemin ;

Mon espérance à moi n'est point anéantie.

Il n'est pour le guérir aucun secours humain,

Je le veux ; mais la croix qu'il presse dans sa main !

Le Dieu qu'il a reçu caché dans une hostie !

« Il emporte avec lui le pain du voyageur,

De force et de douceur ineffable mélange :

Si, pour le ramener, Tobie avait un ange,

Lui, plus heureux encor, n'a-t-il pas le Sauveur ? »

III

LES PÊCHEURS DU GUÉODET.

Au Guéodet, petit hameau

Où les savants, dont la manie

Est de tout retrouver, retrouvent Lexobie,

Un pauvre homme avec son bateau

Gagnait péniblement sa vie.

Il avait quatre enfants, une femme, il fallait

Donner un bon coup de filet

Pour le pain seulement ; aussi , la ménagère
Travaillait de son mieux, tricotait des jupons

De la laine de ses moutons
Que Jean, le fils aîné, gardait sur la bruyère.

Le berger de dix ans s'était pris d'amitié

Pour un orphelin de son âge
Qu'on nommait Adrien, recueilli par pitié

Chez un fermier du voisinage.

Les deux enfants mêlaient leurs troupeaux et leurs jeux

Partageaient leur repas, et, de la Providence

Prévoyant, il semblait, tous les desseins sur eux,

Se faisaient déjà confidence

De leurs petits chagrins, dès lors moins douloureux.

Toujours ensemble, la pensée

Les séparait si peu, les confondait si bien,

Que souvent, de plus d'un la langue embarrassée

Nommait Adrien Jean, et Jeannot Adrien.

Personne n'en riait. — Nous savons qu'Alexandre

Disait d'Ephestion : C'est Alexandre aussi.

Et Pline... — Je crois vous entendre :

Reviens à tes moutons, et sache un peu descendre ;

Les grands noms ne font rien ici.

Nous parlons d'Adrien, de Jean. Au presbytère

Le curé, chaque soir, leur faisait la leçon

Sans succès pour Jeannot, alors tête légère,

Avec fruit pour l'autre garçon.

L'orphelin du bon prêtre eut donc la préférence :

De là, pour première faveur,

Une place au lutrin, et, plus tard, l'espérance

D'être un jour Monsieur le Recteur.

C'était bien. Cependant le petit séminaire

Avait un défaut capital :

On le savait si loin du village natal !

Aussi comme on pleura ! comme on ne sut que faire

Quand du bonheur à deux vint le terme fatal !

Un sermon en trois points, éloquent, pathétique,

Laissait, quant au départ, le succès incertain.

Le curé mis à bout n'étouffa la réplique

De ses deux auditeurs qu'à force de latin.

Adieu ! que ce mot lamentable

Renferme de chagrin! — Du moins pour délier
Les cœurs vraiment unis il n'est pas redoutable :

L'Amitié qui peut oublier
N'est pas, ne fut jamais l'Amitié véritable.
On promet de s'écrire; accolade, sanglots,
Puis, un trot de cheval, un point que la distance
Diminue, efface, en deux mots,
Le vide autour de soi, l'isolement, l'absence.
Pauvre Jean! lui si paresseux
Pour les o, pour les a, qu'il alignait à peine,
Il put, au bout d'une quinzaine,
Tracer sur papier gris : « Je t'embrasse, et je veux
« Une lettre de toi pour la fête prochaine. »
Adrien fut ravi. Missives de voler
Pendant cinq ou six ans, peut-être davantage.
Si l'orphelin de lui n'avait guère à parler,
Au Guéodet, dans son village
Que de peines à consoler!
Jean la deuxième année avait perdu son père;
Il avait dix-sept ans alors, et savait bien

Diriger le bateau; la ressource dernière
Était dans ses deux bras. De ses sœurs, de sa mère

Il était l'unique soutien.
La pêche est incertaine; elle a des nuits maussades,
Des jours trompeurs, capricieux;
Et, de plus, le pêcheur se plaignait de ses yeux
Souvent troublés, parfois malades.
Ces lettres du pays attristaient l'orphelin
Quand vint le temps prescrit où, dans la basilique,
Il devait recevoir et le surplus de lin,
Et la tonsure symbolique.

Adrien écrivit, parla de son bonheur;
Point de réponse. Sa tendresse
S'effraie; il interroge, et maintenant s'adresse
A ce bon vieux curé, leur ancien protecteur.
Ce qu'il apprend ainsi l'éclaire, le décide :

Le jeune homme emprunte un bidet,
Le selle en moins de rien, lui donne un trot rapide,
Pique, fouette, se hâte, arrive au Guéodet.

Une foule entourait la porte

De l'ami d'Adrien; des murmures confus
 S'élevaient par instants, tandis qu'une voix forte
 Criait : — « A vingt écus, la barque ! à vingt écus ! »
 Le cavalier s'élance : — « Arrêtez ! que je meure

Si l'on vend ce bateau ! — Plus bas !

Réplique un des voisins ; le garçon n'y voit pas,
 Mais il entend de loin, et le voilà qui pleure. »

Jean pleurait en effet ; il avait entendu
 Cet accent regretté, si cher à sa tendresse,

Et, comme un homme dans l'ivresse,
 Il courait au hasard et le bras étendu.
 — « C'est toi ! C'est nous encore !... O puissance divine,
 Sois à jamais bénie !... Et pourtant te savoir
 Aussi près de mon cœur, pressé sur ma poitrine,

Adrien, et ne plus te voir !...

« — Non, tu ne me vois plus même au fond de ton âme,

Méchant ami ; je le sens bien !

Si j'avais été Jean, j'aurais dit : Adrien,
 J'ai besoin de tes yeux, reviens, je les réclame.
 Cruel ! tu n'as rien dit ; et ce bateau si cher

Tu le vendais comme inutile

Au moment où vers toi l'équipage docile
 De lui-même accourait pour te suivre à la mer.
 Non, tu ne me vois plus ; non, non, je le répète ! — »
 Ce que Jean répondit à ce tendre discours,
 Comment le raconter ? La parole toujours
 Des élans de notre âme est un faible interprète.
 Adrien fut pêcheur ; de Jean, de tous les siens
 Il adoucit les maux et soutint l'existence.
 S'il pleura les autels, s'il rêva d'autres biens
 Qu'un entier sacrifice, il le fit en silence.
 En le suivant des yeux, parfois le vieux pasteur,

Le soir, assis sur le rivage,

Étouffait un soupir, et disait : — « Quel dommage
 Que la sainte milice ait perdu ce grand cœur ! — »
 Puis, il se reprenait : Un si parfait modèle
 Avait partout sa place et son utilité.

Le remède de vie et d'immortalité,
 Le trésor des trésors est un ami fidèle.

IV

HASSAN ET SES AMIS.

Il est un âge heureux où le beau nom d'ami
Est prodigué sans choix, sans titre, sans épreuve ;

Un âge où l'âme, toute neuve,
Aime, veut être aimée, et jamais à demi.

Dès qu'une main presse la nôtre,
Qu'un regard nous sourit, qu'un pas suit notre pas,

Nous avons rencontré Pylade, Pythias,
Nisus ; nous sommes prêts à mourir l'un pour l'autre.
On ne s'est vu qu'à peine, et parlé qu'un moment,

C'est assez ! plein de confiance

En ses rêves de dévouement,
On prend dans sa candeur, dans son aveuglement,
Pour l'ardente amitié, la douce bienveillance.

— « La bienveillance ? c'est beaucoup ! »

Vous diront les vieillards. — La jeunesse moins sage
Pense que c'est bien peu, réclame davantage,
Et ne veut rien d'un cœur s'il ne lui donne tout.
Or, l'entier sacrifice est chose peu commune,
Le temps sait nous l'apprendre, et, le songe fini,

Ce lien tant de fois béni,
Mieux connu, nous devient une chaîne importune,
L'enivrement alors a d'affreux lendemains :
Sachons les éviter, imparfaits que nous sommes,

En n'exigeant des autres hommes
Rien de parfait non plus dans nos tristes chemins.
L'héroïque amitié n'est point une chimère :

Seulement, elle est rare ; et je veux à celui
Qui la verrait partout épargner aujourd'hui
Une déception amère.

Sâdi, le poète persan,
De Schyraz, son berceau, la gloire, le Socrate,
Un soir, aux rives de l'Euphrate,
A l'ombre d'un platane, interrogeait Hassan.
Dans les vallons d'Alep, le jeune homme et le sage
S'étaient quittés naguère, et, surpris de revoir
Hassan près de Bagdad, Sâdi voulut savoir
Le secret des chagrins qu'il lut sur son visage.
La réponse fut simple : « Au pays d'où je viens,
Je vénérerais Narsi, je chérissais Obide,
Le premier vieux et grave, et maître de grands biens;
L'autre jeune, ardent, intrépide.

Tous deux semblaient m'aimer, tous deux du nom si doux
Que donne la tendresse au frère le plus tendre
Me nommaient chaque jour ; et je crois les entendre
Me répéter ensemble : — Ami, compte sur nous. —

Et je comptais sur eux, crédule à l'apparence.

Narsi, près du Visir ayant certain appui,

M'offrait d'ailleurs, avec son assistance,

D'un emploi qu'ici même on demandait pour lui

Et la poursuite et l'espérance.

J'admirais ce vieillard si bon, si généreux :

Sainte amitié ! disais-je ; et j'étais sans ressource

Pour venir à Bagdad : ce voyage onéreux

Arrêtait tous mes plans, tous mes rêves heureux.

— Tiens, dit Obide, prends ma bourse. —

Fier de mes deux amis, je pleurais de bonheur.

Je prends quelques sequins, j'accours, je sollicite

Cet emploi, ce poste d'honneur ;

Mais il me faut l'attendre, et l'or s'écoule vite.

Au bout de mes sequins, désolé d'un retard

Qui peut rendre inutile un double sacrifice,

Je m'adresse au calife, et j'apprends par hasard

Qu'Obide, depuis mon départ,

A mes dépens se l'est rendu propice.

Obide est mon rival ; l'ingrat, l'ambitieux,

D'un nouveau protecteur a vu briller le zèle ;

Il lui permet d'agir... Indigné, furieux,

Je me sens dans la lutte une audace nouvelle.

Tout espoir ne m'est pas ôté

Si je reste à Bagdad. Narsi, le vénérable,

Le fidèle Narsi connaît ma pauvreté,

Et, pour combattre et vaincre en toute liberté,

Il saura bien me tendre une main secourable.

J'écris ; je demande au vieillard

L'argent dont j'ai besoin ; arrive un long message :

Narsi me plaint et m'encourage ;

Quant à l'emprunt, il faut m'adresser autre part :

Prêter à son ami n'est point le fait d'un sage.

O Sâdi ! comprends-tu ? l'un me cède un emploi,

Puis, me ferme sa bourse avare ;

Et l'autre, son or est à moi,

Et quand j'en fais usage, il réclame pour soi

L'objet de mes désirs, le rang qu'on me prépare !...

Les traîtres ! les trompeurs ! — « Le poète écoutait :

— « Qu'un homme de vingt ans partage ta surprise !

Dit-il, moi j'ai passé l'âge qui favorise
 L'erreur dont ta jeunesse un moment se flattait.
 N'accuse point Narsi, n'accuse point Obide
 D'un mensonge hypocrite, indigne de pardon :
 Le mal est que toi-même exagéras le don
 Qu'ils t'ont fait une fois ; crois-moi, leur abandon
 Révèle un cœur petit plus qu'une âme perfide.
 Ils ne t'ont pas trompé. Que te cédait Narsi
 Sur le bord de la tombe ? Une vague promesse.
 Que te donnait Obide ? Un peu de sa richesse :
 Il est jeune, et l'argent est son moindre souci.
 On aime... mais le *moi* garde la préférence
 En quelque coin du cœur plus froid, plus indigent.

Tu vois toute la différence :

L'un plus qu'à son ami s'attache à son argent ;

L'autre à ses rêves d'espérance. »

V

LE COUP DE VENT.

L'air était calme, pur, et, d'un éclat tranquille,
 Pour fêter le roi Charle, ou Philippe, ou Louis,
 De radieux lampions alignés dans la ville

Brillaient aux yeux des passants éblouis.
 Tandis que ces flatteurs de tout règne qui passe
 Jouaient ainsi leur rôle, un immense bûcher

Moins complaisant, attendait sur la place
Que la flamme au bois sec voulût bien s'attacher.

Je dis bois sec, en ai-je l'assurance ?
Peut-être était-il vert puisque sans résultat
Trois fois de la cité le premier magistrat
Y jeta des brandons tout embrasés d'avance.

Monsieur le Maire avait dit cependant,
Avant le triple échec, dans un discours superbe :
— « Voyez, prince, voyez de notre amour ardent
L'image dans ce feu qui va monter en gerbe ! » —
La foule s'indignait : ce n'était pas de voir
L'affront de l'orateur en écharpe de soie,
Mais de sa longue attente autour d'un feu de joie
Qui s'obstinait à rester noir.

La paix de l'atmosphère aux lampions favorable
L'était moins au bûcher honni des curieux ;
Un vieillard l'affirmait, quand un vent furieux
Déchainé tout à coup, et soufflant comme un diable,
Vint le prouver à tous les yeux.

Ce qu'essayait en vain la main municipale

La bourrasque le fit ; la flamme s'éleva,
Gravit la pyramide en colonne, en spirale.
Et les lampions ? Surpris par la même rafale,
Pas un d'entr'eux ne se sauva.

Ce coup de vent soudain, ce souffle des orages,
C'est vous, vous, ô malheurs sur nous appesantis !
Vous allumez les grands courages,
Et vous éteignez les petits.

VI

SAINT JEAN L'AUMONIER.

La vie est de courte durée
Même à celui qui doit vieillir;
Et dans cette existence incertaine, leurrée,
Livrée à tant de maux qui viennent l'assaillir,
La douleur seule est assurée.
Or, pour les fils d'Adam, si l'arrêt fut toujours :

Vivre peu, souffrir de la vie,

A ce petit nombre de jours

Gardons au moins la paix, le premier des secours ;

La paix, de tous les biens le plus digne d'envie.

Fils d'un père commun, bercés sur les genoux,

Abreuvés du lait pur d'une même nourrice,

Pourquoi nous désunir, nous combattre ? Entre nous

Pourquoi la haine, l'injustice ?

Un dommage, un mot de mépris

Est pour nous un charbon qu'attise la colère :

Nous verrions ce charbon s'éteindre solitaire

A nos pieds, si nos cœurs étaient mieux aguerris

Par l'amour qu'un chrétien doit toujours à son frère.

Pardonnons, supportons beaucoup

Pour être supportés, la raison nous l'ordonne.

Quelque sage qu'il soit, quel homme jusqu'au bout

Aura vécu ses jours sans peser à personne ?

Saint Jean, surnommé l'aumônier,

Patriarche d'Alexandrie,

Nourrit longtemps un peuple tout entier

De pauvres fugitifs accourus de Syrie.

Ces dons si généreux, si tendres, si constants

D'une rare bonté, d'un zèle inépuisable,

Le gouverneur, poussé par quelques mécontents,

Et bien qu'il fût l'ami du prélat charitable,

Les déclarait exorbitants.

Les coffres de l'État avaient moins de richesses

Que celui de l'Église, au moins il l'affirmait ;

Et du saint prêtre il réclamait

Pour l'Empire obéré tant d'or et de largesses.

Jean répondit : « — Le Roi des cieux

A reçu ces présents que sa grâce féconde ;

Je ne puis les transmettre aux princes de ce monde

Sans dépouiller Dieu même et me perdre à ses yeux.

Si le trésor du pauvre est aussi l'héritage

D'un puissant empereur, prenez, ô Nicétas !

Vous êtes fort, vous avez des soldats ;

Ma main, du moins, jamais ne fera ce partage. — »

Nicétas prit l'argent, puis le fit rapporter,

Touché de repentir ; — et, souvent, ces deux hommes
 Revenaient sur ce point difficile à traiter,
 Que la misère est grande, et comment l'assister :
 Triste problème encore à l'époque où nous sommes.
 Qui discute longtemps s'échauffe bien un peu.
 Contre un nouvel impôt pénible à l'indigence
 Le patriarche, un jour, s'élevait avec feu,
 Et tant, que Nicétas en perdit patience.
 « — Bon ! dit le gouverneur, c'est un lien brisé
 Sans retour ; je vous quitte, et pour toute la vie. — »

Et l'heure par l'heure suivie
 Se traîna jusqu'au soir sans l'avoir apaisé.
 L'évêque attendit moins ; à son âme sereine
 Il fallait la concorde : il eut bientôt gémi
 Et de son différend, et de sa double peine
 En perdant à la fois la paix et son ami.

Attristé, ne sachant que faire,
 Il attendit d'abord, croyant que Nicétas
 A son tour affligé reviendrait sur ses pas ;
 Mais l'ombre de la nuit allait couvrir la terre

Et l'ami ne paraissait pas.

Un clerc est appelé : plus de délais frivoles !
 Quand la paix ne vient point, il faut l'aller chercher.

« — Jean, dit le messager, t'adresse ces paroles,
 Nicétas, le soleil est près de se coucher. — »

Le gouverneur, ému de l'avis qu'on lui donne

Et dont le sens est dans son cœur,

Court chez le patriarche, embrasse le pasteur
 Qui se croit le moins sage, et veut qu'on lui pardonne.

Les pleurs de tous les deux consacrent désormais
 L'indulgente amitié, comme la veut l'Apôtre ;

Et depuis, aucun d'eux jamais

N'eut besoin, vers le soir, d'envoyer dire à l'autre :
 Ne vous endormez pas sans retrouver la paix.

VII

BURNS ET LA SOURIS.

Elle fuit, elle court; — sous la terre éboulée

Le soc trouva son nid qu'il remplit de terreur; —

Et le poète-laboureur

S'arrête, et suit des yeux la craintive exilée.

Regrettant son ouvrage, il rêve : « — Quel effroi !
Comme ton pied menu vole, se précipite !

Va, ne t'éloigne pas si vite :

La pitié me défend de courir après toi.

« Tu n'oses m'écouter ! De la mère Nature
La famille est en guerre, et la loi du plus fort,
Que je te fais subir, explique ton effort
Pour échapper à l'homme, une autre créature
Comme toi misérable, et soumise à la mort.

« Je sais bien que parfois si gentille, si leste,
Tu me prends un épi, tu me voles enfin ;
Mais quoi ! de ma gerbe modeste
Quelques grains dérobés pour apaiser ta faim,
Portent bonheur à tout le reste.

« Pourtant j'ai renversé ta petite maison
Tapissée au printemps d'une mousse nouvelle ;
Et voici la rude saison,
La neige et les frimats qui viennent avec elle.

« Tu voyais les champs nus, l'hirondelle partir,
Novembre commencer, et, trouvant ta demeure
Chaude, abritée, en paix tu venais t'y blottir :
La charrue en passant la rencontre, l'effleure ;
L'effleurier, c'était l'engloutir.

« Ce peu de chaume, de feuillage
Qui formait ton réduit t'a coûté bien des pas,
Bien des grignotements ; et maintenant, hélas !
Plus rien ! tes soins, ni ton courage
Des vents froids et mordants ne te sauveront pas.

« Chassée, errante, sans asile
Au milieu des sillons où tu croyais avoir
Durant les mauvais jours un refuge tranquille,
Tu n'es point la seule à savoir
Combien la prévoyance est parfois inutile.

« Les plans les mieux conduits des souris, des humains,
Que sont-ils ? Un rêve frivole !

Le soc qui renverse, désolé,
Est dans tous les guérets, est dans tous les chemins.

« Je connais un malheur plus grand que ta détresse :
Le présent seul te touche ; et moi, le souvenir
Ajoute à mes chagrins un fardeau qui m'opprime ;
Le passé m'importune, et je crains l'avenir. — »

Burns reprit son labeur. Conduisant la charrue,
On le vit s'épuiser, malade, languissant ;
Et la foule, un peu tard à son aide accourue,
Ne trouva qu'un cercueil emporté dans la rue,
Et que des orphelins suivaient en gémissant.

VIII

LES ROSES ET LES ÉPINES.

Deux amis, l'un marin, et l'autre jardinier,
Se retrouvaient ensemble, après dix ans d'absence,
Dans les jardins où le dernier
Travaillait depuis son enfance.
Le voyageur disait : « — Dieu bénit ta maison ;
Ici tout grandit, tout prospère,

Chicorée, oseille, cresson,
 Bosquets fleuris, marmots qui caressent leur père
 Et se roulent sur le gazon.
 Tes abricots dorés se comptent par centaine.
 « — Oui, répondait l'ami ; seulement, les oiseaux,
 Effrontés maraudeurs, de mes fruits les plus beaux
 Laissent jusqu'à la fin la récolte incertaine.

Ainsi du reste ! De concert
 La taupe, le mulot, la fourmi, la chenille,
 Me font cent méchants tours ; et, quant à la famille,
 On ne saura jamais tout ce que j'ai souffert
 En veillant au berceau de ma petite fille.
 Rien de bon, rien de beau qui n'amène avec soi

Des soucis, des heures chagrines.
 Tu me crois satisfait ? Vois ce rosier ; dis-moi
 Pour une fleur combien d'épines !
 La vie est telle. Assurément,
 La volonté d'en haut peut l'infliger à l'homme :
 Mais y voir un bienfait ! Comment
 S'y tromper à ce point ? La vie, oh ! je la nomme

Plutôt un mal, un châtiment.

« — Un mal ! dit le marin ; tâchons de nous entendre
 Avant de répliquer : crois-tu
 Que l'âme est immortelle ? — Eh ! oui. — Que la vertu
 A d'éternels bonheurs a le droit de prétendre ?

« — D'accord ; cet espoir est le mien.

« — Tu conçois maintenant que toute récompense
 Suppose des travaux, et tu comprends, je pense,
 Qu'un bien gagné par nous est doublement un bien ?

« — Oui, j'admets ces deux points. — Le reste
 Vient tout seul. Le chemin raboteux, inégal,
 Que tu nommes la vie, et qui te semble un mal,
 Conduit au royaume céleste.

Pour le néant pas d'avenir :
 Naître est donc un bonheur, quand la route mauvaise
 Aurait plus de périls ; quand le jour qui te pèse
 Mettrait au lieu d'une heure un long siècle à finir.
 Tu parlais d'un rosier ; sais-tu ce qui m'étonne
 Durant les jours d'épreuve ici-bas ? Mes regards
 Sont moins surpris des épines, des dards,

Que de la fleur qui les couronne.

Avant de réclamer le prix de mon labeur,
Je songe à le gagner ; j'achève mon ouvrage ;
Et, pour y parvenir, je n'attends du Seigneur

Que l'espérance et le courage.

Combien d'autres présents signalent sa bonté !
Aussi, loin de rêver des heures plus sereines
En attendant le ciel et sa félicité,
Moi, je me réjouis qu'avant l'éternité
Tant de plaisirs encor se mêlent à nos peines. »

IX

LE MAÇON DE LAMBALLE.

Soyez savants, c'est beau, c'est bien ;
Soyez-le bonnement, c'est beaucoup mieux encore.

Le vrai mérite se décore
D'un modeste langage et d'un simple maintien.

Tel, parmi ces hommes-merveilles
Aux mots empanachés d'une aune et demi-quart,

Épouvantails de nos oreilles,
N'en sait pas plus que nous, et n'est rien qu'un bavard.
L'enseigne absorbe tout alors, et je l'explique

Sans phrase aucune à mon voisin :

Trop d'étalage à la boutique
Ne laisse que le vide au fond du magasin.
Que la science donc se fasse bien coulante,

Familière, agréable à voir,
Pure de faux apprêts comme chose excellente,
Sinon, bon voyage ! bonsoir !

Pihourt, vieux maçon de Lamballe,
Sans lettres, sans diplôme, et parlant son jargon,
S'en allait un jour à Jugon
Pour une affaire capitale.

On annonçait (et Dieu sait le fracas !)
Que dans l'art de bâtir quatre dignes émules,
Arrivés de Paris avec leurs quatre mules,
S'assemblaient à Jugon pour décider un cas.
Il ne s'agissait point d'un gothique édifice

Aux dentelles de pierre, aux clochetons ornés ;
Mais d'un de ces logis maussades, condamnés

A la vente du pain d'épice.

Le maître de céans était un gros bourgeois

Qui se croyait un personnage,
Parce qu'il bâtissait, et que le voisinage,
De son Gallois tout court avait fait De Gallois.

Or, notre Lamballais avait su du compère
Qu'il attendait chez lui des hommes sans pareils,

Des flambeaux, des petits soleils,
Et l'ouvrier venait jouir de la lumière.

Admis dans le conseil, je ne sais trop comment,
L'intrus entend d'abord l'heureux propriétaire

Exposer son projet, dire ce qu'il veut faire
De ce carré de murs qu'il nomme un monument.
Les savants écoutaient, graves, pinçant la lèvre ;

Ils répondent ensuite avec grand appareil :
L'archivolte et la frise embrouillent le débat.

Tout autre que Pihourt en aurait eu la fièvre.

« — Archivolté ! triglyphe ! astragales ! bon Dieu !

Qu'est-ce que tout cela pour loger la cannelle? »
 Se disait le maçon : « Ils nous la donnent belle,
 Messieurs du baragouin, Iroquois de haut lieu!
 Si des mots bien obscurs sont toute la finesse

Pour obtenir un grand renom,
 J'en trouverai plus qu'eux ; il faut qu'on me connaisse :

Je le jure par mon ânesse,
 Mon ânesse bâlée ou non ! — »

Tandis qu'il rêve de la sorte,
 Un savant l'apostrophe : « — Et vous, confrère, vous,
 Ne pensez-vous pas comme nous
 Que l'architrave exige... — Eh ! Messieurs, que m'importe ! »

Et Pihourt étendant la main
 D'un geste tout royal : « Quand l'architrave éclate,
 Vous l'avez éprouvé, la frise du sarmate
 Se heurte..., se brise en chemin. »

Il se lève, on l'entoure : « — Expliquez-vous, de grâce !
 Ce sarmate fameux?... Mais quelle profondeur !
 « — Soyons précis et clairs, » reprend avec audace
 L'incompréhensible railleur :

« Le manche de cohue en rien ne m'embarrasse ;
 Je le veux de droit fil, l'hétéroclite aussi. — »

« — Comment ? dit la docte assemblée
 D'une telle science éblouie et troublée,
 Examinons un peu... Ne partez pas ainsi. — »
 On poursuit le maçon, qui rejoint sa monture
 Et, regagnant Lamballe, à Pierre, à Jeanneton
 Raconte son succès, sa plaisante aventure,
 Qui n'est pas oubliée encore en ce canton.
 Là, si quelque pédant enflé de son mérite
 Cherche des mots pompeux, on l'arrête tout court
 En lui disant : « — Seigneur, allez chercher Pihourt,
 « Son manche de cohue et son hétéroclite. »

X

VICTOR ET SON LATIN.

Dans le livre poudreux où je lis du maçon
L'aventure très-authentique,
Une seconde fois le vieux conteur s'applique
A donner la même leçon.

J'aime ses gais propos ; j'y reviens sans scrupules :
La race des pédants que je veux écarter

Est telle, qu'il faut insister
Quelque peu sur ses ridicules.

Un de ces châtelains comme on en trouve encor,
Providence de la chaumière,
S'était pris d'amitié pour un certain Victor
Qui gardait les dindons de la gentilhommière.
Le père de l'enfant était un sabotier,
Homme de bien, de patience,
Possédant, en fait de science,
La moitié du *Credo*, le *Pater* tout entier.
C'était beaucoup ! Victor n'était pas moins habile ;
Et cependant l'ami qu'il avait au manoir,
Désirant pour l'enfant un plus vaste savoir,
Le mit dans un collège à Paris, cette ville
Que je n'ai jamais vue, et ne tiens pas à voir.
Gentil berger sur la colline
Quand il sifflait la pie ou le geai familier,
Il arriva que l'écolier
De ses dindons absents prit tout à coup la mine.

Cela se fit très-lestement,
Dès le premier succès, épreuve solennelle
Qui, malgré les lauriers, montre dans un moment
Qu'on a de la mémoire et pas de jugement,
Une langue et peu de cervelle.
Victor, dindon ou perroquet,
Bourré de versions, de thèmes, de grimoire,
Écrivait à son père, et souvent, dit l'histoire,
Mélait Homère, Horace, au flux de son caquet.
Bon prince néanmoins, d'humeur joyeuse, accorte,
Il disait en latin combien il serait doux
De retrouver un jour le lard, la soupe aux choux,
Et demandait en grec si la chatte était morte.
Il nommait ses auteurs aussi ; rien de pareil
A Virgile Maron si coulant et si tendre.
César, il l'avouait, troublait bien son sommeil :
« — César ? disait le père, et pourquoi pas le pendre ? »
Le brave homme expliquait le tout à sa façon :
César était un chien hargneux ; Maron Virgile,
La châtaigne que le garçon

Mangeait au lait caillé tous les jours de vigile.
 Du reste, les grands mots plaisaient au campagnard,
 Le latin mieux encore, et le grec davantage :
 Quoi de plus beau ? Son fils était un personnage
 Qui déjà faisait langue à part !

Moins ébloui que le bonhomme
 De ce style bouffi, si lourdement forgé,
 Le châtelain voulut, au moyen d'un congé,
 Voir de plus près son protégé,
 Avant de déboursier une plus ronde somme.

Victor arrive. Vers latins

Pleuvent dru comme belle averse :

« — Eh ! quoi ! dit le seigneur, est-ce ainsi qu'il converse ?
 Pour moi dans le discours j'aime les grands chemins ;
 Tout cela, c'est circuits et routes de traverse. »
 Le fils du sabotier qui ne soupçonne rien

De sa disgrâce commencée,
 Et de son protecteur recherche l'entretien,
 Un jour a la sotte pensée

De le suivre à la chasse et de mener un chien.

Je dis un, c'était bien la paire,
 Deux lévriers fameux qu'on lui donne à garder,
 Non pas sans lui recommander
 De les tenir tout prêts, et surtout de se taire.

« — J'entends ; le silence est mon fait :
Motus ! — » Et le pédant grimpe sur une souche
 Dans un coin, le doigt sur la bouche,
 Roide, le nez en l'air, Harpocrate parfait.

Tandis qu'il est en embuscade
 La lesse autour du bras (il fallait à la main),
 Lancé par un piqueur, au détour du chemin
 Maître lièvre apparaît allongeant la gambade.

« — *Ecce, ecce ! heus tu, veni ad... —* » L'écolier,
 Entraîné par les chiens que sa clameur excite,
 Roule dans la poussière. A l'aide ! — Le gibier
 Bondit, fait demi-tour, rentre dans le hallier :
 Tout lièvre qu'il était, j'aurais couru plus vite.

Il est sauvé. « — Ventre saint gris !
 Dit le seigneur ; garçon, quelle fièvre vous gagne ?

« — Hélas ! dit l'écolier surpris,
 Qui jamais eût pensé qu'un lièvre de Bretagne
 Entendît le latin comme ceux de Paris ?

« — Corps de Pilate ! cette chasse,
 Reprend le châtelain, est venue à propos !
 Vous en voyez trop long dans vos livres de classe,
 Monseigneur l'érudit ; reprenez votre place ;
 Retournez aux dindons, ou faites des sabots. »

XI

WILLHEM L'INDÉPENDANT.

A Firmin de L.

Un bruit a circulé. N'en faites pas mystère :
 Sur les bancs du collège, on prétend que Firmin
 Parle d'indépendance un pensum à la main,
 Et se croit à quinze ans un homme à caractère.

« — Moi me soumettre ? Moi plier ?
 Avez-vous dit un jour, tout contrôle me pèse.

Suis-je un laquais ? un serf ? Pour une âme française,

Obéir, c'est s'humilier. — »

La phrase était ronflante ; elle parut sublime

Aux rhétoriciens qui la mirent en vers,

Et vous ont salué d'une voix unanime

Comme un rénovateur promis à l'univers.

J'applaudirais à tant de gloire

Si, depuis mon enfance, un conteur allemand

Ne m'avait appris une histoire

Qui me revient en ce moment.

J'abrège le récit en gardant sa morale.

Sorti de l'Université

Avec un gros savoir, une petite malle,

Et l'amour de la liberté,

Willhem n'avait trouvé dans sa ville natale

Qu'une femme et la pauvreté.

Le mariage est bon ; mais il faut que l'on dine,

Qu'on achète un habit pour Madame, pour soi,

Et l'époux cherchait un emploi

Qui garnît son armoire, et rouvrit sa cuisine.

Gertrude avait un oncle en faveur à la cour ;

On commença par lui. S'excusant de l'audace,

La pauvre nièce sans détour

Demanda pour Willhem une petite place.

« — Les rats découragés s'exilent de chez nous ; »

Dit-elle en peignant sa détresse :

« Le prince aura pitié. De grâce, hâtez-vous,

O mon bon oncle, cela presse ! »

« — Le prince ! sais-tu quel accueil,

Dit l'oncle épouvanté, recevrait ma supplique ?

Ton Willhem assistait, superbe, ivre d'orgueil,

A ce banquet patriotique

Que mon auguste maître a vu d'un mauvais œil.

Non ; vous recommander serait me compromettre,

Perdre tout mon crédit. — Gertrude s'en alla

Triste, n'ayant rien à promettre

A celui qu'elle aimait, et qui la consola

Par un nouveau projet qu'il voulait lui soumettre.

« — Laissons, s'écria-t-il, un insigne flatteur,

Vermine des palais ! Sa honteuse prudence
 M'a remis en mémoire un autre protecteur,
 Reinhold , notre grand orateur
 Du banquet de l'Indépendance.
 Cet homme est libre ; il a juré
 A toute servitude une haine éternelle ,
 Bien différent de ce pantin doré
 Dont le prince tient la ficelle. — »
 Le lendemain Willhem était chez le tribun
 Qui répondait à sa prière :
 « — Votre oncle est favori ; chacun
 Si j'osais vous servir me jetterait la pierre.
 Je veux plaire au ministre en plaçant le neveu ;
 C'est un pas vers la cour... Oh ! je crois les entendre :
 A bas Reinhold ! Il est à vendre !...
 Les partis s'alarment de peu ,
 Et mis sur le pinacle, ils m'en feraient descendre.
 Ma popularité m'enchaîne ; excusez-moi. — »
 L'autre revint pensif , et dit à sa compagne :
 « — Fuyons le bruit, la ville ; allons à la campagne ;

Là seulement sans crainte on dispose de soi. — »
 Légers de bourse et de bagage,
 Dolents, et presque sans espoir,
 Ils cheminaient, lorsque, le soir,
 Au premier jour de leur voyage ,
 La nuit vint les surprendre à dix pas d'un manoir.
 Mainte fois nos époux ont rencontré le maître
 De ce petit donjon bien clos, bien abrité,
 Et, par économie ou fatigue peut-être,
 Le couple voyageur à la porte arrêté
 Frappe, huche , se fait connaître.
 Vite la nappe est mise. A table ! Le festin
 Abondant et choisi s'anime, se prolonge :
 Hélas ! depuis longtemps on ne fêtait qu'en songe
 Et la volaille et le bon vin !
 La dinde allait passer à l'état de fossile,
 De race disparue ; aussi , dire comment
 Fut accueilli l'oiseau fumant ,
 Serait un soin bien inutile.
 Arrive le dessert. On s'épanche : « — Pourquoi

Chercher fortune ailleurs? dit l'hôte débonnaire;

J'aurais besoin d'un secrétaire,
D'un intendant, que sais-je? Allons, restez chez moi:
Je suis libre, et je fais ce qu'il me plaît de faire.
Le prince ici, du moins, n'a rien à rétorquer,

Et la foule, pas davantage;
Je n'appartiens qu'à moi. Trinquons! il faut trinquer.
Cinq fois, dix fois, c'est ainsi qu'on s'engage.—

Comment s'y refuser? Le nectar était vieux.
Vivent l'indépendance et les vins d'Allemagne!
Le vieillard entonnait un chant séditieux,
Quand parut sur le seuil un voisin de campagne.

Le châtelain baissa la voix,
Et présentant Willhem : « Vous aimerez, j'espère,
Un homme dans mon genre, ayant du caractère,
Et que tous nos poltrons écartent des emplois.
Vous riez? Attendez! vous saurez son histoire.—
A quoi bon ce récit? Le voisin se mêla
De critiquer ceci, d'incriminer cela,
Avec tant d'ironie, un dédain si notoire,

Qu'à la fin on se querella.

Le vin du Rhin aidant, le jeune homme en colère
Fut mordant, incisif; l'autre prit son chapeau,

Pesta, jura de ne plus faire
Un pas du côté du château,
Tant qu'on y garderait un gueux, un pauvre hère,
Phraseur, rimeur, poèteureau.
Il partit. Resté dans la salle

Assis près du vieillard, notre héros chagrin,
Inquiet, prévoyant quelque crise fatale,
Maudissait les vignes du Rhin.
Comme il rêvait, un domestique
Avance une table de jeu.

— « Vous jouez au piquet? — Eh! non! — Pas même un peu?

— « Du tout. » Le châtelain reporta sur le feu,
Avec un gros soupir, un œil mélancolique.

Le bonhomme reprit : « Vous apprendrez du moins
En deux ou trois leçons? — Mettez la quarantaine,
Et je sens que malgré mon courage, vos soins,
J'y perdrai mon temps et ma peine.

Pic, repic et capot, tierce majeure, au roi,

Ces mots dont l'attrait délectable

Enchantait mes amis, je ne sais trop pourquoi,

Accablent mon esprit, m'endorment sur la table.

— « Tant pis ! ce fâcheux contre-temps

Me désole, celui dont la brusque sortie

M'ôte tout mon plaisir, vient, depuis quarante ans,

Chaque soir faire ma partie.

Il a tort ; vous avez raison :

Cependant le piquet est ma vieille habitude ;

Il me faut le voisin... Willhem, bonne Gertrude,

Apaisez sa rancune en quittant ma maison.

Prenez cet or ; adieu ! Montez dans votre chambre

Et demain partez sans me voir. »

Et parlant au valet : « Courez, faites savoir

A Roch que je l'attends pour commencer décembre

Les cartes à la main, ici, demain au soir.

Ajoutez que le téméraire

Est justement puni. — » Willhem n'entendit pas

Ces derniers mots que l'homme à caractère,

Si la chronique est vraie, osa risquer tout bas.

Le couple s'éloigna, vit bien d'autres faiblesses

Chez les prétendus forts, jusqu'au moment heureux

Où le sort, longtemps rigoureux,

D'un parent éloigné lui transmet les richesses.

L'héritage mettait à l'abri du besoin

Les deux époux ravis. La clause délicate

Était qu'il fallait prendre soin

D'une vieille cousine et de sa vieille chatte.

Cinquante mille écus payaient bien le marché.

On s'établit à la campagne :

« — Pour vivre indépendant, il faut vivre caché, »

Répétait tous les jours Willhem à sa compagne.

« Nous savons, disait-il aussi,

Combien l'espèce humaine est prodigue d'entraves,

De chaînes, de carcans.... Moi, je n'ai de souci

Que d'en faire à ma tête en ce monde d'esclaves. »

Gertrude l'écoutait ; et, riant aux éclats

En rapportant la chose à Berthe la cousine :

« — Lui, le maître au logis!... Voyez, il ne sait pas

Qu'il ne veut, le pauvret, que ce que j'imagine !
 Oh ! les maris !... — La vieille (et non pas sans raison)
 S'en donnait à son tour, car, de la jeune femme
 Elle avait pris, la bonne dame,
 L'autorité dans la maison.
 Gertrude d'un ruban n'aurait pas fait emplette
 Sans son avis ; et, cependant,
 Celui qui menait tout, le seul indépendant,
 C'était le chat, c'était Minette.
 Oui, Minette ! — Un jeune garçon
 Voisin de nos époux, fils d'une pauvre veuve,
 Avait dans une cage neuve
 Tout son trésor, un beau pinson.
 Heureux et d'un air de bravade
 L'oiseau s'ébaudissait comme un franc étourdi
 Près du mur où Minon faisait sa promenade,
 Sa sieste au soleil de midi.
 Contenance hypocrite, œil faux, patte pelée,
 N'annoncent que malheur : un meurtre audacieux
 Fut commis en plein jour, et presque sous les yeux

Du désolé Fanfan, par la bête goulue.
 Fanfan ébranchait un laurier ;
 Il pousse un de ces cris qu'on entend d'une lieue.
 Sang pour sang ! le fer brille, et s'abat sur la queue
 Du scélérat, du meurtrier.
 Que devint la cousine ? Elle était idolâtre
 De son Minet, de son bijou
 Si mignon ce matin dans sa gaité folâtre,
 Et ce soir mutilé, plus triste qu'un hibou !
 Tant que le favori souffrit de sa blessure,
 La vieille rudoya Gertrude ; celle-ci
 Se vengea sur Willhem, qui, se fâchant aussi,
 Gourmanda son valet sans cause, sans mesure.
 Le baromètre fut trois mois
 A bourrasque et tempête ; un mois à variable ;
 Il remontait à beau, lorsqu'encore une fois
 Survint une chute effroyable.
 La mort avait surpris la mère de Fanfan
 Dans la plus affreuse détresse ;
 Et Willhem à la veuve avait fait la promesse

De prendre soin de son enfant.

« — Gertrude, disait-il en sortant de l'église,
Le convoi dispersé, j'emmène l'orphelin :

Il est sans doute un peu malin,

Mais d'humeur si joyeuse, et si plein de franchise !

Nous le gardons chez nous ; j'y suis bien résolu.

« — Résolu ? répondit Gertrude :

Attendons à demain. — » Et, comme d'habitude,

La vieille avant une heure apprit qu'il avait plu

A Willhem attendri, lié par sa parole,

D'adopter qui ? Fanfan, le bourreau de l'idole.

A ce nom détesté Minon se hérissa,

Enfla le débris de sa queue ;

Et Berthe qui le vit, Berthe, la face bleue,

Comme un démon se trémoussa.

« — Cruel ! de la maison il veut donc que je sorte

Avec mon seul ami ? — Non, dit Gertrude, non ;

Vous ne sortirez pas ! Je sauverai Minon :

D'un marmot ou de moi nous saurons qui l'emporte.

Oh ! je vais tant pleurer !... — » Willhem entendait tou

Pouvait-il hésiter ? Il aimait sa compagne ;

Les pleurs n'étaient pas de son goût,

Et l'on trouvait en Allemagne

Pour les jeunes garçons des collèges partout.

Donc, sans attendre les prières

Et ces pleurs annoncés qu'il redoutait de voir,

Willhem l'indépendant parla le même soir

D'un collège estimé, d'études nécessaires.

L'enfant allait partir, ainsi point de débats ;

Rien que le bon accord et la paix raffermie :

La cousine oubliait jusqu'à l'épidémie

Qui régnait en Souabe, et décimait les chats.

L'orphelin retiré dans la ferme voisine

Attendait l'ordre du départ,

Quand ce mal que j'ai dit (admirez le hasard !)

Frappa du même coup Minette et la cousine.

Bien entendu que la douleur,

Et non l'épidémie, emporta la parente.

Que la mort fût pareille enfin, ou différente,

Willhem en profita pour écouter son cœur.

Fanfan du tranquille ermitage

Prit le chemin, franchit le seuil,

Et comme il était bon, qu'il fut soumis et sage,

Il en devint la joie, et l'espoir et l'orgueil.

Gertrude l'aima tant qu'on eût juré sa mère.

« — Eh bien ! disait Willhem, si j'avais écouté

Les avis d'un chacun, que devenait, ma chère,

Ce bel enfant dont la gaieté

Nous charme ? Heureusement, j'avais du caractère !

« — Oui, répondit Gertrude, on le sait, on le voit,

Messieurs, vous tenez à l'empire ! — »

Mais si quelque matou miaulait sur le toit,

Elle baissait la tête, et cachait un sourire.

LIVRE TROISIÈME.

I

L'ENFANT ET LA FÉE.

Est-il encore un antique perron

Où, vers le soir, une vieille servante

Tourne son fil, et, d'une voix tremblante,

Parle de Mab, d'Urgèle, d'Oberon ?

Est-il encore un naïf auditoire

Prêtant l'oreille au récit merveilleux,
 Et frissonnant au moment périlleux
 Où le vampire apparaît dans l'histoire ?
 Crédule enfant, j'ai connu tout cela ;
 C'était hier ! — La jeunesse se flatte
 De grands progrès : — aujourd'hui me voilà
 Réduit peut-être à conter à ma chatte,
 A mon grillon, le conte que j'ai là.
 Comment le dire à l'écolier qui passe
 Lorgnon dans l'œil, cigare entre les dents,
 Canne à la main, fier comme vingt pédants ?
 Ses quatorze ans ne me feraient la grâce
 De m'écouter. « Bonhomme, est-ce le temps
 De nous parler de magie et de fées ?
 Je fume, adieu ! » Puis, entre deux bouffées,
 Il m'enverrait.... aux hommes de trente ans.
 Eh ! pourquoi pas ? Ce que de la science
 Montaigne a dit, à nos âges divers
 Peut s'appliquer : les épis encor verts
 Lèvent la tête avec plus d'arrogance.

Plus tard la plante, en sa maturité,
 A moins d'orgueil sous le grain qui la plie. —
 Si le Printemps me dédaigne ou m'oublie,
 Rien de perdu, j'en appelle à l'Été.

Eusèbe, enfant dont la douzième année
 Ne connaissait ni tabac ni lorgnon,
 Sur une roche, au bord de l'Arguenon,
 Rêvait tout seul de Virgile et d'Énée.
 Ce n'était pas en poète, en savant,
 Qu'il y songeait : l'enfance s'embarrasse
 Fort peu de vers ; Eusèbe indifférent
 Pour le Troyen, y pensait seulement
 En paresseux qui va rentrer en classe.
 Le doux volume était là, sous sa main,
 Barbouillé d'encre, amolli par l'usage :
 Nid de pensums d'où les petits demain
 Allaient encor lui sauter au visage.
 Notre écolier, pour la dernière fois
 De la saison, assis dans la campagne,

Ne sentait plus cette paix qui nous gagne
 Au bruit des eaux, au murmure des bois.
 « Ah ! disait-il, si de la fée Urgande-
 La-Déconnue Eusèbe découvrait
 Le palais d'or, comme il se hâterait
 D'aller ce soir y faire une demande !
 « — Parle, mon fils, parle ; j'entends de loin :
 Je suis Urgande. » Un peu faible, argentine,
 La voix sortait d'un buisson d'aubépine
 Près du rêveur : « Voyons, as-tu besoin
 D'un talisman ? d'une conque où s'attelle
 Un cygne noir ? d'une autre bagatelle ?
 Choisis sans crainte, et surtout hâte-toi.
 « — Ah ! dit l'enfant qui d'un certain effroi,
 Tout en parlant, ne pouvait se défendre,
 Je n'ose. — Allons ! — Eh bien ! pardonnez-moi
 Si j'ai mal fait ; mais je suis las d'attendre
 L'âge où l'on est enfin maître de soi.
 Dix ans de plus changeraient bien ma vie :
 Plus de latin, de pensums, de prison,

De noirs chagrins ! — Bon, change de saison,
 Reprend la voix ; contente ton envie.
 Prends ce Virgile : un feuillet arraché
 A ce volume, et jeté sur la braise,
 De ta carrière est un an retranché ;
 Arrache donc, et vieillis à ton aise.
 « — Bien ! » dit Eusèbe ; et, sans perdre un instant,
 Les dix feuillets chargés de noms illustres,
 Qu'il a saisis, qu'il déchire en sautant,
 Livrés au feu, l'avancent de deux lustres.
 Il a vingt ans, quelque chose de mieux :
 La scène change, au lieu de la rivière,
 Voici l'église où des flots de lumière
 Ornent l'autel, éblouissent les yeux.
 Dieu va bénir une épouse nouvelle
 Qu'aux pieds du prêtre accompagne un vieillard ;
 C'est le mari. La jeune fille est belle ;
 On dit son âge, on la plaint du regard.
 Eusèbe est là, sombre, il ne voit personne
 Que ces époux, et, derrière un pilier,

Caché dans l'ombre, il pleure, il s'abandonne
 Au désespoir, lui qui voulait prier.
 « — Oh ! mon beau rêve ! oh ! les douces promesses !
 L'amour si tendre et longtemps caressé !
 Vint ce vieillard ; il offrit des richesses,
 Des diamants, et je suis délaissé.
 La trahison est inhumaine, atroce,
 Et si l'enfer... — » Le pauvre abandonné
 Pleurait toujours, et devenait féroce ;
 Quand un ami, qui l'avait deviné,
 Lui dit : « — Allons, ne noyons pas la noce !
 Tu guériras : le temps arrange tout.
 « — Le temps, crois-tu, peut me venir en aide ?
 « — Rien de plus vrai. — Bon ! j'ai là mon remède ;
 J'arrache au moins douze feuillets d'un coup.
 Douze ans, c'est peu pour si grande blessure.
 « — On fait à moins, reprit l'autre. — Je veux
 Franchir d'un bond cet âge malheureux,
 Rempli de trouble, où la douleur est sûre. »
 Douze feuillets sont enlevés soudain

Au bon Virgile, et l'église s'efface.
 Une maison se présente à la place,
 Touchant Lamballe au détour d'un chemin.
 Sur un malade une mère est penchée :
 « — Pauvre chéri, dit-elle, sa pâleur
 Me fait frémir : sa lèvre est desséchée,
 Son regard terne.... Eusèbe, que j'ai peur ! — »
 L'époux soupire ; il console sa femme :
 « L'autre petit était moins vigoureux
 Quand le Seigneur.... » Un sanglot douloureux
 Trahit le père, et révèle son âme.
 « — Eh ! oui, je tremble ! en vain, je m'en défends ;
 En vain j'affecte un calme qui me tue ;
 Devenu père, il faut qu'on s'habitue
 A bien souffrir quand souffrent ses enfants.
 Les verrons-nous, avant que sous la terre
 Nous descendions, tous élevés, heureux ?
 J'ai travaillé, ma fortune est pour eux ;
 Mais la santé, les goûts, le caractère !
 Oh ! je les aime ! oh ! je voudrais savoir

Mes trois enfants robustes, à cet âge
 Où l'on est homme, et jusque-là pouvoir
 Les bien guider, les sauver du naufrage !
 Avant ce temps, pour moi, point de repos.
 «— Qu'il vienne donc ! » dit la mère éplorée.
 «— Qu'il vienne alors ! » Le livre, à ce propos,
 S'ouvre, une feuille est bientôt déchirée.
 Une autre suit, et puis sept, et puis trois,
 Et quatre encor. — La cinquantième année
 Sonne au cadran. La tête couronnée
 De cheveux gris, l'écolier d'autrefois
 Sur des tombeaux achève sa journée.
 Des trois enfants il n'en reste plus qu'un,
 Grand voyageur, hier en Allemagne,
 Ce soir à Rome, et disant à chacun
 Qu'il n'est pays plus sot que la Bretagne.
 Le pauvre Eusèbe eût voulu l'attacher
 Au sol natal, à l'ombre du clocher,
 A son logis enfin ; il n'a pu faire
 De l'hirondelle un oiseau sédentaire.

Le fils en glose, et la mère, souvent,
 A son époux qui s'irrite, menace,
 Parle d'espoir, répète que l'absent
 Doit revenir, qu'il faut auparavant
 Sur l'étourdi que la trentaine passe.
 «— Trente ans, Madame ! ô ciel ! et d'ici là ! »
 La main d'Eusèbe a rencontré le livre :
 Vivre inquiets, isolés, est-ce vivre ?
 Crac, dix feuillets, douze même, et voilà
 Qu'au coin de l'âtre un jeune homme paisible,
 Époux aimé, père depuis un mois,
 Montre à l'enfant pour la centième fois
 L'aïeul malade, et malade irascible.
 «— Êtes-vous mieux, père ? Êtes-vous content ?
 J'eus bien des torts, je sais le reconnaître.
 Oh ! guérissez ! vivez longtemps ! Peut-être
 De mon bonheur jouirez-vous autant
 Que votre fils, car vous l'avez fait naître.
 «— Hélas ! hélas ! dit l'aïeul oppressé,
 Il est trop tard ! Vois ma jambe goutteuse,

Mes yeux rougis, éteints; la vie heureuse
 Pour le vieillard, elle est dans le passé !
 Un don funeste a de mon existence
 Pressé le cours; la peine, le souci
 M'épouvantaient : faute de patience,
 De mon enfance au terme où me voici
 J'ai dans un jour dévoré la distance.
 Funeste livre ! Urgande, qu'as-tu fait
 « — Rien que de bon, répond la Déconnue
 Riant sous cape, on ne sait d'où venue;
 « Rien que de bon, d'utile, de parfait.
 Reprends ton livre. — » Et, d'un coup de baguette,
 Frappant au nez le morose barbon,
 « Viens avec moi; viens ! » Une pirouette
 Vous le ramène au val de l'Arguenon.
 Là, plus de goutte. Eusèbe à la rivière
 Court se mirer, il n'a bien que douze ans;
 Et dans les vers qu'il trouvait déplaisants
 D'Énée encor l'histoire est bien entière.
 A-t-il rêvé ? L'écolier dirait oui,

Si l'écolier consentait à me lire
 Jusqu'à la fin; moi, ce que je puis dire,
 C'est que l'enfant, le front épanoui,
 La joie au cœur, à tout le voisinage
 Conta la chose; et qu'un prêtre savant
 S'en inspira le dimanche suivant,
 Parlant au prône, et même en beau langage.
 « — Nous nous plaignons que l'homme dure peu,
 S'écria-t-il en frappant sur la chaire
 A poings fermés; que serait-ce si Dieu,
 Moins clairvoyant, écoutait chaque vœu
 De l'homme vain, de l'homme téméraire ?
 Portant sa charge et pliant sous le poids :
 Demain ! dit-on; et ce mot encourage
 Jusqu'au moment où, devenu plus sage,
 Devant la tombe on soupire : Autrefois !
 Vœux insensés et regrets inutiles ! — »
 Un soubresaut ranima la ferveur
 Des écoutants; on crut que le Recteur
 Tombait d'en haut sur les brebis dociles.

On n'entendait que geindre, se moucher.
L'abbé reprit son traité de morale ;
Mais le surplus, il faut l'aller chercher
Dans les sermons du curé de Lamballe.

II

LES DEUX FRÈRES.

Loin du vaisseau perdu poussés par l'ouragan,
Ils erraient au hasard ; la barque trop chargée
Ne pouvait être dirigée
Sur les gouffres affreux creusés dans l'Océan.
Un mot de la proue à la poupe
Circula tout à coup ; le pilote parlait

D'un sacrifice à faire au grand nombre : il fallait
De dix hommes au moins alléger la chaloupe.

L'avis est adopté. Pour consulter le sort,

Dans le chapeau du capitaine

Chacun plonge à son tour une main incertaine,

Et saisit à l'aveugle ou la vie ou la mort.

Deux frères étaient là, deux enfants de Lisbonne :

L'ainé, Rodrigue, a dix-sept ans ;

Périnès en a quinze, et sa mère longtemps

Pour ce fils plus débile implora sa patronne.

Maintenant le voilà guéri,

Et c'est lui qui s'avance appuyé sur son frère.

« — A vous, Rodrigue ! — » Un faible cri

Échappe à tous les deux : « O ma mère ! ma mère ! »

Rodrigue est condamné. Déjà, des malheureux

Désignés par le sort le supplice commence :

L'un incline la tête, et se noie en silence ;

Moins résigné, moins généreux ,

L'autre jusqu'à la fin défend son existence.

Il n'en reste plus qu'un à mourir ; à genoux

Son frère le retient, et le presse, et l'embrasse :

« — Oh ! dit-il en pleurant, s'il faut que l'un de nous

— Périsse encor pour le salut de tous,

Épargnez mon Rodrigue, et je meurs à sa place !

Nous avons une mère, elle a besoin de lui :

Je suis faible, voyez, et mon frère robuste ;

La pauvre femme est veuve, indigente ; il est juste

De lui laisser au moins son plus solide appui. — »

Et les pleurs de l'enfant inondaient son visage ;

Et Rodrigue : « — Non, non ! vous connaissez Inès,

Notre mère chérie ; il faut à son veuvage

Moins d'or que de bonheur, rendez-lui Périnès. — »

L'enfant veut répliquer, des bras qui l'emprisonnent

Rodrigue enfin s'arrache, il est au sein des flots,

Et capitaine, matelots,

Aux horreurs du trépas le livrent, l'abandonnent.

A dix-sept ans, dans un combat,

On peut braver la mort, voler au-devant d'elle ;

Mais sans gloire et tout près d'une main fraternelle ,

Ah ! ce n'est plus de même, on lutte, on se débat ! —

La barque vogue plus rapide ;
 Un jeune homme la suit : que peut-il espérer ?
 Rien qu'une heure de vie ; et, nageur intrépide,
 Il fend ces flots cruels prêts à le dévorer.
 Périnès l'aperçoit. Oh ! Rodrigue, courage !
 L'ombre descend du ciel et s'étend sur la mer :
 Approche, approche encor ! Ton ami le plus cher
 Trompe les yeux de tous, et te glisse un cordage.

Rodrigue avance lentement ;
 Il nage entre deux eaux ; il a saisi le câble.
 Aidé par le cordage, il respire un moment ;
 Il respire, et pourtant la fatigue l'accable.
 Bientôt on lui dispute un si faible secours ;
 Ce câble, on le remarque, et sur la main crispée
 Qui s'attache à ses nœuds, et s'y soutient toujours,

Tombe le tranchant d'une épée.
 Vingt sabres sont levés ; par un suprême effort
 De sa vigoureuse jeunesse,
 Le nageur, s'appuyant à l'acier qui le blesse,
 S'élance dans la barque, y roule à demi-mort.

Son frère est dans ses bras : « — Nous périrons ensemble, »
 A crié Périnès. — On se presse autour d'eux,
 Et le pilote hésite, et l'équipage tremble :
 « — Pauvres enfants, dit-on, quoi ! les noyer tous deux !
 Non, Dieu nous punirait. — » Le capitaine approuve
 La pitié des marins, et, pliant les genoux :
 « — Sauvons-les et prions, amis, Dieu nous éprouve ;
 Ce que nous aurons fait, Dieu le fera pour nous.

Périnès, essuyez vos larmes ;
 A Rodrigue épuisé rendez le sentiment. — »
 Et quand on eut prié, sereine, sans alarmes,
 La nuit s'écoula doucement.
 Le lendemain fut beau : du foyer de lumière
 Sur la vague apaisée ondulait un rayon ;
 Le pilote montrait un point à l'horizon,
 Et tous lui répondaient en criant : « — Terre ! terre ! — »

III

LES OREILLES DU MEUNIER.

Au bon vieux temps que l'on regrette
Sans le connaître bien, et sans savoir pourquoi,
Pierre, meunier de Saint-Éloi,
Un peu gris, l'œil troublé, chantant sa chansonnette,
S'en revenait à son chez soi.

Pour bien vendre au marché le fil de sa compagne
 On trinque un peu, souvent beaucoup;
 Car rien ne se fait en Bretagne
 Qu'il n'en faille au moins boire un coup.
 Donc, pour s'être oublié, sans doute,
 Devant le pot de cidre, à rire, à converser,
 Maître Pierre allait traverser
 La forêt du Crannou quand déjà, sur la route,
 Le jour commençait à baisser.
 La tentative alors n'était pas des plus sages :
 On parlait de voleurs. Pierre n'y pensait pas ;
 Même, au lieu de presser le pas,
 Il cherchait des mûres sauvages.
 Tout à coup, sortant des taillis :
 « — Halte-là, vieux larron ! » cria d'une voix claire
 Un gaillard bien armé. « Méchant, qui t'a permis
 De voler nuitamment un garçon du pays,
 Un bon voisin, presque un compère ?
 Va, va, je connais ton métier,
 Ton moulin, ton armoire, et certain héritage,

Ce sac de cent écus que, pour tant de dommage,
 Tu me devrais bien tout entier. — »
 Pierre, étourdi, baissait la tête :
 C'était, il le voyait, querelle d'allemand ;
 Sans armes toutefois, pouvait-il seulement
 Tenter une défense honnête ?
 L'autre, assisté de six vauriens
 Accourus à sa voix, et soldats de sa bande,
 Poursuit : « Je méprise tes biens ;
 Tes oreilles sont là, c'est bon, je les demande.
 « — Quoi ? » dit Pierre. « — On ne peut nier,
 Réplique le bandit, des goûts parfois étranges ;
 Je ne vois rien de tel à la sauce aux oranges
 Que des oreilles de meunier. — »
 Pierre veut réclamer. On le lie, on l'emporte
 Dans un affreux repaire, et sur un banc cassé
 Au milieu des brigands le pauvre homme placé
 Croit voir autour de lui l'inférieure cohorte.
 « — Ça, dit le chef, point de jaloux !
 Deux oreilles pour sept ; la prise est bien légère :

Allumez la bougie, et faisons entre nous

Une vente à la folle enchère.

Fixons la mise à prix d'abord ; soixante écus.

« — Quatre-vingts ! dit quelqu'un. — Cinq ! — Dix ! — Quinze ! — Silence !

Notre meunier se tâte, il va mettre un peu plus,

Prêt à payer la convenance.

« — Quatre-vingt-quinze écus ! Personne ne dit mot ?

La bougie est usée et bien près de s'éteindre.

« — Hélas ! dit le meunier, je n'ai cure de feindre ;

Vous voulez tout le sac, ou je ne suis qu'un sot.

Allez donc le quérir, et dictez les merveilles

A conter à Jeannette en ce besoin urgent.

Adjugez ! vous aurez l'argent :

Cent écus pour mes deux oreilles ! — »

De ce conte un peu fou tirons une leçon :

La forêt, n'est-ce pas l'image,

Dans un ordre plus haut, du dangereux passage

Que tout homme rencontre en sa jeune saison ?

Toutes les passions dont chacune réclame

L'être créé pour Dieu, fantômes de la nuit,

L'assaillent à la fois ; il reconnaît au bruit

Les enchères, la lutte ouverte dans son âme.

« — A moi ! dit le Plaisir ou la Cupidité,

La Superbe ou l'Oisiveté. —

Prends garde, voyageur ! enchéris, fais les taire !

Heureux qui s'appartient, et, n'importe à quel taux,

Crois-moi, ne laisse aucun des péchés capitaux

Demeurer adjudicataire !

IV

LES BREBIS DE BERVEN.

Partis à pied de Lesneven,
A l'heure où l'alouette éveillant sa famille
Chante son gai salut à l'aurore qui brille,
Nous allions tous deux à Berven.
C'était au mois d'avril; les brises printanières
Caressaient les buissons où la feuille s'ouvrait

La terre rajeunie, heureuse, se couvrait
 De son riche manteau doré de primevères.
 Le clocher de Berven, dômes et clochetons,
 Léger, hardi, reconnaissable
 Entre tous nos clochers bretons,
 Se dressait devant nous lorsque, près d'une étable
 Nous vîmes un fermier qui tondait ses moutons,
 Le voyage pédestre est une duperie
 Si l'on ne flâne un peu, surtout quand les oiseaux
 Chantent sous un beau ciel ; l'homme armé de ciseaux
 Entama le premier, d'ailleurs, la causerie :
 «— Un beau temps, n'est-ce pas, pour courir le pays,
 Sac au dos, au pas militaire ?
 L'air est frais cependant, et mes pauvres brebis
 Aimeraient bien mieux leurs habits
 Sur leur dos que jetés à terre. »
 Nous convînmes du fait en admirant beaucoup
 Tel agneau gémissant, telle mère dolente,
 Tel béliet bien cornu qui, de sa voix bélante,
 Sous la main du pasteur semblait crier au loup.

«— Puisque vous aimez tant la race moutonnaire, »
 Reprit le Corydon, le Tircis en sabots,
 « Vous arrivez fort à propos
 Pour m'expliquer la chose singulière
 Que je vais vous soumettre à l'instant, en deux mots.
 Voyez cette brebis, là-bas, près du vieux tremble,
 Et cette autre sur le chemin ;
 L'été dernier, l'hiver, et même ce matin,
 Elles se chérissaient, ne se plaisaient qu'ensemble.
 Par ces modèles d'amitié
 Ce matin donc commençant ma besogne,
 Je coupe, je taille, je rogne ;
 Je les délie ensuite, et les voilà sur pié.
 Qu'auriez-vous supposé de la fin de l'histoire ?
 Des caresses, des jeux, dans l'herbe que voici
 Un repas en commun ?... Je le croyais aussi :
 C'était à des fureurs, Messieurs, qu'il fallait croire.
 Oui, fureurs de brebis, mais réelles fureurs !
 Tondue on paraît laide, on excite la haine,
 On ne se connaît plus, on lutte, on se déchaine :

Je me suis demandé si chacune des sœurs

N'aimait l'autre que pour sa laine.

Qu'en pensez-vous? — J'admets cette raison, »

Dit l'un des voyageurs; « la pensée est profonde.

Des égards, des respects prodigués à foison,

S'adressent bien moins dans le monde

A la bête qu'à la toison. »

V

LE DOLMEN DE KERGUNTUY.

Aimer ce qu'on possède, être heureux de son lot,

Sera toujours de la sagesse ;

Prôner tout ce qu'on a , le rappeler sans cesse,

C'est le travers d'un fat : j'ajouterais d'un sot,

Si l'esprit quelquefois n'avait cette faiblesse.

On trouve, sans qu'il soit besoin

D'aller au Tombouctou ni même à Trébizonde,

Des gens qui n'estiment au monde

Que tout ce qui les touche ou de près ou de loin.

Du lustre environnant prenant pour eux la gloire,

Ils vantent leur maison, leur cave, leur jardin.

L'un d'eux prônait naguère un beau petit blondin,

Son valet, qu'on surprit la main dans une armoire,

Y cherchant, disait-il, la lampe d'Aladin.

L'épouse est Pénélope, Arria, Cornélie,

Toutes les trois peut-être ; et les filles, comment

Nous peindre ce groupe charmant

Où la moins adorable est encor si jolie ?

Le fils est un Hector, l'aïeul est un Solon :

On se demande en quelque sorte

Devant chaque merveille étalée au salon,

Si l'on est venu là sans payer à la porte.

Le spectacle est gratuit, tant mieux ! la vanité

A partout son théâtre où la foule se presse.

Vous l'avez rencontrée au sein de la richesse ;

Voyons-la dans la pauvreté.

Un jour, à mon premier voyage

Aux grèves de Perros, non loin de Trégastel,

Passant au coin d'un champ, j'aperçus un autel

Ou peut-être un tombeau sous un pommier sauvage.

J'approchai du Dolmen, débris mystérieux

D'un culte resté sans mémoire,

Monument d'un autre âge, et qui n'a pour histoire

Qu'un vague souvenir des Celtes, nos aïeux.

Quatre blocs de granit plantés dans la bruyère,

Géants pétrifiés, portaient sur leur front gris

Une large table de pierre

Que le pommier couvrait de ses rameaux fleuris.

Les piliers tapissés d'une mousse jaunâtre,

Rejoints entr'eux par des galets

Amoncelés sans art et par la main d'un pâtre,

Semblaient cacher aux yeux des gnomes, des follets.

Une claie en genêts défendait l'ouverture.

J'entrai dans le réduit où mon premier regard
 Au lieu des nains moqueurs ne trouva qu'un vieillard
 Aux cheveux blancs, à la douce figure.
 Il vivait là depuis longtemps
 Du pain qu'il mendiait de chaumière en chaumière,
 N'ayant à lui qu'une cruche de terre,
 Un escabeau boiteux, des haillons rebutants,
 Et la botte de paille où dormait sa misère.
 Jamais plus affreux dénûment
 Ne contrista mon cœur, n'épouvanta ma vue ;
 J'offris ce que j'avais, et, l'âme tout émue,
 Je ne m'arrêtai qu'un moment.
 Le pauvre me suivit en priant à voix basse ;
 Je crus l'entendre soupirer,
 Gémir, peut-être murmurer
 Du sort qui dans ce bouge avait marqué sa place.
 J'allais le plaindre, lui parler
 D'une croix, près du lit, sur la pierre tracée,
 Quand, riant d'une voix cassée,
 Le mendiant tout fier détrompa ma pensée

Déjà prête à le consoler :

«—Regardez bien, dit-il ; et puis, qu'il vous souvienne
 De ce fait qu'un savant m'a, l'autre hiver, appris :
 Le Roi, tout roi qu'il est, n'a pas dans son Paris
 Une seule maison qui ressemble à la mienne. »

VI

LE PURGATOIRE DU POÈTE.

Si l'homme vain trouve tant de plaisir
A louer sans mesure et sa femme et sa fille,
Le bonheur est complet lorsqu'il parle à loisir
De lui, de lui surtout, joyau de la famille.

Son œil brille, les mots pressés
Aiguillonnent sa langue, et s'échappent en foule ;

C'est un fleuve, un torrent qui roule :
 Pour nous c'est beaucoup trop, et pour lui pas assez.
 Qu'il soit industriel, magistrat, militaire,
 Artisan, administrateur,
 Peintre, musicien, marin, agriculteur,
 Une fois sur ce point, il ne sait plus se taire.
 Armez-vous de courage, auditeurs ennuyés,
 Pour suivre jusqu'au bout ce pauvre homme qui s'aime
 Mais si le glorieux est poète, fuyez !
 C'est plus que l'homme vain, c'est la vanité même !

Couché sur un lit de douleur,
 L'auteur de maint poème où l'insulte banale
 Attaquait la foi, la morale,
 De ses tristes écarts déplorait le malheur.

Un prêtre témoin de ses larmes,
 Et que le moribond avait fait avertir,
 Cherchait à l'apaiser, à calmer ses alarmes
 En lui montrant le ciel ouvert au repentir.
 Le poète disait : « — Au royaume céleste,

Mon père, je le sais, l'auteur n'entrera pas,
 Tant que de ses écrits l'influence funeste
 Perdra des âmes ici-bas.

Mes vers sont là : je les abhorre ;
 Ils vivent cependant ; toujours ils seront lus,
 Recherchés, imités, et pour mille ans et plus
 Je suis en purgatoire et le feu me dévore !
 « — Mille ans ! reprit le confesseur,
 Pauvre enfant ! que Dieu vous pardonne
 Un tel abattement ! Allons ! pas de frayeur !
 Vos écrits dans vingt ans ne damneront personne.
 Voyons, frère chéri, je tiens à rassurer

Ce cœur si vide d'espérance ;
 On vous lit peu déjà : diffus, sans vraisemblance,
 Vos livres ne peuvent durer.

Ils périront bientôt, ainsi vous pouvez croire.....
 « — Si c'est là tout l'espoir que tu saches m'offrir,
 Va-t-en, dit le mourant, car tu me fais souffrir
 Plus que mille ans de purgatoire ! »

VII

MARTHA.

L'Ecclésiaste a fait un livre

Rien que sur un mot : « — Vanité ! »

Une troisième fois je veux être écouté

Sur ce thème, et je me délivre

Le droit d'y revenir en toute liberté,

Dût-on dans mes récits refuser de me suivre.

La vanité n'est pas toujours

Ce léger papillon volant à ce qui brille,

Fier de son aile d'or, de gaze, de velours;

Non, vous pouvez la voir au foyer de famille

Sous les plus modestes atours.

Souvent (et bientôt je le prouve)

Des succès éclatants on détourne ses pas;

Le faste, on le maudit; l'orgueil, on le réprouve;

Et la vanité se retrouve :

On est vain de ne l'être pas.

On est vain, c'est le mot ! On aime sa droiture,

Son bon cœur, sa haute raison,

La sainte humilité qu'un peu hors de saison

On attribue à sa nature.

Quelquefois on fait plus dans un beau zèle. — Mais

J'ai disserté longtemps; serait-ce ma coutume ?

Une histoire est là sous ma plume :

Racontons, ne prêchons jamais.

Martha, que vous aimez, dont la ville proclame

La foi, le zèle, la bonté,

Martha, dame de charité,

Est parfaite en tout point; il ne manque à son âme

Qu'une vertu : l'humilité.

Cette vertu pourtant à ses yeux la première,

Et qu'on croit mieux avoir alors qu'on ne l'a pas,

Est celle qu'elle affiche en parlant d'un ton bas,

En portant des habits d'une étoffe grossière,

En marchant tête basse, en vous cédant le pas.

Complimentée, un jour, sur ses rares mérites,

La Dame répondit, caressant jusqu'au bout

Ses illusions favorites :

« — Je suis sans vanité, je suis humble, et c'est tout.

Oui, bien souvent, poursuivit-elle,

Au lieu des vains égards d'un monde adulateur,

J'aspire à ses mépris; je demande au Seigneur

Qu'il m'envoie une épreuve, une épreuve cruelle,

Pour la subir avec calme et douceur. — »

Une vieille écoutait : « — Est-ce de la prudence ?

Martha ! Je crains que non , dit-elle , le Très-Haut
Connaît notre faiblesse et la croix qu'il nous faut ;

Laissons faire sa providence. — »

Le conseil était sage. On rit , on discuta ,
Et le soleil éteint faisant place à la lune ,
La bonne vieille amie en embrassant Martha
Prête à partir : « Au moins , ma chère , sans rancune.
Prouvez-le-moi de suite en laissant mon valet
Porter ce drap chez vous : vos ciseaux font merveille !
J'ai là trois orphelins qu'avec soin je surveille ,
Je veux pour chacun d'eux un bel habit complet. — »

Martha promet , toute contente ,
De hâter son travail afin que les enfants ,
Bien pressés de jouir et déjà triomphants ,
N'eussent pas à languir dans une longue attente.
Les vêtements taillés , rendus , remis , portés ,

Des orphelins la protectrice
Accourut chez Martha , paya son bon office ,
Comme entre gens polis , par des civilités ,
Et promettant d'ailleurs service pour service.

« — Maintenant , mon enfant , dit-elle , examinons
Le reste de l'étoffe ; on peut , ou je m'abuse ,

Y trouver au moins deux jupons.

— Le reste ? répond l'autre , étonnée et confuse ;

Il n'en reste plus rien , vous devez le savoir !

— Comment , reprend l'amie , ô ciel ! est-ce possible ?
Tant de drap ! cherchez bien , mon ange ; il faudrait voir :

L'erreur est notoire , visible.

Il était dans ce meuble , et peut-être... — Arrêtez ! »

Dit Martha , rouge de colère ;

« Vous m'outragez , Madame , et mes sens agités.....

J'étouffe ! oh ! Madame , sortez !

Et croyez que jamais... — Je croirai tout , ma chère !

Mais , » dit la bonne vieille en serrant dans ses mains

Les deux mains de Martha , « d'abord que je réponde

A votre humilité : les faciles chemins

Sont trop doux , n'est-ce pas ? il vous faut les dédains ,

Les affronts , les mépris du monde ? »

VIII

LES COUTEAUX DE BABYLAS.

Si la sagesse antique a pris figure humaine,
Et, déroband d'un Grec la robe et le bâton,
Guidé le fils d'Ulysse en sa route incertaine,
Je l'ai vue, à mon tour, en veste de futaine,

En simple bonnet de coton.

Mentor comme autrefois n'était plus sans famille,

Étranger sur la terre et partout voyageur,
Non; devenu boiteux, il s'était fait tailleur,
Et donnait des leçons en tirant son aiguille.
J'étais son petit-fils. — Déjà plus qu'à demi
J'ai tracé son portrait et redit sa morale
En le montrant, naguère, à l'aube matinale

Travaillant comme la fourmi,

Et chantant comme la cigale.

Encore un trait pourtant : — Un matin je rêvais,
Poète de dix ans couché sur mon pupitre,
Qu'au foyer de l'aïeul, dans un coin je trouvais
Un anneau pastoral, une crosse, une mitre.
Le plaisir m'éveilla. Ravi de tant d'honneur,
Et pressé d'annoncer ce que je devais être,
J'accourus chez Mentor; le futur Monseigneur
Pour lui parler plus tôt entra par la fenêtre.
Le vieillard m'écoula : « — Voilà bien les humains ! »

S'écria-t-il en secouant la tête,

« Monter, grimper toujours et du cœur et des mains ! »

A la base personne et tout le monde au faite !

Aussi que voyons-nous? Celui qui va cherchant,

Au mépris de la Providence,

Ces lots si peu nombreux, l'or, l'éclat, l'abondance,
S'il tarde à les saisir, change, et devient méchant.»

Le bonhomme ajouta maint précepte fort sage ;

Il vanta les vrais biens qu'on atteint sans courir :

Puis, il fit un récit qui me plut davantage,

Et que je tiens à vous offrir.

Un vieux marchand de la Touraine,

Babylas, que vingt écrivains

Nommaient pompeusement coutelier de la Reine,

Un soir dans sa boutique emmanchait des couteaux.

Plus absolu dans sa puissance

Qu'aucun monarque de naissance,

Depuis quelques trente ans il dotait à son choix,

Selon qu'il accordait ou refusait la gloire,

Celui-ci d'un manche de bois,

Celui-là d'un manche d'ivoire.

J'ai dit *manche de bois*; lisez *manche de buis*,

Ou de sapin ; — les bois ont aussi leur noblesse.

A la table d'une comtesse

L'ébène se faufile , et tranche du marquis.

Notre ami Babylas était donc à l'ouvrage ,

Besicles sur le nez, adaptant de son mieux

Habit modeste ou précieux

A chacun des couteaux rangés sur l'étalage.

Or, un de ces couteaux, poli, bien affilé,

Et relégué dans la montre commune

Au poste le plus reculé,

A sa manière accusait la fortune :

« — O honte ! disait-il, ô misère ! ô douleur !

Cent autres ont un lot qui leur donne du lustre,

Et pas un manche de valeur

Ne s'est trouvé pour moi sous la main de ce rustre !

Babylas me trahit : le rebut des forêts,

Bois de sabots ou d'allumettes,

Tout me convient sans doute !... Et je m'abaisserais

A bénir humblement les stupides arrêts

D'une Providence en lunettes !

On me verrait, lorsque mes compagnons ,

Favoris d'un seigneur, d'une dame à fontanges ,

S'enivreraient de jus d'oranges,

Me résigner au jus d'ognons !...

Jamais ! — Je tiens au rang suprême

Autant que mes voisins. Fait du même métal ,

Je suis leur frère, leur égal,

Et je veux cette nuit prendre un manche moi-même. »

Le révolté se tut. De la cloche du soir

On entendait au loin le salut angélique ,

Et Babylas , sans rien prévoir ,

Rentra sa montre, et quitta sa boutique.

C'était l'heure propice : « — Allons ! » dit le couteau,

Et par un bond hardi s'élançant de sa place

Droit sur le manche le plus beau,

Il ronge, mord, lime, tracasse ,

Et dispute l'ivoire au premier possesseur.

Celui-ci tenait bon : « — Fine-Lame, ma sœur,

Criaient-il à son adversaire ,

Cet ivoire est à moi ! que prétendez-vous faire ? »

Fine-Lame mordait : « Ah ! ce que je prétends ?
 Du progrès social je recule la borne.
 Justice aux malheureux, aux pauvres ! il est temps
 De prêter mon secours aux couteaux mécontents,
 De supprimer le buis, le sapin et la corne ! »
 Là-dessus grand vacarme. On lutte, on se débat.
 Le manche disputé résiste comme un diable.
 Mais voyez l'accident ! au plus fort du combat,
 L'ambitieux se fait une brèche effroyable.
 Le voilà désarmé, vaincu... — Supposez-vous
 Qu'il retourna contrit à sa première place ?
 En aucune façon ! sa nouvelle disgrâce
 Le privait d'un beau manche, il voulut nuire à tous.
 Corne, ébène, sapin, il frappe à l'aventure,
 Et ceux dont tout à l'heure il se disait l'appui,
 Moins forts contre ses coups, ne reçurent de lui
 Qu'une plus large égratignure.

Ici finit l'histoire. — En ce siècle qui bout,
 Creuset mystérieux, au-dessus d'un cratère,

L'un croit à l'Icarie, un autre au Phalanstère,
 Un autre à la Triade, — et moi je crois surtout
 Anx fabliaux de mon grand-père.
 Aussi, lorsque j'ai rencontré
 Ces courtisans du peuple au langage doré,
 Dont la pitié perfide irrite la souffrance,
 J'ai trouvé bien souvent un avis éclairé
 Dans les simples récits qui charmaient mon enfance.
 « Petit-fils, » me disait alors au fond du cœur
 Le souvenir du vieux tailleur,
 « Prends garde ! chaque jour ne peut être un dimanche !
 Travaille, prie, attends : ce flatteur éhonté
 Qui promet la richesse et la félicité,
 Ce n'est que le couteau qui veut se faire un manche. »

IX

DEUX SOLDATS DU PRINCE D'ORANGE.

Un soldat peu soumis et souvent aviné
Qui servait les États des Provinces-Unies,
Fut, pour une révolte ou d'autres félonies,
A la potence condamné.

Le geôlier lui disait : « — C'est une rude épreuve !

Encor peut-on mourir d'un pire façon :

L'exécuteur est bon garçon

Et la potence toute neuve.

C'est quelque chose au moins ! — C'est trop de tous les deux, »

Répondait Nicolas ; « ce licou me tracasse,

J'ai quatre cents écus, et ne suis point rapace ;

Je te les donne, si tu veux

T'élever ce soir à ma place. — »

Le modeste geôlier ne visait pas si haut :

« — Va du moins, reprit l'autre, en ce besoin étrange,

T'assurer de ma part si Guillaume d'Orange,

Quand j'aurai découvert le benêt qu'il me faut,

Sans plus me tourmenter acceptera l'échange.

Nous chercherons ensuite ; on pourra publier

A grand bruit de tambours la récompense honnête.

« — L'accepte qui voudra, répliqua le geôlier ;

Il me suffit pour moi de porter la requête. — »

Le Prince en rit beaucoup : « — Le drôle est amusant, »

Dit-il à Coligny ; « j'accorde sa demande.

A lui de bien chercher un ami complaisant,

Sensible à son double présent,

Car la foule, ici-bas, n'en saurait être grande. — »

Nicolas pouvait ordonner ;

Voici dans tout le camp un affreux tintamarre :

Tambours de battre un ban, trompettes de sonner

Une étourdissante fanfare.

Puis l'avis du crieur : « — Quatre cents beaux écus

Et le gibet. — » Miséricorde !

Les plus entreprenants se déclaraient vaincus,

Et renonçaient au sac pour éviter la corde.

Guillaume en plaisantait, certain d'un résultat

Qui du prisonnier seul pouvait tromper l'attente,

Quand, sur le soir, un vieux soldat,

Au front chauve et ridé, devant lui se présente :

« Prince, s'il vous plaisait... — Tu seras entendu.

Parle ! je vois tes cicatrices :

Tu viens, las du mousquet, rappeler tes services ?

« — Non, je viens pour être pendu.

« — Pendu ! Quelle insigne folie !

« — Eh ! oui ! toute l'armée avec vous le dira ;

Mais au pays, du moins, quelqu'un profitera

Du sacrifice de ma vie.

Vous avez des enfants, Monseigneur ! si demain
La mort, dans un combat, m'enlève à ma famille,
Savez-vous que mes fils, que ma petite fille

N'auront plus qu'à tendre la main ?

La misère, la faim, peut-être l'infamie ;
Oh ! cela me fait peur !... Déjà pour les nourrir
Je manque de secours ; un moyen vient s'offrir :
Cet argent... La potence est ma meilleure amie. »

Et le pauvre soldat en s'essuyant les yeux
Ajoute à demi-voix : « Une grâce dernière !
A mes enfants chéris cachez bien que leur père
Sur un honteux gibet... — Un gibet glorieux ,
Dit le Prince attendri, du jour où ta prière
Y prendrait son essor pour s'envoler aux cieux.
Le prisonnier triomphe ; eh bien ! qu'on le délivre !

Prends la somme ; et je te défends
De songer au gibet, à la mort ; tu dois vivre,
Et garder un bon père à tes heureux enfants. »

Tendresse, amour incomparable
Des parents qui veillent sur nous,
Quel autre amour autant que vous
Est à la fois ardent, généreux et durable ?

X

LA MAISON DES DEUX AMIS.

Deux amis, deux célibataires ,
Commerçants renommés , connus sous la raison
Albert et Frédéric , retirés des affaires ,
Avaient à frais communs construit une maison
Pour s'y loger ensemble , et vivre en solitaires.

La demeure était vaste ; un jardin potager
Fournissait à la table artichauts et laitues,
Et montrait dans un coin qu'on nommait le verger,

A l'ombre d'un arbre étranger,
Sur un seul piédestal deux énormes statues.

Qu'était-ce ? Mercure ? Plutus ?

Des Grecs ou des Romains ? Moi qui, dans mon enfance,
Avec les deux géants avais fait connaissance,
Si je le sus jamais, je ne m'en souviens plus.

Dieux païens, héros d'un autre âge,
Ou portraits à l'antique et quelque peu bouffons,
Ces beaux messieurs de pierre, en costume sauvage,
Admirés du faubourg, avaient reçu les noms

Des possesseurs de l'ermitage.

Ceux-ci, d'ailleurs, retrouvaient bien
Leurs traits sur le granit. Comment ne pas le croire ?
« — C'est toi ! c'est moi ! c'est ton port et le mien !

Camarade, il n'y manque rien,
Que l'habit poivre et sel, et la culotte noire. — »
Devant le piédestal ils devisaient ainsi

Cent fois l'année ou davantage,
Appuyés l'un sur l'autre, et rappelant aussi
Cette aube regrettée, exempte de souci,
Éden de tout vieillard, l'enfance, le bel âge.
Tous les deux retrouvaient dans le même chemin
La trace de leurs pas au matin de la vie ;

Tous les deux n'avaient qu'une envie :
Mourir au dernier soir en se serrant la main !

« — Toujours unis, inséparables, »
S'écriait Frédéric, « depuis cinquante hivers
Nous mettons en commun nos succès, nos revers,
Et les plus mauvais jours deviennent favorables.
Être deux et s'aimer, Albert, comme cela

Dissipe, écarte les alarmes !
Malheur à l'homme seul ! Un ami n'est pas là
Pour créer un sourire à ses yeux pleins de larmes. »
« — Malheur à l'homme seul ! » disait l'autre, et soudain
Montrant l'un des géants : « avant que je te quitte,
Cette pierre aura pris la fuite
Vers l'autre bout de ce jardin. — »

Un demi-siècle entier d'union rendait sûres
 Les promesses d'Albert mieux que tous les serments;
 Mais quoi ! le cœur humain n'est que rapiècements,

Que reprises, que bigarrures.

Un penseur nous l'affirme, et j'aime à le citer
 Sur nos brusques écarts, notre humeur inconstante

Qu'il peint comme chose flottante,
 Aux caprices des eaux se laissant emporter.
 L'image est trop fidèle. Une pente facile
 Vers le terme commun entraînait doucement
 Albert et Frédéric, lorsqu'un événement
 Troubla leur amitié jusque-là si tranquille.

Ce ne fut pas l'adversité

De l'un ou l'autre solitaire

Qui mit le désaccord; non, ce fut, au contraire,

Un surcroît de prospérité.

Frédéric hérita d'un parent. A Surate

Ce parent venait de mourir

Avec l'esprit d'un juif et le cœur d'un pirate,
 Dons parfaits en ce monde à qui veut s'enrichir.

Le défunt laissait donc une lourde cassette,
 Et comme Albert lui-même avait quelque lien
 Avec le testateur par sa tante Fanchette :

« — Comment, s'écria-t-il, à lui tout ! à moi rien !
 Ayez donc un ami !... — » S'il est vrai qu'un partage
 Entre les mieux unis soit toujours dangereux,

Quelle épreuve ! quand l'héritage
 Promis à deux cousins n'appartient qu'à l'un d'eux.
 Albert n'y put tenir ; à belles invectives
 Il tomba sur le mort que l'autre défendit,
 Flétrissant à son tour en paroles trop vives

Et la rancune et le dépit.

« — Après tout, ce peu de richesse, »

Ajouta Frédéric, » n'en jouirez-vous pas ;
 Nous vivrons en commun ? — M'attacher à vos pas,
 Et vivre à vos dépens serait de la bassesse.
 Non, non ; je me souviens de Fanfan, de Colas :
 L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

Séparons-nous. — Ah ! de l'orgueil !

« — De la sincérité, Monsieur, de la franchise.

J'ai surpris vos regards : vous partagez de l'œil
La maison, le jardin. — Eh ! oui ! qu'on le divise

En deux lots ! Soyez satisfait ;

Demeurez seul, ingrat, tête folle, obstinée !

Une porte inutile est vite maçonnée ;

Au milieu d'un enclos un mur est bientôt fait. — »

Oui, ce fut bientôt fait, en moins d'une semaine,

Albert ! et la statue au geste martial,

Témoin de ton serment, enlevée à grand'peine,

Descendit de son piédestal.

L'autre côté du mur lui gardait un refuge.

Meubles, logis, jardin, tout fut mis en deux parts ;

Tout, hors la cuisinière, et sur ce point l'on juge

Quel embarras pour nos vieillards !

A qui sera Margot ? Question redoutable

Que pourrait seul apprécier

Un estomac de vieux rentier

Au moment de se mettre à table.

Margot, c'est le bouillon, le civet, le rôti,

La compote, enfin l'ordinaire.

Ses maîtres l'ont si bien senti,

Qu'ils n'ont trouvé d'autre parti

Que de tirer au sort l'habile cuisinière.

Albert fut le gagnant. Il triomphait déjà,

Quand Margot, devant lui trompant son espérance,

Courut à Frédéric, fit une révérence,

Une autre encore, et s'engagea

A le servir de préférence.

Le pauvre délaissé dut chercher aussitôt

Une Marton du voisinage,

Qui, durant quatre mois, sala trop son potage,

Amaigrit ses poulets, laissa brûler son rôti.

Adieu les gais repas avec cette mégère !

Pour être vrai, j'ajouterai pourtant

Que Frédéric n'était pas plus content

Des diners savoureux de l'autre ménagère !

Il y manquait l'ami. — L'ami, c'est le meilleur

Du repas, de la promenade,

De toute chose au monde ; — aussi, bien que son cœur

D'Albert accusât la froideur,

Frédéric s'ennuya, souffrit, tomba malade.

Le voisin, naguère l'appui
De son pas chancelant, assis à la fenêtre,
Le voyait dans l'enclos se traîner aujourd'hui
Sans lui parler, qui sait? sans le plaindre, peut-être.
Sans le plaindre? non pas. Ces injustes soupçons
Étaient de Frédéric : Albert, en apparence

Si glacé, de l'indifférence

N'avait au plus que les façons,
Et chérissait encor son compagnon d'enfance :

Il l'épiait chaque matin;

Il n'attendait qu'un mot, qu'un geste, qu'un sourire,
Pour voler dans ses bras, l'embrasser et lui dire :

— « Restons unis jusqu'à la fin. » —

Hélas! elle approchait cette fin désolante!
Le malade au jardin ne venait plus s'asseoir;
On parlait de langueur, d'une fièvre brûlante
Et ne laissant que peu d'espoir.
Plus d'empportements, de colère;
Plus de ce feu qui brûle et ne réchauffe pas;

Mais l'orgueil demeurait. On se disait tout bas
Des deux côtés du mur : — « Ma faute est bien légère.
Qu'il parle le premier, et je lui tends les bras. — »
Au chevet du mourant un prêtre vénérable
Tonnait au nom du ciel sans se faire obéir.
— « Non, disait Frédéric, non, lui seul est coupable,
C'est à lui de me prévenir.

Un véritable ami n'attend pas qu'on l'appelle :
Puisqu'il n'est pas venu, qu'il se tienne à l'écart!

Je n'en veux point. » — L'autre vieillard
Aux avis du pasteur n'était pas moins rebelle.

Il craignait un soupçon pénible à sa fierté :
De la triste querelle on connaissait la cause ;

Un retour trop précipité
Aux yeux du moribond ne serait autre chose
Que bassesse et cupidité.

On différa si bien que vint l'heure funeste.
Albert épouvanté, dévoré de remords,
Entendit une nuit ces prières des morts,
Appels de la douleur à la pitié céleste !

Il frémit; dans son trouble il crut voir un cercueil

Traverser la porte murée,

S'avancer vers son lit, et, l'âme déchirée,

Il pleura ses lenteurs, il maudit son orgueil.

Frédéric, cet ami d'enfance,

Qu'il aurait pu sauver au moment de l'adieu,

Abandonné par lui, maintenant sans défense

Et le cœur ulcéré, paraissait devant Dieu

Qui nous fait une loi de pardonner l'offense.

Pauvre Albert! Il vécut sept ans

En chartreux, ne trouvant de charmes,

Qu'aux travaux les plus rebutants,

Et murmurant ces mots entrecoupés de larmes :

— « Il est trop tard ! il n'est plus temps ! » —

Il voulut expirer aux pieds de la statue

Qu'il avait isolée, et son dernier regard

Se fixa sur le mur, sur le triste rempart

Qui du vaste jardin partageait l'étendue.

J'ai vu cet enclos dévasté,

Cette sombre maison. Une vieille parente

M'en faisait les honneurs, et, d'une voix dolente,

M'apprenait en causant tout ce que j'ai conté.

Elle ajoutait qu'au jour anniversaire

De la mort des amis, le soir,

Traversant les jardins, les deux hommes de pierre

S'avançaient vers le mur, et cherchaient à se voir.

Ce prodige étonnant, complément de l'histoire,

Pour en avoir été quatre fois le témoin

La Dame l'attestait; je n'irai pas si loin :

Vous pouvez le nier ou vous pouvez le croire,

Mon récit n'en a pas besoin.

J'y tiens fort peu, si la pensée

Qu'éveillent ces amis dont le cœur était bon

Dispose à la paix, au pardon

Une âme un moment offensée.

Veillons à notre humeur, sacrifions beaucoup

A ceux que nous aimons; n'essayons pas d'attendre

Cette heure douloureuse où l'on donnerait tout

Pour les revoir et les entendre.

La mort n'attend jamais. Dieu l'envoie, elle part,

Elle frappe ; un soupir, puis la tête retombe.

Oh ! combien, comme ce vieillard,

Repentants et navrés ont dit sur une tombe :

— « Il n'est plus temps ! Il est trop tard ! »

LIVRE QUATRIÈME.

LA FONTAINE DE BARANTON.

A M. F. Longuecand,

POÈTE MALOUIN.

J'ai visité la magique fontaine
Chère à Merlin, où l'enfant de Butor,
Tout nouveau-né, d'une tendre marraine,
Fée aux yeux bleus, reçut un anneau d'or.
Les chevaliers qui cherchaient aventure,

Panache au vent, lance au poing, accouraient
 Au temps jadis dans la forêt obscure,
 Près du bassin que des pins entouraient.
 C'était raison. Les géants et les fées
 S'y rencontraient comme biches et daims,
 Et promettaient aux vaillants paladins
 Périls, amours, et glorieux trophées.
 Ces jours sont loin. Sur le petit sentier
 Des bois déserts où brillait l'émeraude,
 L'Ogre a fait place au garde forestier
 Révant partout braconniers en maraude.
 Faute de mieux, c'est à ce vieux dragon,
 Demi-soldat, et presque anachorète,
 Que, voyageant en flâneur, en poète,
 J'ai, l'autre été, demandé Baranton.
 Il s'y rendait, et pouvait m'y conduire.
 La lieue est longue, et nous en fîmes deux
 Pour arriver dans un marais fangeux,
 Plein de ciguë, et qui ne peut séduire
 Que la grenouille ou le crapaud hideux.

Huon-Meri, croirai-je mes oreilles?
 C'était l'endroit, la source où tu nous dis
 Qu'à tes regards un coin du paradis,
 Sans voile aucun, déroula ses merveilles!
 Riant tout bas de l'air embarrassé
 Du voyageur, le guide, en homme habile,
 Voyait partout les débris du passé :
 Assurément, le traître avait sucé,
 Ce matin-là, des œufs de crocodile!
 « Quoi ! ce rocher le perron de Merlin ?
 Ce bloc informe où le chardon, l'épine...
 — « Oui, justement. Et plus loin la ruine
 Du vieux castel où Ponthus, un malin
 Pour les tournois... » Un château ! le coquin
 Montrait encore une roche voisine.
 Un brouillard sombre enveloppait d'ailleurs
 Les alentours, et la pluie obstinée,
 Le vent taquin, toute la matinée,
 Nous poursuivaient avec des bruits railleurs.
 Vite, il fallait quitter ce marécage...

Trois fois menteur, dont le gazon flétri
 N'était que tourbe, et chercher un abri
 A Concoret, le plus prochain village.
 Feu bienfaisant, tu réjouis mes yeux
 A mon foyer ! Pourtant, noyé de pluie,
 Quand à l'étape on arrive, on s'essuie,
 Feu bienfaisant, tu nous plais encor mieux !
 Charmé par toi, j'oubliai le mécompte
 De ma journée, et, m'égayant un peu,
 Je m'écriai : — « Que faire au coin du feu,
 Mes bons amis, à moins qu'on ne raconte ? »
 On raconta. Des récits de chacun
 Sur Baranton, ses fables, son histoire,
 Si j'ai pris note, et gardé la mémoire,
 Rassurez-vous, je n'en redirai qu'un.

Un bûcheron, au bord d'une clairière
 De Brecilien, juste entre les taillis
 Et la futaie, avec sa ménagère,
 Ses trois enfants, les plus beaux du pays

Et les meilleurs, vivait heureux naguère.
 Comme l'oiseau, lui-même avait construit,
 Sans frais aucun le nid de sa couvée :
 Un peu d'argile, une branche trouvée
 Deçà, delà, composaient son réduit.
 L'ameublement était des plus champêtres ;
 Mais quand venait la joyeuse saison
 Du renouveau, le pois, le liseron,
 La capucine, entraient par les fenêtres
 Et jusqu'aux lits se glissaient en feston.
 Là sur la paille ou le tas de fougères,
 Le soir venu, d'un tranquille sommeil
 On s'endormait, confiant le réveil
 A l'habitude, au lever du soleil,
 A l'alouette, à ses chansons légères.
 Ce ne fut pas l'alouette pourtant,
 Certaine nuit, qui, du paisible somme,
 Par des chansons vint arracher notre homme
 Surpris d'abord, et presque mécontent.
 — « Eh ! Guicholêt ! ouvre ! la pluie est forte.

Je viens de loin. Je suis mouillé, transi ;
 As-tu juré de me laisser ici ,
 Jusqu'à demain, grelotter à ta porte ?
 — « Pareil serment damnerait un chrétien ; »
 Dit Guicholet. « Je rallume la flamme
 De la résine. Attendez-moi. » — La femme
 Et les enfants ronflaient, n'entendaient rien.
 La porte ouverte (on ouvre à l'aventure
 Quant on est gueux), entrèrent un chapeau
 A larges bords, un gothique manteau,
 Plus qu'à demi cachant une figure
 Jaune, amaigrie, en lame de couteau.
 Cela glissait d'une étrange manière
 Vers le foyer. — « Silence ! pas de bruit !
 De la fascine approche la lumière ;
 Souffle à présent. C'est bien. Il est minuit ;
 Je suis à toi, bonhomme, une heure entière.
 Du feu surtout, j'ai froid. » — Le bûcheron
 Enflait sa joue, et, comme une baleine,
 Soufflait, soufflait. — « Un robuste luron, »

Disait son hôte, « et qui prend de la peine !
 Réponds, l'ami ; qu'as-tu dans ce désert
 Pour t'enrichir ? — Oh ! rien ! une cognée
 N'enrichit pas. Ici, j'ai le couvert
 Et du pain bis ; notre vie est gagnée,
 Et puis c'est tout. — Bah ! reprit l'étranger,
 Tu ne vis point ! Végéter n'est pas vivre.
 Fais mieux, crois-moi, ton sort pourrait changer
 Si de Merlin tu découvrais le livre.
 Ce docte écrit finement enlevé
 Par Viviane au barde centenaire,
 A Baranton doit être retrouvé
 Dans un tonneau plein d'or, sous une pierre.
 Fouille, remue ; un soir, à ton retour,
 Je te vois riche. Aussitôt la province
 Te rend hommage ; on te mande à la cour.
 Un tonneau d'or ! Le roi te fera prince.
 — « Prince ? Oh ! non pas, dit l'autre ; l'attirail
 Des gros Messieurs ne me tenterait guère.
 Ce que j'envie aux puissants de la terre

C'est, tous les jours, un peu moins de travail,
 Un lit moins dur, du vin bleu dans mon verre,
 Et, sur mon pain, des saucissons à l'ail. » —
 L'ambition était bien modérée
 A ce début. L'inconnu, toutefois,
 Sut l'agrandir, et tint, pour cette fois,
 Du bûcheron la défaite assurée.
 Chez Guicholet le ravage fut prompt,
 Témoin ce mot que Jeanne, qui s'éveille
 Au petit jour, entend à son oreille :
 — « J'achèterai les forges de Paimpont. »
 « Quoi ! que dis-tu ? quelle mouche te pique ?
 As-tu la fièvre ? — Eh ! non ! mieux vaut avoir
 Le tonneau d'or. » Et Guicholet explique
 A sa moitié ce qu'elle veut savoir.
 — « Un étranger ! cette nuit ! dans un songe
 Tu l'auras vu. — Allons ! j'étais aussi
 Près du foyer. — Il sentait le roussi
 Cet homme-là ! Le père du mensonge
 Seul, en cachette, a pu venir ainsi.

Et je dormais !... Oh ! le maudit, l'infâme !
 Il sait fort bien, subtil et malfaisant,
 Que j'y vois clair. Un mari d'à présent
 N'a plus d'esprit qu'au cerveau de sa femme. » —
 Grands démêlés. Le plus petit enfant
 S'effraie et pleure. Un geste de colère
 Vous le terrasse. Il sanglote. Le père
 Bat le marmot que Jeannette défend.
 Adieu la paix, jusque-là souveraine
 En ce logis ! — Riche de cent écus
 Le savetier de notre Lafontaine
 Perd ses chansons ; — une espérance vaine,
 Entre ces murs, enlève déjà plus.
 Sombre, bourru, mécontent de lui-même,
 Le bûcheron, pour la première fois,
 Sans embrasser les trois enfants qu'il aime,
 Ni Jeanneton, va travailler au bois.
 A beau songeur peu de besogne faite.
 Pour celui-ci, nonchalant, énérvé,
 Le jour durant il rêvasse, il souhaite

Au lieu d'agir, et, le soir arrivé,
 Il dîne en hâte, et sort de sa retraite.
 Vers la fontaine il s'avance. Merlin
 Est bien captif ! Ni lui, ni Viviane
 Ne vient ici, n'écarte du bassin
 De Baranton celui qui le profane.
 Notre chercheur a renversé dans l'eau
 Le petit mur qui protégeait la source :
 Rien, rien encore. Au milieu du ruisseau
 Reste un rocher, la dernière ressource
 Pour arriver au magique tonneau.
 Ah ! ce granit, c'est en vain que le drôle,
 Des mains, des pieds, des reins et de l'épaule,
 Veut l'ébranler ! Il n'y parviendrait pas
 En cinquante ans. Aussi, la nuit suivante,
 D'une voix brève et très-peu caressante,
 A Jeanneton qui soupire tout bas,
 Il dit : — « Partons, j'ai besoin de tes bras.
 Mon fils aîné, Loïc, peut bien nous suivre
 Également. Végéter n'est pas vivre ;

Je l'ignorais. A présent, je le crois.
 Vivons heureux, ou mourons tous les trois. »
 La résistance était fort inutile.
 — L'ambitieux n'admet pas de raison,
 Fait son malheur, désole sa maison,
 Et se dit sage, et demeure tranquille. —
 O tristes nuits ! de fatigue brisés,
 Plus d'un long mois ils reviennent ensemble
 Vers le rocher qui chancelle, qui tremble ;
 Et Guicholet gronde, jure, il lui semble
 Que les moyens ne sont pas épuisés.
 Si Jeanne pleure, il la frappe, et caresse
 De nouveaux plans. Le bloc est renversé
 Le dernier soir. Mais un cri de détresse
 Remplit le val. Ce cri qui l'a poussé ?
 Ne peignons pas l'horrible, l'effroyable. —
 De Guicholet on devine le sort :
 Le malheureux, disons mieux, le coupable,
 Sous le rocher, avait trouvé la mort.

ENVOI.

Vous dont le nom rappelle à ma mémoire
 De si beaux vers, tant de cœur et d'esprit,
 Heureux conteur, que n'avez-vous écrit
 Cette légende, ou plutôt cette histoire !
 Sous vos remparts, au bord des flots mouvants,
 Venu, sans doute, à des heures secrètes,
 Le Tentateur, de rêves décevants
 Vous a bercé comme tous les poètes.
 S'il vous parlait de fortune, d'honneurs;
 Du grand Paris, s'il vantait les prodiges,
 Il fut battu; contre de vains prestiges
 Vous n'avez pas échangé vos bonheurs.
 On vit fort bien sans bruit. La renommée
 Est périlleuse, et l'oubli dévorant
 La suit de près. Lamennais expirant
 S'éteint dans l'ombre : Un débris de ramée
 Moins dédaigné tombe et roule au torrent.

Restons, ami, restons, c'est le plus sage,
 Vous, dans les murs de votre Saint-Malo;
 Moi, solitaire, à vingt pas du Jarlo
 Qui me sourit en fuyant sous l'ombrage;
 Ni vous, ni moi, de la célébrité,
 N'aurons l'éclat, l'orgueil qui l'accompagne.
 Y perdrons-nous ? — Les vrais biens, la santé,
 La paix du cœur, le sommeil, la gaiété,
 Comme à Paris se trouvent en Bretagne.

II

LE CLOUTIER.

A M. d'Olivier,

PRÉSIDENT DE L'OEUVRE POUR L'OBSERVATION DU DIMANCHE

Le joyeux carillon ébranle le clocher;
L'habit neuf, la cornette blanche
Que dans l'armoire ouverte on est allé chercher,
S'étalent sur la place, et disent : C'est dimanche.
Au porche de l'église, autour du bénitier

Arrivent la meunière et sa fille Isabelle ,

Claude, Albin, le bourg tout entier ;

Un seul homme excepté pourtant, — dans la venelle

Écoutez ce marteau ! — Cet homme est le cloutier.

Pour lui point de repos ! Son voisin, son compère,

Le vieux Job, assis dans le chœur,

Entend le bruit des coups qu'il frappe, bruit moqueur

Qui nargue Dieu lui-même, et trouble la prière.

Le bonhomme s'émeut : — « Essayons un moyen, »

Dit-il ; et la messe finie,

Triste, le front plissé, la face rembrunie,

Il va chez l'ouvrier : — « Eh ! bonjour Adrien !

Vous me voyez chagrin, ne sachant trop que faire :

Tenez, je voudrais arrêter

Votre marteau pour consulter

La raison d'un ami, si sûre d'ordinaire.

Voici le cas : Tout près d'ici,

Un vieillard, le meilleur des pères de familles,

A, comme vous, voisin, et des fils et des filles

Qu'il chérit tendrement, et qui l'aiment aussi.

Ces enfants, dispersés dans la ville prochaine,

Mariés, établis, par un ordre formel

Doivent au foyer paternel

Se retrouver ensemble une fois la semaine.

Le père l'a voulu. Vous devinez pourquoi :

L'amour n'existe point sans la sollicitude ;

Le monde a beau changer et de sceptre et de loi,

Craindre, espérer, jouir pour d'autres que pour soi,

De la paternité demeure l'habitude.

Celui dont je vous parle, avec un soin jaloux

Rassemble donc les siens quand revient la journée

Promise à sa tendresse, et qu'il a destinée

Aux conseils, aux secours, aux bienfaits les plus doux.

Le reste de l'année est pour la vie amère,

Les travaux fatigants, les rêves traversés ;

Rien n'y vaut les moments si promptement passés

Joyeux, unis de cœur, à la table du père.

— « Fort bien ! dit le cloutier, et que peut aujourd'hui

Mon avis ? — Attendez ! la famille est nombreuse ;

De la main qu'on lui tend ouverte, généreuse,

Un des fils refuse l'appui.

— « Comment ! il refuse !... une injure

Pour payer tant d'amour ! » dit l'ouvrier surpris.

— « Oui, reprend le vieux Job ; il s'isole, au mépris
De cet ordre que seule eût dicté la nature.

Pourtant il a des fils lui-même. — En vérité ?

Et vous le connaissez ? — Dès sa première enfance.

Je voudrais l'avertir... Mais trop de zèle offense,

Et je crains ma sincérité.

Voisin, un bon conseil ! Mettez-vous à ma place ;

Que feriez-vous ? — Moi ? sans retard,

J'irais trouver ce fils, et, parlant du vieillard,

Je dirais à l'ingrat qu'il l'implore et l'embrasse.

Un père qu'on outrage ! un père dédaigné

De sa chair, de son sang, de l'enfant qui le nomme

D'un nom si rudement gagné,

Attendu si longtemps, qui fait pleurer un homme !

Oh ! Job, c'est trop cruel ! — Sans feinte, sans détours,

Ainsi, vous parleriez ? — Je serais charitable

Envers un insensé ! Qui caresse toujours

Et ne sais qu'applaudir en son lâche discours

N'est point un ami véritable.

— « Eh bien ! dit Job, il vient à vous

Le véritable ami, car vous êtes ce frère

Le dimanche à l'église appelé comme nous,

Et rebelle à l'ordre d'un père.

Vous aimez vos enfants ; s'ils devenaient ingrats,

De vos jours désolés s'ils flétrissaient le reste,

Avant de les maudire, oh ! dites-vous tout bas

Que les pleurs de vos yeux, la sueur de vos bras,

Sont moins que les trésors de la bonté céleste.

Vos fils, qui vous les a donnés ?

C'est Dieu, le créateur !.... Et ces biens qu'on envie,

La force, la santé, l'espérance, la vie ?

C'est Dieu, c'est toujours Dieu, et vous l'abandonnez !

Sans culte, sans reconnaissance,

Sans respect pour sa loi... — « Le voisin s'animait ;

Mais indiquant du doigt un enfant qui dormait :

— « Ami, dit Adrien, j'ai tout compris, silence !

A demain le travail ! Je croyais du devoir

Donner à mes enfants une sainte habitude.
 Vous m'avez éclairé : maintenant je puis voir
 Que je leur enseignais aussi, sans le savoir,
 La révolte et l'ingratitude. »

III

L'INCURABLE.

Je pourrais la nommer : les dons de la jeunesse ,
 De la beauté , de la richesse ,
 Les arts aux succès éclatants
 Ajoutaient à l'envi la plus douce promesse
 Au charme de ses dix-sept ans.
 Et tout cela mentait ! Un mal épouvantable ,

Aux accès furieux, impossible à guérir,
 Fondit sur ce printemps si pur, si délectable,
 Dans sa fleur de gaité trop prompte à se flétrir.
 La mère, sans espoir, justement alarmée,
 Malgré des sanglots étouffants,
 Bannit de sa maison sa fille bien-aimée
 Pour sauver ses autres enfants.
 Pauvre malade ! Au lieu du monde
 Ouvert à ses désirs, enchanté, radieux,
 Au lieu de la famille où tant de joie abonde,
 Plus rien devant son cœur, plus rien devant ses yeux
 Qu'une solitude profonde !
 Là seulement encor, dans les moments si courts
 Que lui laisse la maladie,
 La peinture et la mélodie
 La retrouvent fidèle, et lui portent secours.
 Parfois la sœur hospitalière
 La conduit au jardin, et, le regard au ciel,
 Promet à l'incurable un bonheur éternel
 Dans un lieu de repos, de santé, de lumière.

D'autres pourraient gémir, accuser de rigueur
 Ce ciel qui ne sourit qu'au delà d'une tombe :
 Écoutez la malade ; elle n'a dans son cœur

Que la douceur de la colombe :

— « Autrefois, dit-elle, j'aimais,

En face de l'hôtel où demeurerait ma mère,
 A voir dans la mansarde une jeune ouvrière
 Dont la lampe, je crois, ne s'éteignait jamais.

Un père infirme, une famille,
 Quatre frères au moins, une petite sœur,
 Se pressaient autour d'elle, et vivaient du labeur

D'une enfant, d'une pauvre fille.

Depuis qu'un mal affreux est venu me frapper,
 Moi qui ne veille point et vis dans l'abondance,
 Je songe à la mansarde encore, et quand je pense
 Que le Malheur de porte aurait pu se tromper,

Oh ! je bénis la Providence ! »

La Foi, l'ardente Charité

Ont de ces cris du cœur qu'aucun mot ne peut rendre.

Dieu leur offre la croix, elles savent la prendre
 En louant sa justice et surtout sa bonté.
 Allant jusqu'au sublime en son mâle courage,
 Heureux qui voit l'épreuve et la cherche pour soi !
 Je n'ai point cette force, oh ! non, dites-le-moi
 Pleurs qui brûlez mes yeux et baignez mon visage !

J'ai vu le deuil à mon foyer :

J'ai présenté le Christ aux lèvres de ma mère,
 La main qui sur mon bras aimait à s'appuyer
 S'est glacée à jamais dans une étreinte amère.
 L'incurable aurait dit peut-être : — Le Seigneur
 En frappant ici près le coup qui me déchire,
 Eût fait des orphelins sans pain, sans protecteur !

Hélas ! moi je n'ai pu le dire !

De l'épreuve accablé, sous un fardeau si grand,
 J'implore le Très-Haut, j'attends qu'il me soutienne.
 Pitié, pitié, mon Dieu, pour une âme chrétienne
 Qui ne sait que gémir encore en murmurant :
 Que votre volonté se fasse et non la mienne !

IV

LA BOTTE DE PAILLE.

Un soir, à la Roche-Maurice,
 Nid d'aigle ou de vautour grandement redouté,
 Arrivés sous la neige et dans l'obscurité,
 Deux pauvres pèlerins, revenant de Galice,
 Demandaient l'hospitalité.
 Ils en avaient besoin : des lambeaux de chaussure

Génaient sans les couvrir leurs pieds endoloris ;
 Et du givre glacé la cruelle morsure
 Ensanglantait leurs mains, leurs visages meurtris.

— « Hélas ! » disait la Châtelaine

Aux pieux voyageurs, « je voudrais vous loger,
 Devant un feu brillant vous servir à manger,
 Écouter vos récits tout en filant ma laine.

Je le voudrais !... le Comte, mon époux,
 Qui commande au château hait la robe de bure ;

Un bourdon le met en courroux,
 Il vous outragerait. Tenez, reposez-vous

Sous le toit de cette mesure.

Je redoute le Comte..... Adieu, priez pour moi,

Pour lui surtout qui n'est pas charitable !
 Votre maître et le mien me juge : il sait pourquoi
 Je n'offre à des chrétiens que l'abri d'une étable. » —
 La dame après ces mots revint près du foyer

Le cœur triste, silencieuse,
 Et l'époux : — « Azénor, vous êtes soucieuse,
 Et j'ai vu dans vos yeux une larme briller.

Qu'avez-vous ? — Je n'ai rien. — Allons point de mystère,

Au lieu d'éviter mes regards,
 Parlez sans crainte. — Eh bien ! je pense à deux vieillards
 Qui sont là dans l'étable étendus sur la terre.

Nous voici devant un bon feu :
 Ces malheureux ont froid ; et, près de la muraille
 Si l'on jetait pour eux une botte de paille,
 Ils se réchaufferaient, et dormiraient un peu.

— « Une botte de paille ! eh ! mon Dieu, je la donne ! »
 Dit le Comte attendri pour la première fois,

Et trouvant lui-même à sa voix
 Un accent de pitié qui le trouble et l'étonne.
 Or, dans la même salle, en longs habits de deuil,

Un an plus tard, au jour anniversaire
 Du soir où sa requête eut un si bon accueil,
 Azénor disait son rosaire.

Veuve, à son époux regretté
 Et dont les longs écarts la remplissaient de crainte,
 Elle adressait encore une larme, une plainte,
 Tribut de sa fidélité.

Perdre un être chéri, dans la fosse cruelle
 Avec lui déposer son terrestre bonheur,
 N'est point la pire épreuve; il faut une douleur
 Qui redoute là-haut une absence éternelle,
 Pour comprendre la mort dans toute son horreur !
 La pieuse Azénor endurait ce supplice
 Depuis trois mois entiers, et, ce soir, en priant,
 Elle avait demandé quelque signe propice
 Qui rassurât son cœur malade, défaillant.

L'Angelus tintait au village :

La dame vit alors (la légende le dit)
 A la porte du ciel, sur un sombre nuage,
 L'âme de son époux et l'archange maudit.
 Terrible, et dans sa main tenant une balance,
 L'ange de la Justice est assis devant eux
 Et pèse lentement, à regret, en silence,
 Quelques rares vertus et des vices nombreux.
 Satan va triompher, la différence est forte :
 Le pécheur est jugé, le pécheur est banni !
 Non ! saint Jacques paraît, la paille qu'il apporte

Et qu'il jette au plateau si haut, si peu garni,
 Ébranle ce bassin qui s'abaisse et l'emporte.
 L'âme échappe au Démon, un chœur mélodieux
 Célèbre le pardon que le Seigneur accorde :
 « Heureux, chante le ciel, oh ! quatre fois heureux
 « Les cœurs compatissants, miséricordieux,
 « Car il leur sera fait aussi miséricorde ! »

LES VASES ROMAINS.

C'était un gai repas : la cordialité
Bien mieux que l'étiquette avait marqué les places ;
Là présidaient la joie et la simplicité ,
L'une, fille de la santé ,
L'autre, la première des Grâces.
Le couvert était mis sur l'herbe , au coin d'un bois

Où les geais, les pinsons, les fauvettes, les grives,
 Excités par les ris, les chants, le bruit des voix,
 Luttaient de bonne humeur avec tous les convives.
 Au nombre de ceux-ci se trouvait un savant,
 Chercheur d'antiquités, heureux dans maint voyage,
 Gourmet d'ailleurs, et bon vivant,

Qui regrettait tout haut l'absence du laitage.
 On voyait une ferme au penchant du coteau :
 — « Courez-y, dit quelqu'un ; à vous la découverte
 D'Io l'Égyptienne ! étable, vieux château,
 Camp romain, tumulus, cromlec'h, grotte déserte,
 C'est pour vous lièvre au gîte, ou bien fève au gateau ! »

On applaudit, et l'Antiquaire,
 Secrètement flatté qu'au milieu d'un festin
 On songe à ses travaux, à son riche butin,
 Dit qu'Io n'est pas loin, et qu'il ira la traire.
 Qu'on attende un instant, il ne veut que cela.
 Il part, d'un pas rapide il foule la bruyère ;
 La chaumière était proche, il entre, et le voilà
 Exposant sa demande à la brune fermière.

Jeannette sur la table avait ce qu'il fallait :
 Mais, parcourant des yeux le ménage rustique,
 Tandis qu'on lave un pot, qu'on y verse du lait,
 Le savant aperçoit une urne, un vase antique.

Il approche ; son œil troublé
 S'obscurcit un moment ; sa main devient tremblante :
 Ce trésor qu'il poursuit, tant de fois appelé,
 Si la femme y tenait ! O pensée accablante !
 Oui, le vase romain a la place d'honneur ;
 L'aïeul l'aura donné, sans même le connaître,
 Comme un objet de prix, un talisman peut-être,
 Qui promet à la ferme abondance et bonheur !
 Il faut s'en assurer : — « Cette jatte fêlée,

Hors de service, sans emploi,
 A la couleur jaunâtre, à la panse renflée,
 Dépare ce buffet, voyons, vendez-la moi.

— « Cette jatte ? ce pot de terre,
 Ce vieux pot ? et qu'en ferez-vous ?
 — « Rien de bon, j'en ai peur ; non, rien de bon, ma chère ;
 Cependant sa valeur ? — Bah ! dit-elle, cinq sous ! »

Cinq sous!... Qui n'a dans sa mémoire
Un semblable marché de tableaux, de bouquins,
De médailles, de parchemins,
Ne sait rien du plaisir, ne sait rien de la gloire!

Notre savant ne marche plus,
Il vole avec son urne; à vingt pas de la porte,
Presqu'aussi curieux que celui qu'il emporte,
Un autre vase est là jeté sur le talus.

A l'enfant chargé de la crème,
L'Antiquaire enhardi demande sans façon
Les anses, le goulot, jusqu'au dernier tesson
De l'amphore tombée, hélas! la veille même,

De la main du petit garçon.
Les autres maintenant peuvent manger et boire,
Le savant s'y refuse; il songe en ce moment
A ses vases chéris dont il fera l'histoire

Au journal du département.
La découverte est neuve, utile, intéressante,
Et prouve que César occupa ce pays.

Une heure, une heure ravissante

Se passe à disserter, et les pauvres amis
Voudraient pour cent écus la poterie absente.
Le fils de la fermière à leur aide arrivant :

— « Monsieur, ma mère vous engage
Si vous aimez ces pots, à visiter Stévan
Le potier qui les fait, à droite du village. » —
Et l'enfant disait vrai! De son rire joyeux
Le cercle tout entier salua l'Antiquaire
Qui, lui, baissa la tête, et, détournant les yeux,
Brisa du pied l'amphore et l'urne funéraire.

Berceuse de l'enfant, du jeune homme, et, plus tard,

De l'homme mûr et du vieillard,

Illusion, enchanteresse

Qui nous séduis si vite et nous quittes si tard,
A combien de hochets par toi l'on s'intéresse!

Tant que ton prisme éblouissant

Ne colore à nos yeux que d'innocents mensonges,
C'est la pitié du ciel qui te laisse en passant
Offrir à nos chagrins tes joujoux et tes songes!

Le réel est si triste ! Au cœur désabusé

Toute force est bientôt ravie :

Oh ! trompe nous toujours ! — La plus heureuse vie

Est bien moins un bonheur qu'un malheur amusé.

VI

LA PRISE DE TABAC.

— « Oh ! vite ! vite ! mon bagage ,

Ma canne, mon chapeau ! » s'écriait un matin

Un bourgeois de Romorantin

Tout prêt à se mettre en voyage.

« Femme, vous n'en finissez pas

Avec les doubles nœuds, les cordes, la serrure !

A quoi me serviront ficelles, cadenas,
 Si, grâce à vos lenteurs, je manque la voiture ?
 J'entends claquer le fouet : nous causerons plus tard :
 Dieu ! C'est la diligence ! elle approche ! elle passe ! » —
 Et notre homme en deux sauts s'élance sur la place,
 Atteint le véhicule, et part.

Son castor oublié reste aux mains de Simonne :
 — « Il aura froid, dit-elle ; et c'est bien mérité.

Le bourru ! Comme il a quitté
 Sans remords et l'œil sec une épouse si bonne !
 La foudre est moins rapide ! Il s'éloigne, et pourquoi ?
 A Rochefort Monsieur sait qu'on lance un navire ;
 Et le voilà content ! Il a trouvé l'emploi
 Des écus qu'il cachait dans une tirelire.

Bel usage pour tant d'argent !
 L'homme a d'horribles goûts. » — Ainsi la pauvre femme

Gémissait ; — et loin de Madame
 Monsieur se consolait sans peine en voyageant.
 Voir un vaisseau tout neuf délivré de l'accore,
 Glisser de son berceau, s'emparer de la mer,

C'était son rêve le plus cher

Depuis vingt ans et mieux encore.

Déjà dans la voiture il suait de désir ;
 Ce fut bien autre chose arrivé dans la ville
 Quand il put, sur le port, épier à loisir
 Le premier mouvement du géant immobile.
 Ce mouvement, croit-il, doit être magistral,
 Digne, imposant, semblable à sa première entrée
 Dans les honneurs, la gloire ; à sa marche assurée
 Vers le fauteuil municipal.

L'image plaisait fort au fils de la Sologne.
 Du reste, le voici cet instant désiré :
 Place au Préfet, au Maire, à l'Adjoint décoré !
 Et vous tous, charpentiers, allons, à la besogne !
 La foule est attentive, et notre voyageur /

Joint les mains, avance la tête,
 Quand un vieil officier, d'un air de bonne humeur :

— « Du tabac, Monsieur ! du meilleur !

Un peu de macouba n'ôte rien à la fête. » —
 Tabac cent fois maudit ! l'autre accepte joyeux,

Cite sur le sujet et Corneille et Molière...

Il avance deux doigts : une brise légère

Souffle, lui jette dans les yeux

Plus qu'il ne demandait, toute la tabatière.

Un cri part aussitôt, bruyant, bien haut jeté ;

On entend un bruit rauque, un clapotis de lames,

Un vivat trois fois répété :

Jouez, musiciens ! Applaudissez, Mesdames ! —

Un seul n'avait rien vu, rien compris ; celui-là

Ne voulait raconter son mécompte à personne.

Pourtant, à son retour, il le dit à Simonne ;

Et tout Romorantin le jour même en parla.

Pour manquer à jamais le but qu'on se propose,

Le bien que l'on poursuit et que l'on croit saisir,

Que faut-il ? Un fétu. — La peine et le plaisir

Tiennent toujours à peu de chose.

VII

LES TROIS POMMIERS.

— « Le sort de nos enfants est triste, malheureux, »

Disait à son époux une mère trop tendre :

« Vous demandez beaucoup ; vous ne savez attendre

Un autre âge moins faible, et qui viendra pour eux !

A douze ans, mon ami, la paresse a des charmes,

Et c'est permis alors, on a tant d'avenir !

Plus tard, je comprendrais des rigueurs, des alarmes ;

A présent je sanglote en vous voyant punir :

Amour de mère est plein de larmes.

Tenez, arrangeons-nous ; laissons à ce défaut
Qui vous déplaît si fort, qui vient de moi peut-être,
Une trêve d'un an ! C'est tout ce qu'il me faut ;
Ensuite, vous verrez... enfin, vous serez maître
De gronder, de punir. » — On était au verger
Où les enfants couraient, jouaient sur l'herbe fraîche ;
Le père sans répondre, et feignant de ranger
Quelques pommiers épars, alla prendre une bêche.

— « Mon fils, dit-il, déracinez

Ce petit arbre. — Oui, mon père. » —

C'est fait dans un instant : — « Bon ! maintenant venez
A cet autre plus gros... C'est bien ! vous le tenez
Après beaucoup d'efforts, aidé par votre frère.
Ce troisième pommier que j'ai laissé là-bas
Grandir un an de plus, d'un si riche feuillage,
Pourrez-vous l'arracher ? » — Et les enfants en nage
Creusaient, creusaient toujours, l'arbre ne bougeait pas.

Le père souriait ; à sa femme chérie

Il jetait un regard, certain d'être entendu :

— « Oh ! n'attends pas un jour ! dit-elle, je t'en prie !

Les trois pommiers m'ont répondu. »

VIII

LA MORT DE BÈDE.

Savant illustre, sans rivaux
Chez ses contemporains d'Irlande et d'Angleterre,
Bède le Vénérable, épuisé de travaux,
Se mourait à Yarow, au fond d'un monastère.
Auprès du saint vieillard couché sur le pavé,
Cuthbert nous le raconte, un moine, lui peut-être,

Écrivait en pleurant les paroles du maître

Qui lui dictait un livre encore inachevé !

— « Est-ce tout ? » demandait le sage

La voix éteinte par instant.

— « Non, il manque un chapitre, ô mon père ! et pourtant

Vous ne pouvez songer à parler davantage.

— « Je le puis ; prends ta plume, et surtout hâte-toi.

C'est fait. Maintenant qu'on rassemble

Dans ma cellule, autour de moi,

Tant d'amis !... Que de fois nous priâmes ensemble ! » —

Et comme le mourant adressait ses adieux

A tous ses compagnons, le disciple fidèle

Dont Cuthbert a parlé, plus calme, lisant mieux,

Vit une lacune nouvelle,

Et la fit reconnaître au saint religieux.

— « Un verset oublié ?... J'ai peu de temps à vivre.

Vite, vite, la plume ! — » Et presque inanimé,

Il dicta. « Tout est consommé ! »

Dit le moine en fermant le livre.

— « Oui, tout est consommé ! reprit l'agonisant :

La mort peut arriver sans crainte de surprise.

Tes deux mains, mon enfant, tourne-moi vers l'église !

Ton maître bien-aimé se repose à présent. »

Au bon emploi du temps heureux qui s'habitue,

Et ne peut comprendre comment

Tel que vous connaissez répète follement :

— Le temps ! Eh ! je le passe, ou plutôt je le tue !

Le passer, le tuer, dit-il,

Le triste paresseux ! — Il ignore, il oublie

Que ce temps gaspillé n'est autre que le fil

Qui nous sert à tisser la vie.

Les écheveaux perdus nous seront demandés :

A l'œuvre donc ! Avant que Dieu ne les réclame,

Travaillons sans relâche à fixer dans la trame

Autant de jours féconds que de jours accordés.

IX

LA PRIÈRE DE JEANNE.

Il m'en souvient toujours ; c'était à la moisson,
A deux pas de la maisonnette
Posée au coin d'un champ comme un nid d'alouette,
D'où s'envolait ma rustique chanson.
Les fléaux des batteurs résonnaient en cadence,
Bruit chéri de la ferme, et préféré cent fois,

Bon Mathurin, à ton hautbois

Menant les vieux même à la danse.

Le chien au coin de l'aire, oubliant les troupeaux,

Folâtrait dans la paille éblouissante et chaude,

Tandis que sur la grange un essaim de moineaux

Guettait l'instant de la maraude.

Les hommes, les oiseaux, tout paraissait joyeux

Devant ces beaux épis aux tiges vigoureuses;

Mais la gaieté surtout rayonnait dans les yeux

De la bru du cordier, travaillant de son mieux

Au premier rang des moissonneuses.

Bientôt sous les pommiers on servit le repas.

Jeanne riait toujours. Pourquoi tant d'allégresse,

Jeanne? la sueur de vos bras

D'un autre augmente la richesse,

Et de la pauvreté ne vous préserve pas.

Votre époux est aveugle; un brin d'herbe qui pousse

Est plus que vos enfants assuré de soutien.

Serait-ce une chose si douce

De n'avoir à compter sur rien? —

Ainsi je plaignais cette femme

Qui ne m'entendait pas, bien qu'au même moment

Interrogée ailleurs, elle montrât comment

La sérénité de son âme

Ne manquait jamais d'aliment.

— « Mes amis, disait-elle, il faut que je l'avoue,

J'avais peur autrefois; on souffre en commençant;

Et l'aîné des petits a trouvé sur ma joue

Plus d'une larme en m'embrassant.

Si je priais tout bas, ma faiblesse était grande;

Je voulais en ce monde un facile chemin,

Avec le pain du jour celui du lendemain

Dont Jésus au *Pater* écarte la demande.

Dieu n'exauçait point mes désirs;

Je ne l'invoquai plus : ce fut comme un orage

Qui dessécha mon cœur. La dernière à l'ouvrage

On me vit arriver; mes plaintes, mes soupirs

Allanguissaient mes bras en brisant mon courage.

Je mourais... De la source isolez un ruisseau,

Il va bientôt tarir : ma vie ingrate, folle,

Rebelle à la prière, à la foi du berceau,

Était ce ruisseau qu'on isole.

Le ciel vint à mon aide. Il arriva qu'un soir

Revenant au logis, malade, désolée,

Au milieu du chemin j'eus besoin de m'asseoir

Au pied d'une croix mutilée.

Ce calvaire outragé réveilla ma ferveur :

Comment, disait la voix sortant de ces ruines,

Comment sans honte, sans rougeur

Demander une vie exempte de malheur

A Jésus couronné d'épines !...

Le reproche était juste ; un instant, à genoux

J'accusai ma faiblesse, et de larmes baignée,

Sans plus songer aux biens dont le monde est jaloux :

« — Donnez-moi, m'écriai-je, une âme résignée ! —

Le Seigneur m'entendit cette fois ; sa pitié

Au don que j'implorais ajouta l'espérance ;

Et la santé revint, et, depuis, la souffrance

Pour nous s'allégera de moitié.

J'ai la paix, j'ai l'espoir ; maintenant, peu m'importe

Que le fardeau soit lourd et le chemin mauvais !

Le bon Dieu me dit : Va ! J'obéis, et je vais

Sûre de son appui, si la charge est trop forte.

Mon secret le voilà, mes amis ; la gaîté

Vient surtout d'une âme soumise. » —

Cœurs droits, de bonne volonté,

En attendant le ciel, — les anges l'ont chanté —

Sur la terre, à jamais, la paix vous est promise.

X

LA LANTERNE MAGIQUE.

A ma sœur Élixa V.

Non, non, je ne l'ai pas rêvé !
L'orgue de Barbarie, aigre, mélancolique,
Gémit sous la fenêtre ; un cri s'est élevé,
Écho de mon jeune âge un moment retrouvé :
— « Lanterne, lanterne magique ! »
Cet homme que j'entends, oh ! bien souvent, le soir,

Il contrista mon cœur en flattant mon oreille.

Le premier il m'a fait savoir

Tout ce que vaut l'argent, sans quoi l'on ne peut voir

La lanterne magique, étonnante merveille.

Près d'un feu bien petit pour le froid de l'hiver

Et le rude labeur d'une veille obstinée,

En ce temps-là, ma mère avec ma sœur aînée

Gagnait, à la lueur d'une lampe de fer,

A force de travail le pain de la journée.

Mon autre sœur, enfant aussi,

Partageait tour à tour mes jeux et leur ouvrage ;

Et quand l'orgue passait ainsi,

Ses yeux cherchaient les miens et disaient : — C'est dommage !

Le théâtre ambulant serait si bien ici ! —

Je le pensais moi-même, et, sans oser le dire :

J'écoutais s'éloigner la musique et la voix.

De ce que je perdais on avait su m'instruire.

Les canards, le passant, les ouvriers narquois,

Et le cadran solaire, et *Tire-lire-lire*,

Ce refrain des maçons répété tant de fois.

Je demeurais pensif, du moins un gros quart d'heure.

Comment m'affliger plus longtemps

Quand ma mère était là, ma mère que je pleure,

Et dont l'âme sereine égayait mes sept ans ?

O mon enfance ! ô Brest ! ô la ruine antique

Du vieil hôtel où je suis né,

Et qui des grands seigneurs alors abandonné,

Accueillait l'atelier, tolérait la boutique !

O les longs corridors ! ô le vaste perron

Où courait le rat d'Inde, où caquetait la poule !

O la fenêtre avare où croissaient le cresson,

Et le persil et la ciboule

Préférés à l'œillet, au myrte, au liseron !

O les voisins, la vieille et sa coiffure étrange,

Ses contes de lutins, le cercle épouvanté

Entourant ses fuseaux ! — Mais quoi ! la scène change,

L'hôtel est démoli, le perron déserté.

Maintenant plus de jeux ! la pièce curieuse

Que tu vantes si haut, musicien errant,

Commence pour nous tous autrement sérieuse,

Et sur un théâtre plus grand.

Ton voyageur, c'est nous ! Le jeune homme s'avance,
Confiant comme lui, gai, ne supposant pas
Qu'un obstacle imprévu puisse arrêter ses pas

Si légers, si pleins d'assurance.

Et voici la rivière : il faut la traverser

Pour arriver au but : « — De grâce, une nacelle !

— Il n'en est point. — Un gué ? — Chansons ! — L'eau serait-elle

Profonde ? — Les canards savent bien la passer ? » —

Et *Tire-lire-lire!* Et cela c'est la vie

Avec ses ponts rompus, ses perfides chemins,

Ses quolibets cruels, ses rires inhumains

Prodigués sans pudeur au passant qui supplie.

Ces enfants, mes premiers amis,

De notre nid commun partis pleins de courage,

Combien peu dans le monde ont trouvé le passage

Qu'ils rêvaient si facile, et qui semblait promis

A tous au début du voyage !

Où sont-ils ? Je les cherche. Ah ! de tant de bons cœurs,

Anges de mon berceau que l'orgue me rappelle,

Un seul est demeuré fidèle

A mon foyer, à mes malheurs !

Les autres, la mort ou l'absence

Loin de nous les a dispersés :

Cesse de les nommer, musicien, silence !

Si tu voyais mon deuil, il te dirait assez

Ce que coûtent de pleurs les souvenirs d'enfance !

XI

LA COMTESSE ET LA MEUNIÈRE.

— « Qu'elle est heureuse la comtesse ! »
S'écriait la meunière un soir qu'au bord de l'eau
L'héritier du moulin et celui du château
Jouaient, luttaien ensemble et de force et d'adresse.

« Qu'elle est heureuse ! les honneurs
« Attendent son enfant ; pour elle point d'alarmes :

« D'une mère elle a les bonheurs
 « Sans jamais en avoir les soucis et les larmes !
 « De l'or, des succès, des plaisirs,
 « Voilà de beaux présents!.... Mes mains en seraient pleines
 « Si j'étais la comtesse. Inutiles désirs !
 « Mon fils n'aura de moi que fatigues et peines :
 « Triste lot ! » — Le bruit du claquet
 N'était pas si bruyant, que la voix de Perrine
 Au maître du logis qui sa meule piquait
 N'arrivât dolente, chagriné.
 — « Comment, dit le meunier, tu plains notre garçon ?
 « L'avenir te fait peur ? tu rêves la fortune ?
 « Ne sais-tu pas qu'il en est une
 « Ici, dans ce tic tac propice à ma chanson ?
 « Le travail est un héritage
 « Précieux à léguer, plus précieux que l'or,
 « Que huit siècles d'aïeux honorés d'âge en âge.
 « Noblesse oblige, oui, cela se voit encor ;
 « Nécessité pourtant oblige davantage.
 « L'homme est faible, indolent... Attends pour envier

« L'éclat d'un nom et la richesse,
 « Qu'après les jours d'enfance arrive la jeunesse
 « De ton fils et du chevalier. » —
 La meunière promet patience et courage ;
 L'ouvrier reprit son refrain,
 Le claquet son tic tac, la meule son ouvrage,
 Écrasant et broyant le grain.
 Cela dura longtemps ; puis, la vingtième année
 S'achevant pour le fils, la chanson s'arrêta :
 Un numéro fatal... la mère sanglota,
 Gémit, et de nouveau maudit sa destinée.
 Pauvre conscrit ! tristes parents !
 Elle a sonné pour eux cette heure douloureuse
 Des adieux, des baisers navrants.
 Et dire qu'un peu d'or ! — « Oh ! les riches, les grands,
 Ils rachètent leurs fils ! la comtesse est heureuse !
 — « Peut-être, » disait le mari,
 Avec un long soupir. « Prends-y garde ma femme !
 L'envie est la rouille de l'âme ;
 Et tel qu'on croit joyeux est souvent bien marri. »

Il parlait sagement sans trop se faire entendre ;
 Le conscrit s'éloignait les yeux noyés de pleurs ;
 Et le père, et la mère, et les petites sœurs,
 Dans sept ans, au retour, promettaient de l'attendre
 Sous le grand marronnier dont il aimait les fleurs.

Dans sept ans ! C'est toute une vie
 Au moment du départ ! et pourtant, avancez,
 Voyez-vous accourir cette mère ravie,
 Ce père souriant ? Les sept ans sont passés.
 Voici le marronnier. Debout à sa fenêtre
 Qu'ombragent les rameaux de l'arbre du chemin,
 La comtesse, pensive et le front dans sa main,
 Cherche aussi du regard celui qui va paraître.
 Un cri joyeux l'annonce, il s'élance : — « C'est moi,
 « Votre fils, votre frère ! Oh ! j'ai pris de la peine !

« Mais la récompense est certaine,

« Et ce papier signé du Roi

« Est mon brevet de capitaine.

« Je serai général. Je donne à Louison,

« A Fanchette une dot ; à mon père, à ma mère

« Une vieillesse aisée, une arrière-saison

« Plus que le printemps même et fleurie et prospère. »

La dame écoutait ce discours

Interrompu vingt fois et mêlé de caresses :

C'étaient là des succès, c'étaient là des promesses

Qu'avec un saint orgueil on accueille toujours.

Son fils n'en avait pas pour elle !

Il sommeillait sa vie au galop d'un cheval,

Au bal, au lansquenet, à la pièce nouvelle,

Fier d'un beau nom porté si mal.

Le père menaçait, la mère désolée

Conjurait, suppliait ; l'ingrat répondait : — « Non ;

« Aux autres les efforts, aux autres la mêlée !

« Ce que j'ai me suffit. Le rien-faire est si bon ! »

Ainsi passaient les jours, les mois, l'année entière ;

Et celle dont Perrette enviait le blason

Et surtout les écus ouvrant toute carrière,

Murmurait elle-même avec plus de raison :

— « Qu'elle est heureuse la meunière ! »

XII

LE PRÉSENT DE NOËL.

A MM. E. et A. de M.

I

— « Noël ! un enfant nous est né !

Chantait la mendiante arrêtée à la porte :

« Le Sauveur attendu nous est enfin donné ;

« Les clefs du Paradis, sa main nous les apporte.

« Noël ! joie à tous les bons cœurs,
 « Joie à tous les chrétiens, cette nuit de décembre !
 « Noël ! — » Une autre voix s'éleva dans la chambre :
 — « Femme, chantez plus bas ! femme, chantez ailleurs ! »

Et la porte entr'ouverte : « Éloignez-vous, de grâce !
 Reprit la voix ; partez, ne dites pas ainsi :
 Joie à cette maison ! Hélas ! ce qui se passe
 Entre ces quatre murs, vous le voyez d'ici. » —

La chanteuse avança la tête,
 De la chambre attristée interrogea le deuil ;
 Puis referma la porte, et resta sur le seuil,
 Oubliant à la fois le cantique et la fête.

II

Les yeux déjà fermés et prêts pour le tombeau,
 Pâle, flétri par la souffrance,

Un homme allait mourir, et pour sa délivrance
 Brillait ce lugubre flambeau
 Que n'alluma jamais la main de l'espérance.

Quatre enfants pleuraient à genoux,
 Groupés autour du lit où se penchait leur mère
 Qui, pleurant elle-même, exhortait son époux,
 Et détachait pour lui la croix de son rosaire.

Là souriaient naguère et travail et gaité ;
 La scie et le rabot suffisaient à la vie.

Le père a perdu la santé,
 Et, depuis sept mois alité,
 Il meurt de désespoir plus que de maladie.

D'abord la famille a caché
 Ses besoins, ses efforts, sa détresse profonde :
 On ne la cherchait point ; un jour elle a cherché,
 Et ses aveux n'ont point touché
 Quelques riches voisins qu'elle appelle le monde.

Le monde ! Eh ! mon Dieu ! c'est le sien ! —
 Un dur propriétaire, un fournisseur avare,
 Alors ont accusé Lazare,
 Et chacun d'eux, la veille, a réclamé son bien.

La haine, ce poison de l'âme
 Épuisait le malade ; au moment de finir
 Il maudissait encore, et ne pouvait unir
 Un seul mot de pardon aux sanglots de sa femme.

— « Non, Marie, oh ! non, laisse-moi ! »
 Disait le moribond d'une voix affaiblie :
 « Le prêtre me condamne aussi, tu sais pourquoi ;
 Le cruel, il veut que j'oublie
 Ce qu'ont fait les méchants à nos enfants, à toi ! »

Et l'homme avec effort soulevant sa paupière :
 « Nous devons cent écus ; les créanciers viendront,
 Et ces meubles chéris qui te rendaient si fière,

De tes ressources la dernière,
 Demain, ils l'ont juré, demain ils les vendront.

« Puis, tu seras chassée et sans pain, et personne
 De ceux-là que je hais, qui me laissent mourir,
 N'aidera ma famille ! — Et l'on me dit : Pardonne !
 Non, non, point de pardon ! Vous allez trop souffrir ! »

La femme répondait : — « Va, rappelle le prêtre ;
 La loi qu'il nous enseigne est notre unique appui.
 Jésus a pardonné, Jésus, le divin Maître,
 Et sa Mère était là, sous la Croix, devant lui !... »

« Si Dieu t'enlève à nous, famille solitaire,
 Errante, rebutée, ami, ce qu'il nous faut
 C'est ta sollicitude encore et ta prière :

Tu ne peux oublier là-haut
 Ceux que ton pauvre cœur aima tant sur la terre.

« Tu veilleras sur nous; tu nous dirigeras

Un peu de temps, bien peu sans doute.

Bénissons le malheur, s'il abrège la route

Qui nous mène à la tombe, et de là dans tes bras!

« Si tu meurs en chrétien, si la joie éternelle

M'est promise avec toi dans la paix du Seigneur,

Que pourront les méchants? Ta famille fidèle

Aura, pour supporter chaque épreuve nouvelle,

Un courage, un espoir plus grand que son malheur.»

Et Marie arrosait de ses larmes brûlantes

Le front pâle de l'ouvrier

Qui prit la croix de cuivre entre ses mains tremblantes,

Et, sans répondre encore, essaya de prier.

III

Près de la mendiante assise

Toujours devant la porte, un passant s'arrêtait;

Ce passant était beau, jeune, riche, il sortait

Des mystères sacrés célébrés à l'église.

En songeant à l'étable, aux présents des pasteurs,

Il se disait tout bas : — « Dans cette nuit heureuse,

Que donner à Jésus, dont la main généreuse,

A mon berceau doré prodigua les faveurs? »

Et comme il creusait sa pensée,

Il vit la mendiante et l'entendit gémir :

— « Pauvre femme, dit-il, va-t-elle s'endormir

Ici, sur la pierre glacée?

« Vous n'avez pas d'abri? — Comme Jésus Enfant,

J'ai, dans l'autre quartier, sous le toit d'une crèche,

Entre le bœuf et l'âne, un peu de paille fraîche

Qui me couvre la nuit et du froid me défend.

« Ce n'est pas sur moi que je pleure,

Je suis seule à souffrir. Là, dans cette maison,

Un père, un malheureux touche à sa dernière heure...
 Quatre enfants ! une femme ! un horrible abandon !
 Entrez, ô bon jeune homme ! empêchez qu'il ne meure !

Et l'aumône abondante, et la sainte amitié
 Entrèrent à la fois dans la chambre bénie ;
 Et Celui qui jamais ne console à moitié,
 Sous une larme de pitié
 Éteignit pour longtemps le cierge d'agonie.

Le riche avait trouvé son présent de Noël,
 Du pain pour les enfants, du travail à la femme,
 A l'ouvrier des soins, l'espoir, la paix de l'âme,
 Et, plus que tout cela, cet accent fraternel
 Que le frère indigent de ses frères réclame.

IV

ENVOI.

Ce bonheur d'être utile, oh ! vous le connaissez,
 Amis, frères heureux, dont la forte jeunesse
 Ne comprend les loisirs, l'étude, la richesse,
 Qu'au profit des plus délaissés !

Prévenir des écarts, apaiser des colères,
 Consoler des malheurs, secourir des besoins,
 C'est un noble mandat ! Vos paroles, vos soins
 Suivent l'injure aussi, comme font les prières.

Courage, poursuivez ! Les solides honneurs
 Descendent de Dieu même, et ceux-là sont les vôtres.

De nos devoirs, de nos bonheurs
 Le plus doux est celui qui rapproche les cœurs ;
 Toute la vie est là : s'aimer les uns les autres.

NOTES



L'ENFANT ENDORMI.

Page 17.

La première idée de cette parabole appartient à un écrivain Anglais. Trois ou quatre autres pièces du recueil sont imitées d'auteurs Anglais ou Allemands.

Page 21.

Une gueule pareille
A celle qui, jadis, engloutit Fabila.

Fabila ou Favila, roi Goth, fut dévoré par un ours en chassant dans les montagnes. Une vieille romance espagnole raconte sa fin tragique.

VISION D'UN SOLITAIRE.

Page 51.

Une fois, une seule même
As-tu pleuré ta chute et demandé pardon?

Voici comment l'illustre comte de Maistre raconte la

même histoire dans une lettre adressée en 1814 au comte Jean Potocky :

« Un saint dont le nom m'échappe eut une vision pendant laquelle il vit Satan debout devant le trône de Dieu, et ayant prêté l'oreille, il entendit l'esprit malin qui disait : — Pourquoi m'as-tu damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois, tandis que tu sauves des milliers d'hommes qui t'ont offensé tant de fois ? — Dieu lui répondit : — M'as-tu demandé pardon une fois ? »

Est-il nécessaire d'ajouter ici que l'auteur des *Légendes et Paraboles* proteste d'avance contre toute fausse interprétation de cette belle réponse attribuée à Dieu ? La possibilité du pardon accordé à l'archange rebelle, s'il se fût humilié, ne peut s'entendre qu'au moment de la chute de Satan, et avant l'irrévocable sentence prononcée contre lui.

LE MARIN DE CARHAIX.

Page 85.

La triste scène que j'ai essayé de peindre dans le *Marin de Carhaix*, et dont j'ai été le témoin, se passait à Morlaix, en 1854, à l'époque où le choléra désolait cette ville. Je n'ai pu savoir si le malade était revenu à la santé. Seulement, un voiturier parti de Rostrenen le même jour et venant à Morlaix a dit avoir rencontré la petite charrette du montagnard en traversant Carhaix. Le jeune homme vivait encore ; il avait pu voir le clocher de Saint-Tromeur, et les débris de la croix des apôtres qui ornait autrefois le cimetière de sa ville natale.

Je saisis cette occasion pour répéter qu'il y a très-peu de fictions dans ce livre. La *Veuve de Roc-Nivélen*, les *Brebis de Berven*, le *Dolmen de Kerguntuy*, la *Fontaine de Baranton*, sont des souvenirs de voyage. Le *Cheval du Curé*, la *Fille du Quincaillier*, les *Vases Romains*, *Martha*, l'*Incurable*, la *Prière de Jeanne* n'ont pas moins de réalité que ces souvenirs. Le genre de quelques-unes de ces pièces exigeait, pourtant, certaines modifications, pour déguiser, là où l'on aurait pu les reconnaître, les personnages mis en scène.

BURNS ET LA SOURIS.

Page 117.

Les vers adressés à la souris sont imités de Burns lui-même. Ce poète, dont la vie éprouvée ne fut pas sans quelque reproche, cultivait un petit coin de terre, et remplissait les modestes fonctions de jaugeur. Il mourut dans le plus grand dénûment, laissant après lui une famille nombreuse. On trouve dans les vers de Burns, avec de l'alliage, de grandes et religieuses pensées. Ses deux prières en vue de la mort, sont fort belles, et je n'ai jamais pu lire sans attendrissement cette autre élévation vers Dieu que j'emprunte à la traduction de M. Vailly :

« O toi, Être Puissant ! savoir qui tu es dépasse mon intelligence ; mais ce dont je suis sûr, c'est que tes œuvres ici-bas te sont toutes connues.

« Ta créature ici se tient devant toi, toute malheureuse et souffrante ; pourtant, certes, ces maux qui déchirent mon âme obéissent à ton ordre suprême.

« Certes, toi, Tout-Puissant, tu ne peux pas agir par
« cruauté ni courroux ! Oh ! exempte de larmes mes yeux
« fatigués, ou ferme-les fortement dans la mort !

« Mais si je dois être affligé pour répondre à quelque
« sage dessein, alors fortifie mon âme de fermes résolu-
« tions, afin qu'elle souffre sans murmure. »

L'ENFANT ET LA FÉE.

Page 156.

Ah ! disait-il, si de la fée Urgande-
La-Déconnue Eusèbe découvrait...

Urgande-la-Déconnue joue un grand rôle dans les contes
de chevalerie, et tout particulièrement dans le roman
d'*Amadis de Gaule*.

LES DEUX FRÈRES.

Page 165.

Ce récit est historique comme *Robert Bruce, Ducis, Henri IV et ses ministres, Saint Jean l'Aumônier, Deux soldats du prince d'Orange, la Mort de Bède, etc.*

LES COUTEAUX DE BABYLAS.

Page 197.

Ce fabliau, imité d'un auteur breton du seizième siècle, et où des couteaux parlent et agissent, sort du cadre que je me suis tracé dans ce recueil. *Les couteaux de Babylas* furent écrits en 1849, plus de cinq ans avant toutes les

autres pièces de ce livre où je me suis attaché à ne mettre en scène que des hommes, et à conserver partout la vraisemblance.

LA MAISON DES DEUX AMIS.

Page 211.

J'ai revu, en décembre 1855, la maison des deux amis, située dans la partie de Brest nommée Recouvrance, et près des remparts. J'ai retrouvé le mur de séparation dans le jardin, malgré tous les changements opérés dans cette demeure qui a servi d'hôpital et de caserne. Les statues ont disparu : un jardinier que j'interrogeai ne put me dire ce qu'on en avait fait depuis l'époque où je les vis en allant visiter ma vieille parente.

LA FONTAINE DE BARANTON.

Page 225.

J'ai visité la magique fontaine
Chère à Merlin, où l'enfant de Butor...

L'enfant de Butor-de-la-Montagne, suivant un petit poème fort ancien communiqué par M. Paulin Paris à M. Baron Du Taya, fut porté à Baranton par Bruiant et d'autres chevaliers. Trois fées vinrent en chantant près de l'arbre sous lequel l'enfant avait été déposé ; et là, elles entourèrent le nouveau-né, *désireuses de bien faire*, dit le rimeur, *et moult soigneuses d'accorder de biaux dons*. L'une d'elles prit l'enfant dans ses bras, et lui passa au doigt *un anel de fin or*. J'ai parlé dans les *Pèlerinages de Bretagne* des merveilles de Baranton et de Brocéliande.

Huon-Meri, croirai-je mes oreilles ?

Huon de Meri visita la fontaine de Baranton dans la première moitié du XIII^e siècle. Il raconte comment il reconnut le *perron de marbre et le vert pin*, et comment, ayant puisé de l'eau avec le bassin d'or, il vit au-dessus de sa tête les splendeurs du Paradis *et tout cil kén Paradis sont*. Les noms de Merlin, de Viviane et de Ponthus pourraient être le prétexte de longues notes ; mais c'est peut-être m'arrêter trop longtemps déjà à ces vieilles histoires d'enchantements et de chevalerie.

Vous, dont le nom rappelle à ma mémoire
De si beaux vers, tant de cœur et d'esprit...

M. Longuecand, poète de Saint-Malo, a publié trois recueils de poésies dont le dernier surtout est charmant. Ce livre, très-apprécié par un des poètes les plus célèbres de ce temps, est intitulé le *Miroir*. M. Longuecand vit loin de Paris ; il n'a ni fortune, ni amis dans le journalisme, et son nom si estimable à tous égards n'est guère connu hors de Saint-Malo. Qu'il me serait doux, retiré moi-même dans une petite ville de province et ayant à lutter contre les mêmes obstacles, de contribuer cependant à étendre un peu la publicité du gracieux recueil de fables auquel je fais allusion ! Assurément, personne ne lira sans un vif plaisir le *Feu du pâtre*, la *Querelle au colombier*, et tant d'autres compositions ravissantes.

TABLE

Lettre de Mgr l'Évêque de Quimper.....	V
Préface.....	VII

LIVRE PREMIER.

	Pages.
I. Les Roses du Campagnard.....	1
II. Robert Bruce.....	7
III. La Veuve de Roc-Nivélen.....	13
IV. L'Enfant endormi.....	17
V. Le Printemps du Vieillard.....	25
VI. Daniel.....	29
VII. Le Cheval du Curé.....	35
VIII. La Maison inhabitée.....	43
IX. Vision d'un Solitaire.....	49
X. Ducis.....	53

	Pages.
XI. Henri IV et ses Ministres.....	57
XII. La Fille du Quincaillier	63

LIVRE DEUXIÈME.

I. La Légende de Port-Salut	75
II. Le Marin de Carhaix.....	85
III. Les Pêcheurs du Guéodet.....	93
IV. Hassan et ses Amis	101
V. Le Coup de Vent.....	107
VI. Saint Jean l'Aumônier	111
VII. Burns et la Souris	117
VIII. Les Roses et les Épines.....	121
IX. Le Maçon de Lamballe	125
X. Victor et son latin.....	131
XI. Willhem l'Indépendant.....	137

LIVRE TROISIÈME.

I. L'Enfant et la Fée	153
II. Les deux Frères	167
III. Les Oreilles du Meunier.....	171
IV. Les Brebis de Berven	177
V. Le Dolmen de Kerguntuy.....	181
VI. Le Purgatoire du Poëte	187
VII. Martha	191
VIII. Les Couteaux de Babylas.....	197

IX. Deux Soldats du prince d'Orange.....	205
X. La Maison des deux Amis.....	211

LIVRE QUATRIÈME.

I. La Fontaine de Baranton.....	225
II. Le Cloutier.....	239
III. L'Incurable	245
IV. La Botte de Paille	249
V. Les Vases romains.....	255
VI. La Prise de Tabac	261
VII. Les trois Pommiers.....	265
VIII. La Mort de Bède	269
IX. La Prière de Jeanne	273
X. La Lanterne magique	279
XI. La Comtesse et la Meunière.....	285
XII. Le Présent de Noël	291

Notes	301
-------------	-----



LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

66, RUE DES SAINTS-PÈRES, A PARIS.



- VIE DE SAINT VINCENT FERRIER, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, par M. l'abbé BAYLE, suivie du *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent FERRIER. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Le même ouvrage, sans le *Traité*. 1 vol. in-18 angl. 3 fr. 50
- VIE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE, suivie de notices sur les principales saintes de son ordre. 3^e édit., revue et augmentée du *Récit de l'Invention du corps de sainte Claire* en 1850, par M. l'abbé F. DEMORE, chanoine honoraire de Marseille. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Le même ouvrage, sans les notices. 1 vol. in-18 angl. 3 fr.
- Cet ouvrage est approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Marseille.
- PROGRÈS DE L'ÂME DANS LA VIE SPIRITUELLE, par le R. P. FABER, docteur en théologie, traduit de l'anglais par M. F. DE BERNHARDT. 1 fort vol. grand in-18 angl. 3 fr. 50
- TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'Amour de Dieu, par le R. P. FABER; traduit sur la 4^e édit. angl. par M. DE BERNHARDT. 1 vol. in-18 angl. 3 fr.
- Ce livre a eu le plus grand succès en Angleterre, où trois éditions se sont écoulées en moins d'un an.
- Abrégé du même ouvrage. 1 vol. in-18. 1 fr. 60.
- PIEUSE EXPLICATION DE LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, tirée en grande partie des *Exercices de J. Thauler*, par le vénérable LOUIS DE BLOIS; suivie du *Traité des Douleurs intérieures de Jésus-Christ*, par la Bienheureuse VARANI. Ouvrages trad. du latin, par M. l'abbé POULIDE, de l'Institution N.-D. d'Auteuil. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- LES PETITS RÉDEMPTEURS DES ÂMES. Conseils, prières à l'usage des associés à la Sainte-Enfance, par M. l'abbé A. MAITRIAS, chan. hon. de Moulins, rédacteur des *Annales de la Sainte-Enfance*. 1 joli vol. in-32 avec grav. 1 fr.
- Le même ouvrage, grand in-32 vélin, orné d'une belle gravure. 1 fr. 50
- Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Nancy.
- LA SAINTE ENFANCE DE JÉSUS MÉDITÉE. Considérations, exemples, pratiques pour tous les jours de l'année; ouvrage trad. de l'Italien par M. l'abbé BAYLE. 1 vol. gr. in-18 angl. 3 fr. 50
- HISTOIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DU CHILI, par M. l'abbé EYZAGUIRRE, doyen de la faculté de théologie du Chili. 3 vol. in-8. 15 fr.

LE CATHOLICISME EN PRÉSENCE DES SECTES DISSIDENTES, par le même. 2 vol. in-8. 12 fr.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, par M. le comte DE MONTALEMBERT. 6^e édit. 1 beau vol. grand in-8, orné de 4 belles gravures. 12 fr.

— Le même ouvrage, 7^e édit. 2 vol. grand in-18 angl. 7 fr.

LOUIS XVI, par M. DE FALLOUX, auteur de *l'Histoire de saint Pie V*. 1 vol. grand in-18 angl. 3^e édit. 3 fr. 50

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1182-1226), par M. E. CHAVIN DE MALAN, prêtre, 4^e édit. 1 fort vol. in-8 avec portrait. 6 fr.

« Je viens de lire *l'Histoire de saint François d'Assise*, et j'éprouve le besoin de vous dire que j'en suis satisfait et ravi. On ne pouvait pas réunir plus d'érudition consciencieuse à plus d'intelligence dans les choses de Dieu. Je vous remercie du bien que vous m'avez fait. Il y a dans votre récit un charme de simplicité naïve dont je croyais le secret perdu. »

(Extrait d'une lettre de Mgr Paris à l'auteur.)

HISTOIRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE (1347-1380), par le même. 2 forts vol. in-8, avec un beau portrait. 12 fr.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par le même. 1 vol. in-12. 2 fr.

VIE DE LA SAINTE VIERGE, d'après les Méditations d'Anne-Catherine EMMERICH, par M. l'abbé de CAZALES. 1 vol. in-8°. 6 fr.

— Le même ouvrage. 3^e édit. 1 vol. grand in-18 angl. 3 fr. 50

VIE DU VÉNÉRABLE BORIE, martyr au Tonquin. 1 vol. in-12, 2^e édit., augm. consid. et ornée de deux belles gravures. 2 fr.

CHOIX DES LETTRES DE SAINT BERNARD, les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde, mises en ordre par M. l'abbé Ch. MELOT. 1 beau vol. in-12, orné d'une gravure. 1 fr. 25

MÉDITATIONS SUR L'EUCARISTIE, par Mgr DE LA BOUILLERIE, évêque de Carcassonne. 13^e édit. 1 vol. in-18. 4 fr. 50

— Le même ouvrage, grand in-18. 2 fr.

LES ADIEUX DU PRÊTRE, Lectures sur la Nécessité, les Obstacles et les Moyens du Salut; par M. l'abbé RAFFRAY, auteur des *Beautés du Culte catholique*. 3^e édit. 2 vol. in-12. 3 fr.

MÉDITATIONS sur les Vérités et les Devoirs du Christianisme, pour tous les jours de l'année, par Mgr CHALLONER; trad. par M. l'abbé VIGNONET; avec approbation de Mgr Pie, évêque de Poitiers. 3 beaux vol. grand in-18 angl. 6 fr.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, par le R. P. BOUGEANT, S. J. Nouv. édit., revue et augmentée par un ancien professeur de théologie. 2 vol. in-8. 8 fr.